



1959-1979

BIERGAARBECHTER

ENNERSTETZONGSVERAIN

„STE BARBE.. BIELES



d'Statue vun der Hl. Bärbel zu Bieles - 1959-1979

Visitez

L'EXPOSITION

du

**Biergarbechterverein
Ste Barbe**

**à Belvaux
Hôtel de Ville**

**du 24 novembre
au 5 décembre 1979**

imprimerie flor. philippi

imprimés offset et typo

esch-sur-alzette, 36, rue de luxembourg, tél.: 5 23 67

Maison de Peinture

Victor Weiland-Sachsen

Peintre-Décorateur

NIEDERKORN, 219, avenue de la Liberté

LUXEMBOURG, place du Marché

Tél. : 58 84 95

Café du Centre

A. Kettenmeyer- Wagner

NIEDERKORN

1, rue des Romains

Tél. : 58 80 38

Salle des fêtes

Café

„Op der Genn“

Annette Weber-Flammang

NIEDERKORN

48, rue de l'église

Tél. : 58 73 44

Dépositaire

Marco Weber

Bières Bofferding

Vins-Moselle

Livraison à domicile

NIEDERKORN

48, rue de l'Eglise - Tél. 58 73 44

Bau-Center

Decker-Ries

Matériaux de construction

Carrelages-Plastiques - Eternit

ESCH-SUR-ALZETTE

rue de Belval

Tél. : 54 50 44 - 54 50 46

Etablissements

Félix Cloos

S. à r. l.

Administration Centrale à Esch-sur-Alzette

60, Boulevard Prince Henri - Tél. : 54 71 01
Telex 1461 - F. Cloos

Fournissent des produits de haute qualité
en: BITUMACADAM - BETON ASPHALTI-
QUE - PROSABLE

SABLES préenrobés et SABLES de stabili-
sation des sols pour routes et bâtiments

LAITIER de HAUTS-FOURNEAUX brut et
concassé pour routes, béton et ballast
MELANGE MINERAL pour béton

GRENAILLES de LAITIER
pour le goudronnage

GRENAILLES de LAITIER
préenrobées pour les routes

GRAVE-LAITIER pour routes

SABLES de GRES -
PIERRES CONCASSEES

GRENAILLES des CARRIERES
SABLIERES du Bridel



Sichel-Esch

G. Schwertzer & J. Legan
s.e.n.c.

Votre Grand Magasin

en face de l'Hôtel de Ville d'Esch-sur-Alzette

Outillage

Jardinage

Quincaillerie

Sanitaire

Ménage

Camping

Jouets

Disco-Club

Toujours plus à votre service !

Fleurs Albert Kremer

Magasins: BELVAUX, 2, rue de l'Usine - Tél.: 59 12 46
METZERLACH, 120, Chemin-Rouge - Tél.: 59 36 80
Horticulture: BELVAUX, 112, rue de France - Tél.: 59 10 27

Recommande ses couronnes, gerbes, bouquets, décors
Fruits et légumes, - Livraison à domicile

Café-Restaurant

GURMAN

Propr.: Nicolic Marica

Fermé tous les lundis

Salle de Réunions
Noces-Banquets-
Communions

BELVAUX
2, rue Gr.-D. Charlotte
Tél.: 59 36 97

Spécialités Yougoslaves

Grill ouvert:
Mardi-Mercredi-Jeudi-
Vendredi: seulement le soir

Samedi-Dimanche et
jours fériés: toute la journée

Menu du jour et à la carte

Boulangerie - Pâtisserie
Epicerie

Lucien Degano-Housse

BELVAUX
214, route d'Esch
Tél.: 59 10 50

Boucherie-Charcuterie

Saalfrank Herm.

BELVAUX
187, route d'Esch
Tél.: 59 11 38

**Café Snack
„Chez Giorgina”**

BELVAUX
Salle de Fêtes, de Réunions et
de Bals
Tél. : 59 42 26

**Café
Molter-Greisch R.**

BELVAUX
Tél. : 59 10 13

Maison de confiance
Boulangerie-Pâtisserie

Jos. Gindt

BELVAUX
1, rue de France
Tél. : 59 10 38

**Café
de la Frontière**

Mme Sissy Thill-Mauer

BELVAUX
Boissons - Bonne Cuisine
Jeu de quilles automatique

Installations électriques
Montage
Chauffages électriques

Fr. Grandgenet

SOLEUVRE - 5, rue de Lidice
Electro-Center
Tél. : 59 10 86

Dépositaire de la Brasserie
Jules Simon
Vins - Limonades
Fred Schmitt Mondercange -
ancien dépôt

**Léon
Sneyers-Rastelli**

BELVAUX, 157, rue de Soleuvre
Tél. : 59 14 43

Pastoret-Mathay

Charbons-Mazout B.P.
Matériaux de Construction
BASCHARAGE
20, rue de Schouweiler
Tél. : 50 77 63

**Café
Ginepri-Zittella E.**

Spécialités Italiennes
Jeu de quilles moderne
NIEDERKORN
53, rue de Sanem
Tél. : 58 80 28

AUTO-ECOLE Guill Conter

BELVAUX, 3. Chemin Rouge - Tél. : 59 13 33

3 Instructeurs à votre choix

3 Voitures

Instruction Théorique Audio-Visuelle

Meubles Hoffmann - Krajewski

- **présentent un très grand choix en meubles de tout genre et de tous styles**
- **reprennent votre ancien mobilier à des prix très intéressants**

**ESCH-SUR-ALZETTE, 19, rue Victor Hugo
Tél. : 54 02 66**

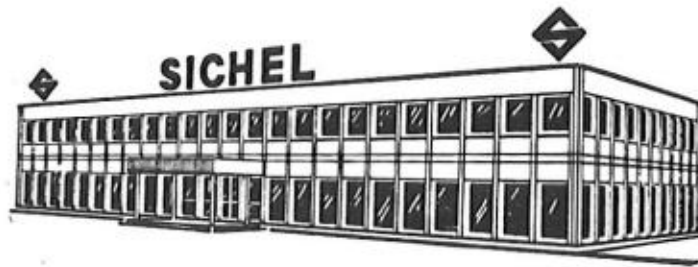
Camporesi-Sports

Tout pour tous les Sports

ESCH-SUR-ALZETTE, Centre-Mercure - Tél. : 54 32 07

Shopping-Centre - La Belle-Etoile - Tossenberg - Tél. : 31 09 05

SICHEL



Société Anonyme

PONTPIERRE
(Gr.-D. de Luxembourg)

Boîte Postale 148 Esch-Alzette

Tél. : 55 15 15 (10 lignes)

Direction : Albert Tom MOES, Soleuvre

AUSSTELLUNG - BERATUNG - VERKAUF

Grösste Auswahl von nur 1.klassigen Waren :

VILLEROY & BOCH - der Name für exclusive Sanitärkeramik.

Jedes unserer 20 komplett installierten Badezimmer können Sie in 9 verschiedenen FARBEN haben.

Die Heizung mit Gas..... ESSO-GAS

KUPPERSBUSCH - der gute Name für gute Herde

ROSIÈRES - die Exklusiven

CASTOR - die enorm Preiswerten

KUPPERSBUSCH - Wärmekomfort Allgas-Heizautomaten in Design und Funktion unübertroffen

OLSBERG - löst brennende Probleme - Universal Dauerbrenner - Oelöfen - Allesbrenner - Elektro Direktheizgeräte usw....

Dies alles wurde von der Firma SICHEL S.A. Pontpierre für Sie geschaffen und heute kann sich jeder Kunde in aller Ruhe in 1500m² Ausstellungs- und Verkaufsräumen wohlfühlen und von qualifiziertem Verkaufspersonal bedienen lassen.

SICHEL - Das Haus Ihres Vertrauens

SICHEL - Das Haus der Markenartikel

SICHEL - Das Haus mit den richtig, genau kalkulierten Verbraucherpreisen.



A N N I V E R S A I R E

**„BIERGARBECHTERVEREIN Ste BARBE“
Bieles**

**EXPOSITION SUR LES MINES
du 24 novembre au 5 décembre 1979**

**FETE DE LA Ste BARBE
le 4 décembre 1979**



Zum Geleit

Zum 20. Gründungstag des Bergarbeiterunterstützungsvereins Ste Barbe möchte ich die herzlichsten Glückwünsche der Regierung überbringen.

Heute mehr denn je ist es unsere Pflicht zusammenzustehen, um die schwierigen sozialen und wirtschaftlichen Probleme der Zeit meistern zu können. Die Gründer des Jubiläumsvereins haben bereits vor zwanzig Jahren erkannt, dass die Arbeiter das Bedürfnis nach einer umfassenden sozialen Sicherung empfinden. Grundlage für eine erfolgreiche Sozialpolitik ist die Solidarität. Ohne sie gibt es keine soziale Gerechtigkeit und keine soziale Freiheit. Sie bedeutet mehr als gegenseitige materielle Absicherung. Sie bedeutet auch und vor allem soziale Verantwortung.

Ohne die Pionierarbeit dieser Arbeitnehmersolidargemeinschaften hätte die soziale Sicherung ihre Horizonte von der caritativen Armenfürsorge früherer Jahrhunderte über die Sicherung der unmittelbaren Existenzbedürfnisse bis hin zur umfassenden sozialen Sicherung heutiger Prägung nicht erweitern können.

Die jüngere Generation wird heute kaum den langwierigen Weg der Sozialpolitik erfassen können. Und doch ist sie es, die die Früchte, die durch die Tätigkeit der Arbeitersolidargemeinschaften reif wurden, erntet. Auch das weitgesponnene Netz der Sozialpolitik wird sie in den jetzigen schwierigen wirtschaftlichen Zeiten gegen die Wechselfälle des Lebens absichern. Dies sollte jedoch nicht darüber hinwegtäuschen, dass es in der gesellschaftlichen und sozialen Entwicklung nie eine bloße Wiederholung gibt. Auch die kommende Periode der Sozialpolitik wird ihre besonderen Akzente haben. Zu den Aufgabenfeldern werden u.a. die Zukunftschancen unserer jungen Generation, die weitere Humanisierung des Arbeitslebens, die Verbesserung der Berufschancen der Frauen und Mädchen, die soziale Integration der älteren Generation gehören.

Welchen Schwierigkeiten und neuen Herausforderungen wir uns in den nächsten Jahren auch zu stellen haben, die Kontinuität der erfolgreichen Politik der Arbeitersolidargemeinschaften muss auch in Zukunft gewährleistet bleiben.

In diesem Sinne wünsche ich der Jubilargemeinschaft noch recht erfolgreiche Jahre in ihrem Wirken im Dienste der Schaffenden unseres Landes.

Jacques SANTER
Arbeits- und Sozialminister



Le „Biergarbecherverein" de Belvaux s'apprête à fêter son vingtième anniversaire, manifestations culturelles et sociales qui dépasseront de loin le cadre de la fête traditionnelle de la Ste Barbe.

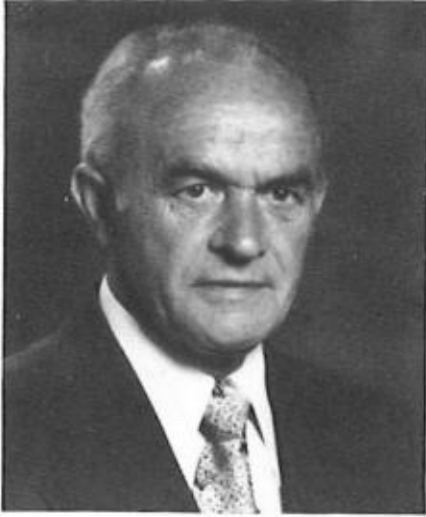
L'occasion nous semble tout indiquée pour oublier un instant le mouvement du progrès en effervescence pour nous recueillir dans le silence du souvenir. Le temps est venu de nous pencher sur les années qui ont marqué l'origine de notre bien-être actuel, de rendre hommage à nos ouvriers-mineurs, qui, au risque de leur vie, ont largement contribué à créer la richesse de notre pays. Nombreux sont ceux qui ont succombé dans les galeries, ceux qui sont devenus invalides par suite d'accidents de travail. Honneur à leur courage et à leur farouche volonté de subvenir convenablement aux besoins de leurs familles parfois très nombreuses.

L'ère de la minette a également marqué la vie à Belvaux qui était une localité à vocation minière pendant plus d'un siècle. Les réserves de minerais luxembourgeois ont tenu plus longtemps qu'on ne l'avait cru au début du 20e siècle, mais les techniques d'extraction ont subi d'intéressants changements. Au fil des années, l'exploitation sous terre ou en galerie a été souvent abandonnée au profit de l'exploitation à ciel ouvert, grâce au recours à de gros engins mécaniques. Tandis qu'en 1930, sur le plan national, il y avait encore 23 minières en galerie et 7 à ciel ouvert, il n'y avait plus dès 1972 que 2 galeries et 5 minières à ciel ouvert. Actuellement, pour être à même de défier la concurrence, la sidérurgie doit s'orienter vers la consommation de minerais riches qu'il faudra importer de pays parfois lointains. A ce sujet des projets tendant à transporter ces minerais riches par pipe-line sont à l'étude.

Le concasseur du quai Wenschel à Belvaux a définitivement arrêté son activité et les exploitations minières d'antan sont devenues de paisibles

lieux de promenade. Voilà pourquoi il est de notre devoir de conserver à notre jeunesse et aux générations futures les vestiges de cette ère en voie de disparition. Dans cet ordre d'idées, je tiens à féliciter chaleureusement les membres du comité pour les festivités du 20e anniversaire qui n'ont ménagé aucune peine pour que ces jours de fête remportent un succès éclatant. Une exposition intéressante et instructive à l'Hôtel de Ville marquera ces festivités, où tous les intéressés, que j'espère nombreux, pourront se faire une idée concrète de ce que fut l'ère vitale et enrichissante de la minette.

Roger KRIER
Député-Maire
Belvaux



Wöllkomm a Merci!

De Biergarbechterännerstützungsverein Ste Barbe vun Bieles huet déi grouss Eier an déi grouss Fräd, sein 20-jähregt Bestoen zu feieren. Ech wëll bei dëser Geléenhet drop heweisen, dass et an den Idéen vun den Grönner vum Jubiläumsveräin woar, fir all hiren Memberen eng sozial Sëcherhet ze garantéieren, fir solidaresch all déi vill Problémer unzepaaken, déi sech op der Arbecht an am private Liewen stellen. Wann och döse Veräin haut nömmen méi e symboleschen Wärt huet, sou ass et dach vun Wichtigket, dat en fir äis an déi kommend Generatiounen weider bestoe bleiwt.

Zanter iwer 100 Joer gouv de Biergbau zu Bieles bedriwen. Oenner watfiären schwieëregen an oft liewensgefëerlechen Oemstänn d'Minette gefördert gin ass, dat wouschten an wëssen nëmmen déi, di am an um Bierg geschafft hun. Si allegueren hun derzou beigedroen, dass mär hei am Land e Wuelstand ze verzéchnen hun, op déi mär enner kengen Emstänn verzichten wëllen. Mär müssen eis awer och bewosst sin, dass d'Erhaalen vun dësem Wuelstand an der aktueller, schwieréger wirtschaftlecher Situatioun vun äis all groussen Asaatz verlaangt.

Den 24. November 1979 fänken d'Jubiläumsfeierlechketen mat der Eröffnung vun der Ausstellung iwert den Biergbau un. Ech gesin et als meng Pflicht an Schöllegkäit un, fir allen vun Härzen Merci zu soen, déi durch hir Arbecht derzou beigedroen hun, dat dös Feierlechketen déi Erfolleg sollen hun, déi hinnen zostät.

Mäi Merci gät speziell un d'Gemengeverwaltung fir d'Iwerhuelen vum Patronage an fir déi materiell an moraléisch Höllef. Ech wëll awer och nüt d'Hären Pesch an Pick vergiessen, déi vill derzou beigedroen hun fir eis wonnerbar Ausstellung op d'Ben ze brengen an nüt zu gudder Läscht den Hären M. Klein an G. Gengler, déi verantwortlech fir d'Gestaltung an

d'Réalisation vum eiser Broschür zächnen. Heimadden wëll ech och all eisen Gönner, déi äis finanziell an materiell ënnerstëtzt hun, mein Merci soen an all mengen Matarbechter aus dem Organisatiounskomite fir hiert onentgeltlegt Schaffen nach eng Kéier speziell Merci soen.

Ech wëll zu gudder Läscht wënschen, dass d'Ausstellung iwer de Biergbau bei eiser Populatioun dee néidegen Intressi fënnt an dass speziell eis Jugend sech an der Gemeng afënnt an sech beléieren léisst, mat wat fir Mëttelen eis Virfuëren während méi ewéi 100 Joer d'Minette an de Galerien an iwrem Buëdem gefördert hun.

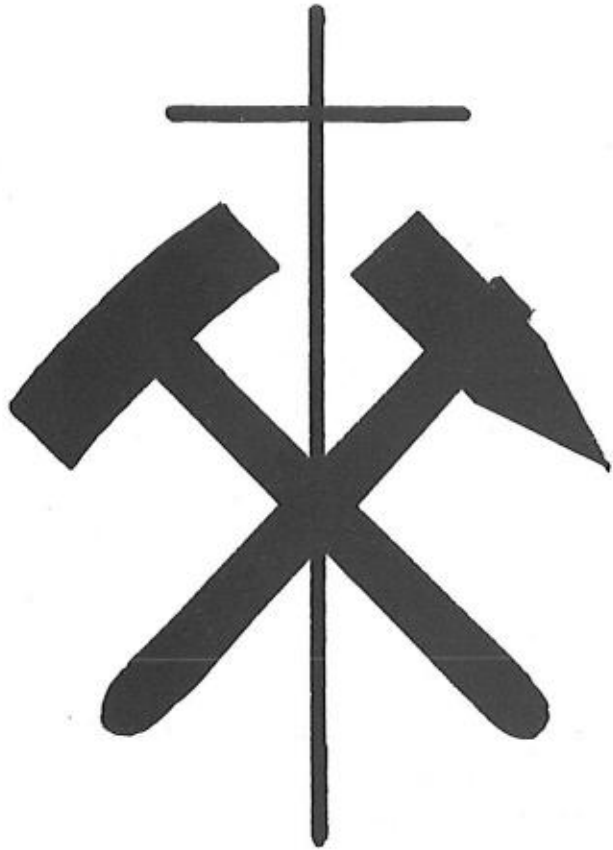
René BIVER
President vum Organisatiounskomite

Comité de Patronage

Le Haut-Patronage des Festivités au XXe Anniversaire du „Biergarbech-terverein Ste Barbe, Bieles" est assumé par le Ministère du Travail et de la Sécurité sociale, ainsi que par l'Administration communale de Sanem-Belvaux.

BALTES Joseph, Belvaux
CAISSE D'EPARGNE DE L'ETAT, Belvaux
COMITE DU „BIERGARBECHTERVEREIN STE BARBE", Belvaux
BREUSKIN Aloyse, Sanem
FAMAPLAST S.A., Soleuvre
FIXMER Norbert, chef d'exploitation hon., Luxembourg
FUG-REUTER M. Mme, Belvaux
HEINEN Mathias, porion e.r., Belvaux
HENTGES André, ingénieur, chef de service Mécan-Arbed, Esch
HINTERSCHIED Mathias, Belvaux
KANDEL A. Mme, Luxembourg
KESCH Michel, Belvaux
KLEIN-WIESEN Joseph, porion e.r., Belvaux
KLEIN Michel, porion e.r., Oberkorn
KREINS Emile, Esch/Alzette
LEHNEN Pierre, Belvaux
MAJERUS René, Dr., Luxembourg
MAY Nicolas, chef d'exploitation, Niederkorn
MUHLEN Ernest, secrétaire d'Etat, Luxembourg
NOUVIAIRE Edmond, direct. hon., Arbed-Mines, Luxembourg
OGB-L, section de Belvaux
PARINI Cesare, mineur e.r., Belvaux
PARINI-PASTORET Pierre, Belvaux
PARINI-SCHMIT Joseph, Belvaux
PARINI-STOLTZ & Enfants, Belvaux
PARINI Robert, Belvaux
PARINI-BAUSCH M. et Mme, Belvaux
PARINI Micheline, Belvaux
PIERRARD Jules, ing. chef de service hon., Luxembourg

PASCOLINI-CONRAD Nello, Schifflange
POECKES Aloyse, industriel, Tétange
POECKES Joseph, entreprises, Rumelange
SABATINI Jean, Esch/Alzette
SCHOCKMEL Jean, Belvaux
SCHOCKMEL Guillaume, Belvaux
SCHUSTER Arthur, directeur de l'Inspection du Travail et des Mines,
Luxembourg
SINNER Léa, pharmacienne, Belvaux
STOFFEL-FUG Marc., Belvaux
STREVELER Raymond, curé, Sanem
VANDERKERKEN Jean, ing. chef de service Arbed-Mines, Esch/Alzette
WALDBILLIG Nic. & Fils, dépositaire, Esch/Alzette
WILDANGER Norbert, Schifflange
WILTGEN-ENGLEBERT Yvonne, Belvaux
WOLTER Jean-Baptiste, Esch/Alzette
ZIESER Albert, instituteur, Belvaux
ZIESER Eugène, décorateur, Belvaux
ZIESER Joseph, instructeur Auto-Ecole, Belvaux
ZIESER-HEINEN Yvonne Mme, Belvaux



An desam Jubiläumsjoor denken mir u
Komeroden, déi dem Bierg och hirt Liewen hu
misse gin

1890	LORANG M.	33 Joor
1906	EMERINGER F.M.	48 Joor
	SIMON J.B.	42 Joor
	RISCH F.	52 Joor
	KIMMER J.	53 Joor
1907	GREISCH N.	14 Joor
1912	BIREN J.	23 Joor
1913	BIGNARDI G.	29 Joor
1914	HARY C.	19 Joor
1926	ENGEL G.	48 Joor
1931	DUCHSCHERER J.	23 Joor
	RAISI A.	40 Joor
1934	DUCHSCHER N.	65 Joor
1947	HEINEN J.P.	24 Joor
1954	MROZ J.	42 Joor
1968	BOGGIANI H.	41 Joor



Comité d'Organisation aux Festivités du 20e Anniversaire

Président: Biver René
 Vice-Président: Parini Pierre
 Secrétaire: Wiltgen Fernand
 Trésorier-Caissier: Melchior Michel
 Brochure: Gengler Gaston
 Membres: Antony Nicolas
 Baltes Joseph
 Lehen Pierre
 Klein Joseph
 Liebgott Victor
 Kreins Emile
 Stoltz Emile
 Steffen Jean
 Wiltgen Philippe

Comité du „Biergarbechterverein Ste Barbe Bieles”

Prés. d'Honneur: Klein Joseph
 Président: Stoltz Emile
 Secrét.-Trésorier: Melchior Michel
 Membres: Antony Michel
 Wiltgen Fernand
 Baltes Joseph
 Lehen Pierre
 Dording André

An der Geschicht vum „Biergarbechterverein Ste Barbe“ Bieles gebliédert

1959 - 1979: Virun 20 Joër...

War et net schon joorelaang en hämlechen Wonsch vun alle Bieleser Biergleit, och eemol Bärbelendag ze feieren wéi hir Mineurkollegen aus den Noopeschminièren : an engem feierlechen Cortège, mat Pompjéen an Musek firop, a mat der Statue vun der helleger Barbara an d'Kirch ze gouen ?

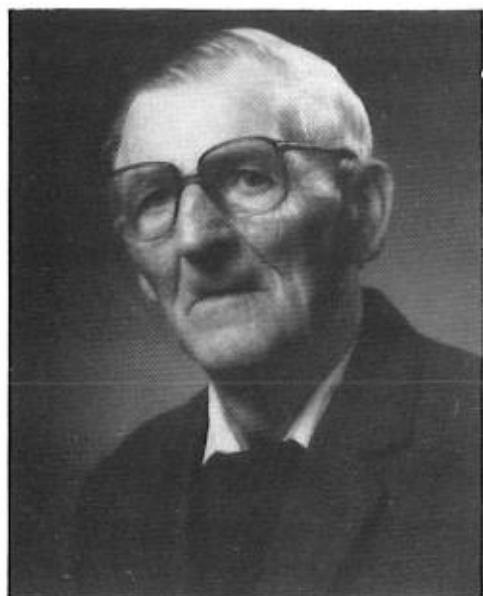
Am Joor 1959 gouv dësen Draam wouer : et war den 8. Juni 1959, wéi eng kleng Grupp Mineurs'en sech zesummegeesat hun, fier den heidegen Veräin ze grënnen. Knapps dat den éischten Schrak gemaach war, du hu sech schon Schwiregkeeten gewisen. Et huet missen e Numm fier de Veräin fonnt gin, et gowen Statuten gebräucht. D'Statuten gowen an Eenegkeet ausgeschafft, a si vun dem Gemengeconsell Suessem-Bieles eestemmeg gudd gehäscht gin. „Biergarbechterverein Ste Barbe Bieles“ gouv déi nei Vereenegung genannt, déi ënnert de Grendungsmemberen hiren éischten Comité gewielt huet. Et waren d'Hären Josy KLEIN, als éischten President; Max FUG, Vizepresident; Jeng HEIDERSCHIED, Sekretär; Michel WENGLER, Caissier; Antoine ALCADRE, Erny HERRMANN, Lucien SIMON an Emile STOLTZ, Memberen.

Den éischten a neien Comité huet sech direkt un d'Arbecht gemaach : Bärbelendag kouv emmer méi no, et huet missen geplangt, berooden an organiséiert gi : ewell Traditiounen gouv et jo nach keng !

De President Josy KLEIN huet d'Organisatioun an d'Hand' geholl ; den diemolegen Betriebschef, den H. Norbert FIXMER gouv och em Root gefroot. Jovial wéi den Här Fixmer, als gudder Betriebschef war, huet hien direkt Hëllef versprach.

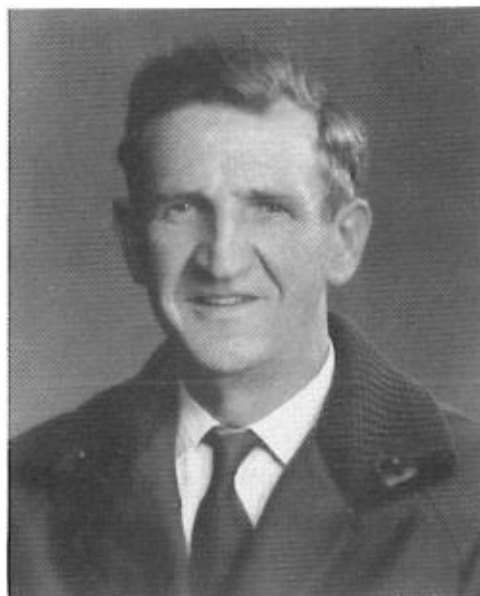
Déi nächst Schwiregkeet huet sech op Finanziellem gewisen : et huet jo missen eng nei a schéin Bärbelstatue kauft gin. Mä och hei huet sech eng Equipe op de Wee gemaach, gudd Frenn besicht, Komeroden ugesprach, Bekannter, all gudd an echt „Minettsdäpp“ gowen em Hëllef gefroot ! Sou kouv zimlech séier eng schéin Zömmchen Suen zesummen. D'Hären KLEIN, Max FUG an Norbert FIXMER hu sech op de Wee gemaach, fier

Den éischten Comité an d'Grendungsmemberen vum Veräin



Josy KLEIN
President

liewt zanter 1964 an der Pensioun



Max FUG
Vize-President

zë fréi huet heen 1973 seng Famill an
de Veräin verloos



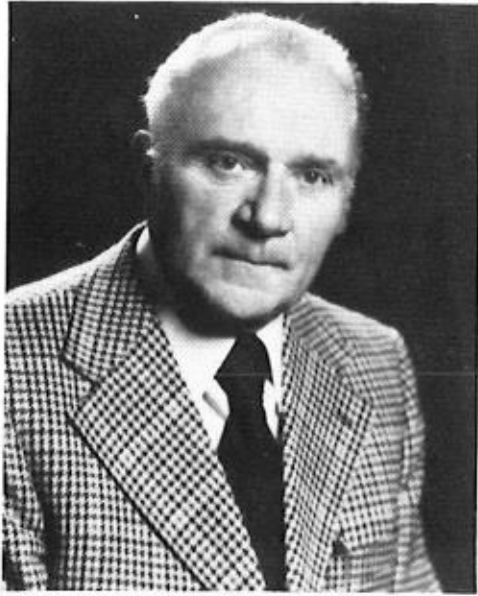
Jeng HEIDERSCHIED
Sekretär

ze fréi huet heen 1971 seng Famill an
de Veräin verloos



Misch WENGLER
Caissier

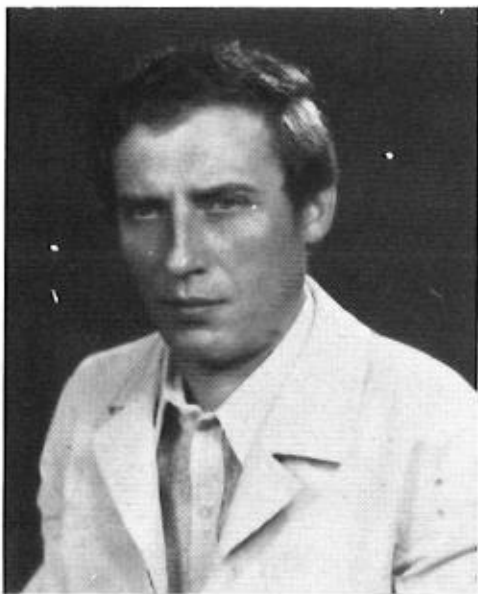
liewt zanter 1964 an der Pensioun



Erny HERRMANN
Member
liewt vun 1965 an der Pensioun



Lucien SIMON
Member
1977 hu Famill an Veräin hie verluer



Emile STOLTZ
Member
as nach aktiven Biergarbechter



Antoine ALCADRÉ
Member
liewt seit 1971 an der Pensioun

eng schéin Statue ze kaafen. Eng ganz Reih vu Geschäfte gouwen geklappt, bis di Hären déi wonnerschéin Statue an der Stadt fonnt haten : eis hëlleg Bärbel, esou ewéi mir se haut kennen a gär hun. D'Gestell, fier d'Statue ze droen, gow um Bieleser Bierg, an der Schmött vum diëmolegen Schmatt Pierre LEHNEN gemaach.

Esou koum et, dat op Bärbelendag 1959 mueres sech d'ganz Belegschaft vum Bieleser Bierg um Quai „Wenschel“ versammelt huet, fier durch d'Réidengerstross, a weider t'Dicks-Lentzstross an d'Kirch ze goen ; d'Musek vu Bieles huet d'Lidd vun de Mineurs'en gespilt, vill Mineschëss hu vum Bierg erafgedonnert : de ganzen Dall war awertéiert, dat haut déi Bieleser Mineurs'en, ewéi iwerall am Minette, hier Patréinesch géiwen feieren. Schoss op Schoss, an d'Härzer voller Freed, fläicht och mat enger Grëtz Härzwéi an Opreegung dran, dat d'Plangen vum Comité esou gudd gerooden waren !

D'Kirchendiir stung spärangelwäit op, an der Kirch huet den diemolegen Paschtouer, den Här Félix SCHULLER d'Mineurs'en erwaart. D'Statue vun der Patréinesch stoung am Chouer vun der Kirch, festlech mat Blumme gerëscht, ronderöm eng Eirengard vu Biergleit mam Helm. Noo enger ergräifender Priedegt, an deer den Här SCHULLER sech u Biergleit an d'Awunner vun Bieles geriicht huet, gow déi nei Statue ageweit a geseent.

Aus der Kirch goug de Cortège bei d'Monument fier déi gefaalen Letzeburger aus dem Krich; hei gow eng Blummegerbe néiergeluegt, mat deer zu gläicher Zäit och un déi verstuerwen Minettskollegen geduecht gow.



No der Seenung vun der Statue : 4.12.1959



All Joor, jidfer Joor.....Dat hei war den 4.12.1967

Noo der Feier beim Monument huet d'Suessemer Gemengeverwaltung den Aperitif am Café REUTER-BALTES offeriert. Et sin en ätlech Rieden gehaal gin, de Senn an de Wert vu Mine an Arbecht gouwen ennerstrach, mä och d'Noutwendegkeet fier regelméisseg op Bärbelendag sech ze erënneren an d'Frëndschaft emmer op ëneis ze strëken. Dat gouv och op dessem schéinen Dag gemaach, och wan et bei dessem oder deem eng Grimmelchen en décken Kapp gemaach huet...

D'Jooren sin da kom a gaangen, ower all Joër hun d'Minëschëss vum Bierg d'Leit drun erënnert, dat Bärbelendag war, dat d'Mineurs'en un hir verstuerwen Kollegen denken wëllten an all déi liëweg Biergleit sech der hëlleger Patrëinesch uvertrauen wëllten. Esou gouv et gehaal, esou ass et och op dem nächsten 4. Dezember 1979: eigentlich schon fier déi 21. Kéier gin op dessem 20-Geburtsdag vum „Biergarbechterverein Ste Barbe Bieles“ d'Mineurs'en vum Quai an d'Kirch, mat hirer Patrëinesch op de Schëlleren an ennert hirem staarken Schutz...

Op dessem Festdeeg sin dann och d'Biergleit vu Bieles ganz speziell frou, dat eng Kapell fier d'Statue vun der Hëlleger BARBARA soll an der Mëtt vun der Uertschaft opgeriicht, net ze wäit vum Bierg, op deen si esou gudd a laang uëchtgin huet. Gemengeverwaltung a Biergarbechterveräin si sech esou wäit äns, wat d'Platz an d'Opriichten vun dëser Kapell ugät. Anerwärts soll nach dësen oder deem Buggie zu Bieles higestallt gin, als Verschëinerung, bestëmmt, mä och als eng gudd a schéin Erënnerung un dat, wat de Bieleser Bierg bedeit huet, haut nach as... an fir äis emmer bleiwe wärd...!

E puër „Charakterkärp“ fum Bierg“...



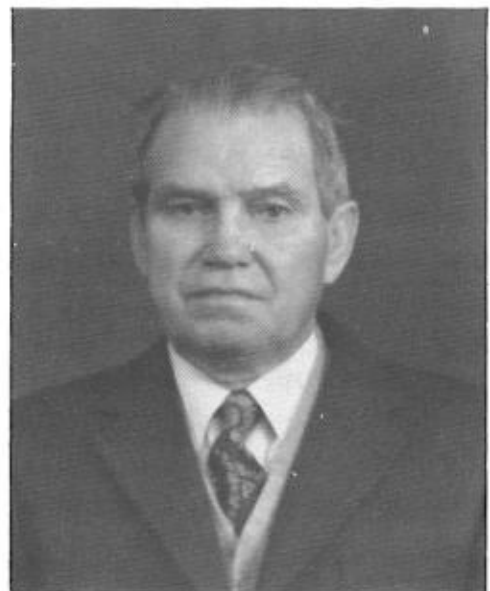
Guillaume SCHOCKMEL
leschten Dampmachinist vum Quai
Wenschel, liet zanter 1961 an der
Pensioun



Nicolas, genannt Pierre LEHNEN
leschten Schmitt a Schwässer um
Bielser Bierg, zanter 1972
pensionéiert



Josy CLOSTER,
„Klouschter Josy“ (+)
Hie koom vu Weicherdang bei äis
schaffen als gudde Mineur an härz-
lechen Kolleg. Bis zur Pensioun 1963
war him këng Arbecht ze schwéier;
gestuerwen den 26. Oktober 1977



François KAYSER
„Käsesch Frinn“ (+)
war de leschten Bremser um „Plang“,
hie göuw 1950 Briechermachinist,
1964 pensionéiert an as den 18 Januar
1976 gestuerwen



**Doyen parmi les Mineurs de
„l'Association
Ste Barbe de Belvaux”:
Monsieur Cesare PARINI**

M. Cesare Parini est né en Italie, à MAGENTA, le 4 octobre 1887.

En 1903, à l'âge de 16 ans il quitta son pays natal pour venir se créer une existence au Grand-Duché de Luxembourg, nouvelle patrie adoptive. Une année à peine après la crise de 1902, M. PARINI est embauché à l'Usine REDANGE-Moselle-DILLINGEN, où il trouve emploi au service Hauts-fourneaux : rouleur d'abord, il devient casseur de fonte au même service. Il y restera également occupé pendant les difficiles années de guerre 1914-18 jusqu'en 1922.

Après l'année de crise 1921, M. Cesare PARINI se trouve en quête d'un nouvel emploi ; il le trouve en été 1922, où il devient mineur à part entière. Successivement il occupe le poste difficile de mineur de fond ou dans la carrière, suivant les offres et les conditions de travail offertes, notamment dans les mines de Rédange/Moselle et de Belvaux. En 1952, M. PARINI est mis à la retraite à la Mine HEYDT-ARBED après de longues années de travaux onéreux.

En ces jours de fête, les membres de l'Association Ste Barbe de Belvaux expriment au valeureux nonagénaire leurs vœux les plus chaleureux et cordiaux !

Michel MELCHIOR
Sekretär vum St.-Bärbel-Veräin,
Bieles



ANNIVERSAIRE

„Biergarbechterverein Ste Barbe“, Belvaux

Programme des Festivités

Samedi, le 24 novembre 1979 à 16 heures :

VERNISSAGE de l'Exposition sur les Mines à l'Hôtel de Ville
à Belvaux

OVATION au Doyen des Mineurs de la commune de Sanem-
Belvaux, M. Cesare PARINI

- ● L'exposition est ouverte du samedi, 24 novembre au mercredi,
le 5 décembre 1979 tous les jours de 8 heures à midi
et de 14 heures à 19 heures

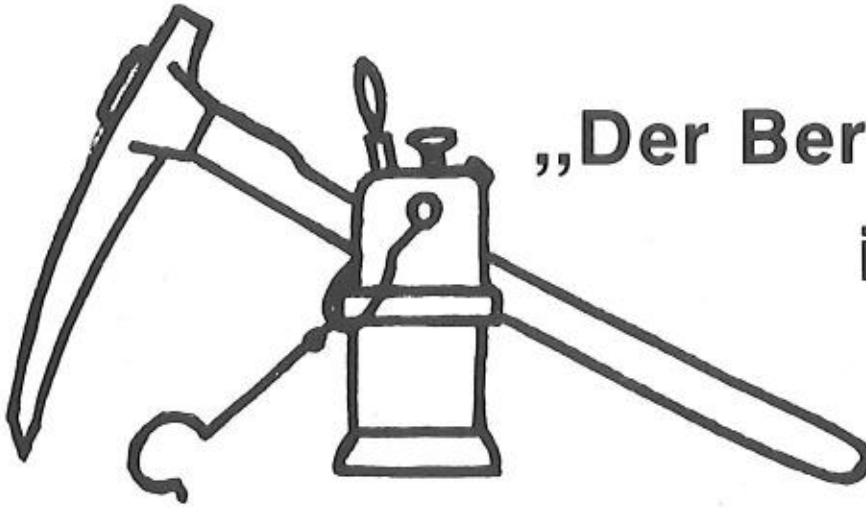
Mardi, le 4 décembre 1979 :

FÊTE de la Ste BARBE

- 9.50 heures : Réception des Invités et réunion des Mineurs devant
l'Hôtel de Ville à Belvaux
- 10.00 heures : Formation du Cortège
- 10.10 heures : Départ du Cortège vers l'Eglise paroissiale de
Belvaux
- 10.30 : Service religieux de Commémoration à l'intention de tous
les Mineurs
- 11.15 heures : Cérémonie du Souvenir au Monument aux Morts,
Belvaux - Dépôt d'une gerbe par l'Association Ste
Barbe, Belvaux
- 11.30 heures : Apéritif en la Salle des Fêtes BODRY-MARX, Belvaux
offert par l'Administration Communale de Sanem-
Belvaux
- 13.00 heures : Banquet d'Anniversaire au Restaurant Mme Maisy
BECHBERGER, rue de France, Belvaux



Emile KREINS, Mitglied des „Biergarbecherverein Ste Barbe“ Beles, war bis zu seiner Pension am 1.1.1978 gelernter Berghandwerker. Wie geschickt er zu werken versteht, zeigt das Produkt seines mehr als 5-jährigen Feinmechaniker-hobbys. Der gesamte Fuhrpark einer echten Grube entstand in Tausenden geduldiger Arbeitsstunden. Die Miniaturmeisterwerke sind in der Bergwerkausstellung in Beles zu sehen...



„Der Bergmannsberuf“ in alter Zeit

Vor etwa 2,5 Millionen Jahren schärfte der erste Mensch Steinklumpen zu Faustkeilen und schuf damit das erste Werkzeug. Ein weiterer Schritt auf der endlosen Bahn der Kulturentwicklung tat er, als er sich, vor ungefähr 500.000 Jahren, das Feuer dienstbar machte. Er hatte nun eine Hilfe bei der Zubereitung und Beschaffung besserer Werkzeuge. Die steinzeitlichen Arbeitsgeräte wurden erst abgelöst, als er den Umgang mit Metallen lernte - vor ungefähr 5.000 Jahren.

In den Gebieten der Hochkulturen am Nil und Vorderasien setzte im 4. Jahrtausend v. Chr. eine geradezu stürmische Entwicklung der Technik ein. Ungefähr zur gleichen Zeit erfanden die Sumerer die Schrift und machten auch die so weitreichende Erfindung des Rades. Der mit Rädern versehene Wagen, von Menschen oder Tieren gezogen, schuf die Voraussetzungen für grössere Transporte auf weite Entfernungen.

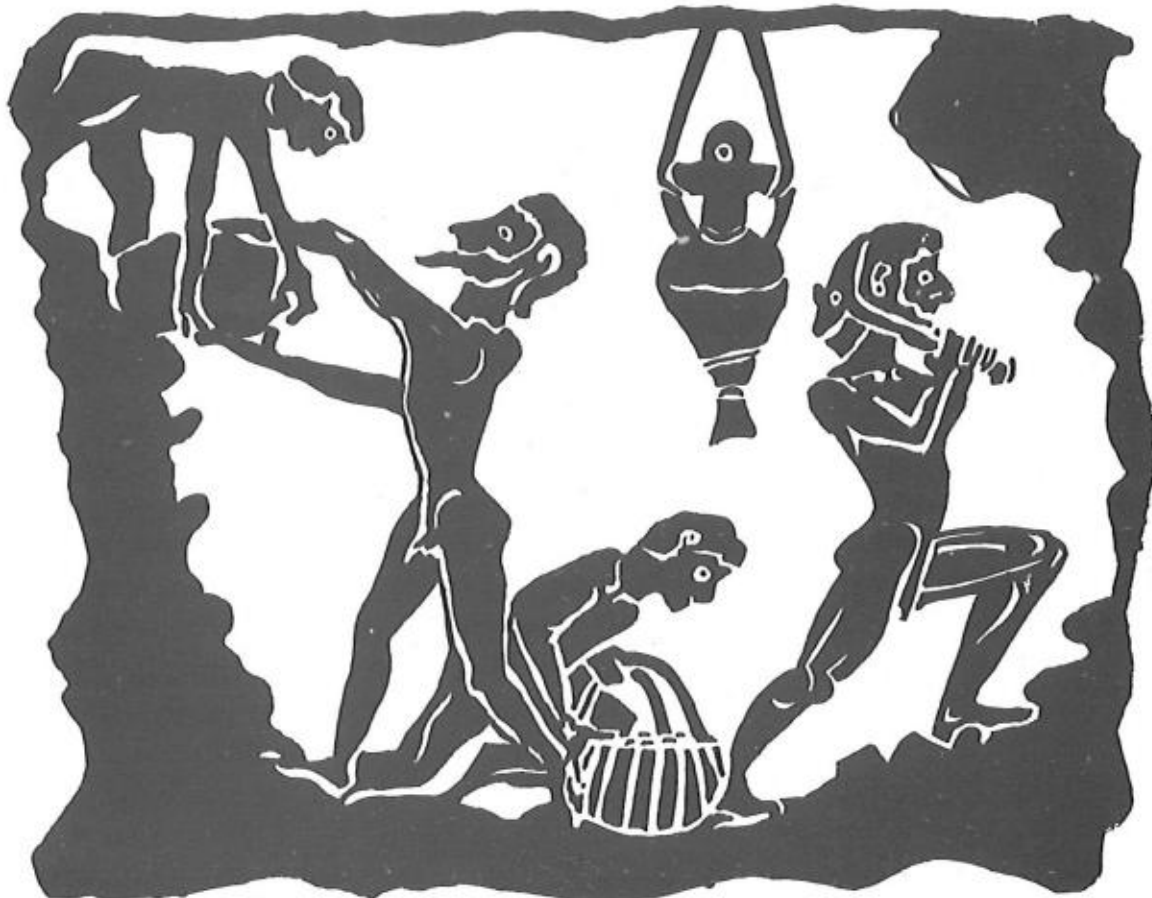
Um das Jahr 2.000 v. Chr. hatte der Mensch nach längeren Erfahrungen gelernt Metalle aus Erzen zu erschmelzen. Als die Bronze als Legierung aus Kupfer (9 Teile) und Zinn (1 Teil) entdeckt wurde, war das Eisen schon bekannt. Dass sich das Eisen erst später durchsetzte, hatte offenbar zwei Ursachen: Einmal sind Kupfererze auffälliger, andererseits ist Kupfer leichter zu schmelzen als Eisen. Das Eisen trat in den Mittelmeerländern der zweiten Hälfte des zweiten Jahrtausends v. Chr. auf. In Mitteleuropa kam es erst um das Jahr 1.000 v. Chr. in Gebrauch. Die Technik des Härtens von Eisen entdeckten um 1.400 v. Chr. die Mitanni am Südwestufer des Schwarzen Meers.

Nicht alle Orte waren Herstellungsstätten sondern lieferten Erze zum Verhütten. Metalle waren so interessant und entsprechend wertvoll, dass sie zu Tauschgegenständen wurden und weit herumkamen.

Man darf sich den Uebergang vom Jäger zum Kulturmenschen nicht abrupt vorstellen. Es war ein langsamer Wandlungsprozess. Der Uebergang begann am Euphrat und Tigris, am Nil sowie an den Hauptflüssen von China und Indien. Es beruht dies nicht allein darauf, dass die Voraussetzungen für eine Bewirtschaftung des Bodens hier besser waren, sondern auch darauf, dass sich die Menschen hier in gemeinsamer Arbeit die Ernten gewissermassen haben erzwingen müssen. Wo die Natur alles von selber gibt, dort braucht sich der Mensch nicht anzustrengen.

Die Verwendung verschiedener Metalle begann in allen Teilen der Welt auf dieselbe Weise und in derselben Reihenfolge. Die Menschheitsgeschichte unterteilt sich demgemäss in vier Zeitalter: die Stein-, Kupfer-, Bronze- und Eisenzeit. Sie leiten ihre Namen von dem Material her, aus dem die Menschen der jeweiligen Periode Werkzeuge, Waffen und anderes Gerät fertigten. Diese Einteilung wie wir sie aus unserer eignen Geschichte kennen und in der Entwicklung so gut wie aller Volker wiederfinden, setzt die Anwendung von Wasser, Feuer und Erze voraus.

Schon in der Steinzeit wurde im Tagebau oder mit Hilfe von Schacht und Stollen in gewissen Gebieten des heutigen Europas der Feuerstein gegraben. Die Aegypter betrieben schon 3.000 v. Chr. bedeutenden Bergbau in Oberägypten, die Assyrer besaßen schon 2.000 v. Chr. Kupferbergwerke in Armenien, am oberen Lauf des Tigris. Auch die Israeliten waren schon früh mit den Metallen vertraut. Schon Abraham besaß Gold und Silber (1. Buch Moses, 13. Kapitel). Die Inder waren von jeher berühmt wegen ihres Reichtums an Gold, Silber und kostbaren



Edelsteinen. In China geht der Bergbau auf Urzeiten zurück. Auf den beiden amerikanischen Kontinenten produzierten die Ureinwohner Gold, Silber, Kupfer und Zinn.

Bei den Gewinnungsarbeiten der Bodenschätze sind wir in erster Linie auf den Bergmann angewiesen. Das Wort „Bergmann“ ist in den meisten Sprachen verwandt mit Mühe, Gefahr und Leid. Seine Bewertung in einer Epoche wurde meistens bestimmt durch Zeitgeschichte, Zeitempfinden und Weltgeschichte. Obschon die Anfänge des Bergbaues bis in die Steinzeit zurückreichen, sind die geschichtlichen Ueberlieferungen über den Bergmann kärglicher Natur.

Die Geschichte vom Altertum weiss zu berichten, dass man die Bergarbeit als eine schmutzige Tätigkeit ansah, welche nicht soviel Kunst und Wissenschaft verlange. Darum liess man die Bergarbeit von Sklaven, Gefangenen und sonstigen Unfreien verrichten. Gefesselt, ohne Kleider, mussten diese Unglücklichen Tag und Nacht arbeiten ohne Hoffnung auf Erlösung. Der Stock des Aufsehers trieb sie unerbittlich zur Arbeit, bis sie, von den Anstrengungen den Tod fanden, der ihnen längst als das einzig Wünschenswerte erscheinen musste. Und so haftet noch heute der Fluch Tausender an den Bauten der damaligen Zeit, vor denen wir in Bewunderung stehen.

Von Ausnahmen berichtet auch die Geschichte. Als der grosse Tempel des Ramses in Karnak (Stadtbezirk von Theben, am rechten Ufer des Nils) gebaut wurde, wurden dreitausend Mann in den Sandsteingruben beschäftigt. Auf einer Inschrift, die dort gefunden wurde, hebt Sethos I. (1313 - 1302 v. Chr.) mit Stolz hervor, wie freundlich er seine Arbeiter behandelt habe, an die er „Brot, Ochsenfleisch, Braten, Fisch in unbegrenzter Menge“ verteilen liess. „Dafür arbeiteten sie für den Herrscher mit Liebe“. Die ganze Arbeit war militärisch geordnet. Die Arbeiter waren in Gruppen eingeteilt und jede stand unter dem Befehl ihres Vorgesetzten, der über seine Leute genaue Liste führte. Ein solches Arbeitsbuch über dreiundvierzig Mann ist auf einer Kalksteintafel im Britischen Museum erhalten.

In Griechenland zur Zeit des Demosthenes (384 und 322 v. Chr.) war die Zahl der attischen Bergleute so gestiegen, dass er sie in eine besondere Kaste einreihete.

Eine Aenderung im Bergbau setzte erst in der Römerzeit ein. Bekanntlich hatten die Römer, die damals die bekannte Welt unter sich hatten, keine Bergwerke. Erst die Eroberung von Mittel- und Unteritalien brachte sie in Bergwerksbesitz und nach der Besiegung der Karthager fielen ihnen die Bergwerke Siziliens, Sardinien und Spaniens in die Hände. Durch weitere Eroberungen erhielten sie Gruben in Kleinasien, Griechenland, Bergwerke in Aegypten und Asien. Die durch Eroberung gewonnenen Bergwerke waren Eigentum der Republik und wurden von dem Censor, dem das Amt der Finanzverwaltung oblag, verpachtet. Damit ersparte man der Verwaltung viele Unkosten. Doch der Pächter hatte dagegen freie Hand sein Kapital mit Gewinn hereinzubringen, was dann auf Kosten der

Bergleute geschah. Um ihr Los kümmerte sich keiner, es waren nur Sklaven oder unterjochte Völkerstämme. Nach Strabo (um 63 v. Chr. und 20 n. Chr.) sollen allein in der Nähe von Neukarthago in Spanien 40.000 Mann beschäftigt worden sein. Da unter den Kaisern (30 v. Chr. - 476 n. Chr.) das Waffenhandwerk blühte, zog man zur Bergarbeit auch die freien Bürger des eroberten Landes heran. - Unter Freie verstand man zuerst die Freigeborenen und dann die Freigelassenen. - Die hierdurch erzielte höhere Leistung ermöglichte die Herstellung genügender Waffen. Am Ende des Römerreiches finden wir bereits den „freien Bergmann“ vor.

Mit dem Untergang des Römischen Reichs scheint der Bergbau zum Erliegen gekommen zu sein in den Gebieten, die von der Völkerwanderung (4 - 6 Jh.) berührt wurden. Daher musste mit der Gründung des Frankenreichs der Bergbau erst wieder neu aufgenommen werden.

Von den Stürmen der Völkerwanderung blieb das Siegerland (Gegend zwischen Westerwald und Rothaargebirge) ziemlich unberührt. Bereits um 500 v. Chr. wurde hier von der damals keltischen Bevölkerung Eisenerzbergbau und = verhüttung betrieben.



Bergbau n. G. Agricola

In der ältesten Zeit war nämlich der Bergmann zugleich Hüttenmann. Wo er das rohe Erz dem Boden entriss, da hat er es auch meist an Ort und Stelle geläutert (gereinigt) und nutzbar gemacht.

Den fränkischen Bergleuten, zu denen auch die des Siegerlandes gehörten, gebührt der Verdienst, die bergmännischen Kenntnisse und Erfahrungen nach andern Bergbaugenden verbreitet zu haben. Sie nahmen auch den Betrieb, der nach der Römerzeit stillliegenden Gruben des

übrigen Frankenlandes wieder auf. Auch der Bergbau in Oberschlesien wurde durch fränkische Bergleute zu hoher Blüte gebracht. Der Ueberlieferung nach soll der Bergbau in Luxemburg von Bergleuten aus Schlesien seinen Ursprung haben.

In Erkenntnis seiner Wichtigkeit zur Hebung ihres Reichtums wurde der Bergbau von den Fürsten begünstigt. Mit grossen Rechten ausgestattet konnte der Bergmann ungestört seiner Arbeit nachgehen. Die Folge war, dass nunmehr viele Bürger den Bergmannsberuf ergriffen und in den Bergbaugegenden ansässig wurden. Um seine Grubenbesitzrechte zu sichern, setzte der König oder Landesfürst als Stellvertreter einen Berghauptmann ein. Diesem unterstanden der Bergmeister, die Geschworenen, der Bergschreiber, der Gegenschreiber, der Gruben- oder der Stollenverwalter, der Gruben- oder der Stollensteiger und der Hauer.

Der Berghauptmann leitete und entschied alles, was nützlich war zum Gedeihen des Bergbaues. Er verhängte Geldbussen und bestrafte die Schuldigen. Er erliess Verordnungen, verlieh Aemter, entzog sie, setzte Entlohnung fest für diejenigen, welche ein Amt verwalteten oder einen Dienst verrichteten. Er war persönlich anwesend, wenn die Grubenverwalter über die Einnahmen und Ausgaben vierteljährlich Rechnung ablegten; in allen Dingen vertrat er die Person des Königs oder des Landesherrn und trug dessen Würde. So hatten z.B. die Athener jenen berühmten Geschichtsschreiber Thukydides (um 460 bis 400 v. Chr.) zum obersten Bergherrn über die Erzgruben von Thasos ernannt.

Nächst dem Berghauptmann hatte der Bergmeister die höchste Gewalt, denn er hatte die Gerichtsbarkeit über alle Bergleute mit wenigen Ausnahmen, nämlich den Zehntner, den Rechnungsführer, den Silberbrenner, den Münzmeister sowie den Münzer selbst. Er sperrte betrügerische, nachlässige und aufsässige Leute entweder ins Gefängnis oder nahm ihnen das Amt, welches sie versahen, oder legte ihnen Geldbussen auf. Von diesen Geldstrafen wurde ein Teil als Belohnung denjenigen gegeben, die die Aufsicht führten. Weiterhin hatte er die Macht, das Bergbaurecht zu verleihen oder zu bestätigen, die Grubenfelder zu vermessen und ihre Grenzen festzulegen. Einige dieser Amtspflichten erledigte er nur an bestimmten Tagen. So bestätigte er am Mittwoch in Anwesenheit der Geschworenen das verliehene Bergbaurecht, Grenzstreitigkeiten und sprach Recht. Am Montag, Dienstag, Donnerstag und Freitag ritt er hinaus zu den Gruben, fuhr auf einigen ein und gab an, was zu tun sei, oder nahm die Grenzen, die umstritten waren, in Augenschein. Am Samstag erstatteten ihm alle Grubenverwalter und Steiger Bericht über die Kosten, die sie in der vergangenen Woche für die Gruben aufgewendet hatten; diese trug der Bergschreiber in ein Buch ein. Jeder Bergmeister hatte seinen Schreiber, der Bescheinigungen ausstellte. Ausserdem schlug er an den Zecheneingängen vierteljährlich Zettel an, auf welchen angegeben war, wieviel Zuschüsse (Zubusse) dem Grubenverwalter zu zahlen war. Da er diese Anschläge gemeinschaftlich mit dem Bergschreiber verfasste so erhielten sie auch gemeinsam die Gebühren.

Die Geschworenen waren Männer, die im Bergbau wohl erfahren waren und einen guten Ruf hatten. Wenn z.B. zehn Gruben vorhanden waren, so bildeten fünf Paar Geschworene ein Zehnmännerkollegium. Jedes Paar pflegte an den Tagen, an welchen die Bergleute arbeiteten, die Gruben zu besuchen, die seiner Aufsicht unterstellt waren. Sie erwogen und beratschlagten mit dem Steiger einer jeden Grube über die Abbaue, die Maschinen, den Ausbau usw.. Auch setzten sie manchmal mit dem Steiger für die Hauer das Gedinge (Lohn) fest. Nachlässigkeiten oder Betrüge eines Steigers oder eines Hauer, berichteten die Geschworenen dem Bergmeister.

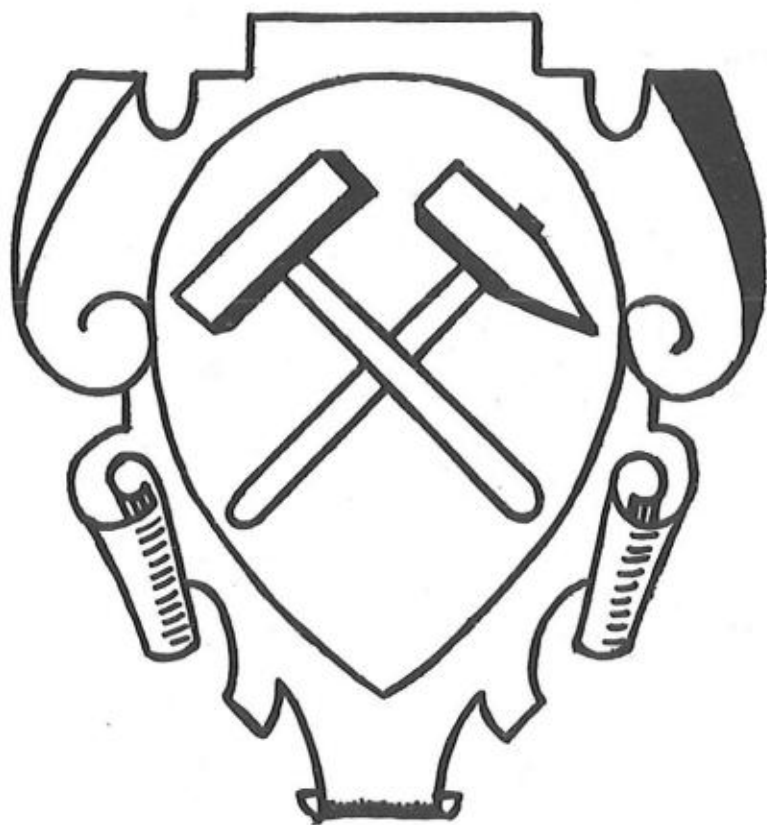
Der Gegenschreiber verzeichnete die Gewerken (Teilhaber) einer jeden Grube in einem Buche und setzte die Höhe der Kuxe (Anteile oder Aktien) für Käufer oder Verkäufer fest. Vierteljährlich gab er dem Bergverwalter einer jeden Grube die neuen Besitzer bekannt, damit dieser sicher wusste, von wem er die Zubusse (Zuschüsse), wenn nötig, einfordern konnte. Der Bergverwalter schrieb, nachdem der Bergmeister und die Geschworenen darüber befunden hatten, die Zubusse aus. Diese wurden an den Eingängen des Rathauses angeschlagen. Der Bergverwalter bezahlte aus der Zubusse zum Teil dem Steiger und den Bergleuten ihren Lohn, zum Teil die zum Bergbau nötigen Materialien. Jeden Samstag erstattete der Bergverwalter dem Bergmeister und den Geschworenen Bericht über Ein- und Ausgaben der Grube. Hatte er durch Unachtsamkeit oder Nachlässigkeit den Gewerken Schaden zugefügt, so wurde er zum Schadenersatz gezwungen. Sein Lohn wurde von dem Bergmeister und den Geschworenen festgesetzt.

Der Steiger verteilte die Arbeiten unter die Lohnarbeiter und sorgte mit Fleiss, dass ein jeder seine Arbeit getreulich und nutzbringend verrichtete. Er sorgte für die Sicherheit und die Wasserhaltung. Er unterwies die Arbeiter, dass sie mit Erfolg Abbau treiben konnten und dass sie die geförderten Erze richtig auseinanderhalten konnten. Wegen der vielen Aufgaben und Arbeiten waren einer Gruppe oft mehrere Steiger zugeteilt.

Die Hauer gewannen das weiche Erz allein mit der Keilhau, das feste Erz aber mit dem Bergeisen, auf das sie mit dem Fäustel schlugen. Neben dem Hauer gab es noch Anschläger, Fördersleute, Schlepper, Erzpocher, Wäscher und Schmelzer. An den Samstagen arbeiteten die Bergleute nicht, sondern kauften alles ein, was für den Lebensunterhalt nötig war. Auch an Sonn- und den hohen Festtagen pflegten sie nicht zu arbeiten, sondern opferten dann ihre Schicht heiligen Zwecken. Die Bergleute feierten aber nicht und blieben nicht untätig, wenn die Not es dringend erforderte. Denn in solchen Fällen widersprach es nicht der Religion.

Da der Staat im Mittelalter den Bergleuten ungenügenden Rechtsschutz gewährte, suchten sie, wie alle Handwerker, durch eine eigne Zunft Selbsthilfe zu verschaffen. Trotz des Widerstandes der Patrizier, selbst des Kaisers, errangen sie durch ihren Zusammenschluss inmitten der Kämpfe jener Zeit eine steigende Macht, so dass man sich genötigt sah, ihnen

gewisse Privilegien zu gewähren. Das Zunftwappen zeigte die zu einem Andreaskreuz zusammengefügte uralten Gezähe des Bergbaus, den Schlägel (Fäustel) und das an einem Helm (Stiel) geführte Bergeisen.



Zunftwappen
der Bergknappen

Aus dieser Zeit stammt im Deutschen auch die eigentümliche Fachsprache (z.B. Bergwerk = Pütt, Bergmann = Bergknappe, Werkzeug = Gezähe usw.).

Dass oft grosse Ereignisse (Krieg, Pest, Hungersnot) sich nachteilig auf den Bergmannsberuf auswirkten, sogar viele Bergleute arbeitslos wurden, weiss die Geschichte zu berichten. Ebenso grosse Erfindungen wie Sprengpulver, Dampfmaschinen, Pressluft, Elektrizität, Bohr- und Lademaschinen brachten grosse Umwälzungen hervor.

Der im Spätmittelalter einsetzende Niedergang des Bergbaues erfuhr erst wieder seine Auferstehung in der zweiten Hälfte des 18. Jh.. Neben Gold, Silber, Blei, Kupfer, Zinn und Eisen wurde nun Steinsalz und Steinkohlen ausgebaut. Durch die Verschmelzung der Erze mit Hilfe von Steinkohlen und Koks, sind die mächtigen Kohlenlager in Abbau genommen worden, die nebst dem Bergbaubetrieb auf Eisenerze der gesamten Industrie eine bedeutende Ausdehnung gewährten und dem Bergmann seine soziale Stellung wiedergaben.

Urkunden, die über die Anfänge des heimischen Bergmannberufes Aufschluss geben könnten, sind nicht bekannt. Als ältestes Zeugnis dienten die Stollen, am Ausgehenden der Eisenerzlager (Minette) in Rümelingen, Kayl, Düdelingen, Niederkorn und Lamadelaine. An den Wänden konnte man Keilhauschläge wahrnehmen, als ob die Bergarbeiter ihre Arbeit eben erst verlassen hätten. Nach dem Untergang des Römischen Reiches waren diese Stollen still gelegt worden.

Im Mittelalter nahm die Herstellung von Eisengegenständen, besonders von Werkzeugen aller Art, schnell zu. Die für diese Arbeit notwendigen Fertigkeiten machten den Metallschmied zum Spezialisten. Er war nicht nur Hüttenmann, sondern ebenfalls Bergmann. Generationenlang übte er

sein Handwerk dort aus, wohin der Gewinn ihn brachte. Ausser seinen Erzeugnissen verbreitete er auch Informationen. Wo auch immer er Bohnerz fand, baute er seinen kleinen Schmelzofen, in dem er es verhüttete. Ueberall auf den Koppen im Süden unseres Landes hat er seine Spuren in Form von Schlackenhaufen und manchmal Ueberbleibsel eines Schmelzofen hinterlassen. Heute kann man sich fast nicht mehr vorstellen, was die Arbeit jener Metallschmiede alles mit sich brachte. Sie mussten alles erst erfinden, womit sie arbeiteten. Und was für eine Leistung war es unter diesen Umständen ein so einfaches Gerät wie den Blasebalg zu ersinnen.

Mit der Nachfrage von Eisen vollzog sich eine Trennung der Berufe: der Bergmann förderte das Erz, der Hüttenmann schmolz es. Die Eisenhütten zogen von den Berghängen in die Täler und siedelten sich an den Wasserläufen an. Die Wasserräder bewegten die Blasebälge, ganz anders als die bisher zu Gebote stehende menschliche Kraft. Wiederum war es die Kraft des Wassers, die ganz anders den Pochhammer in Bewegung setzen konnte zur weiteren Verarbeitung des Schmiedeeisens.

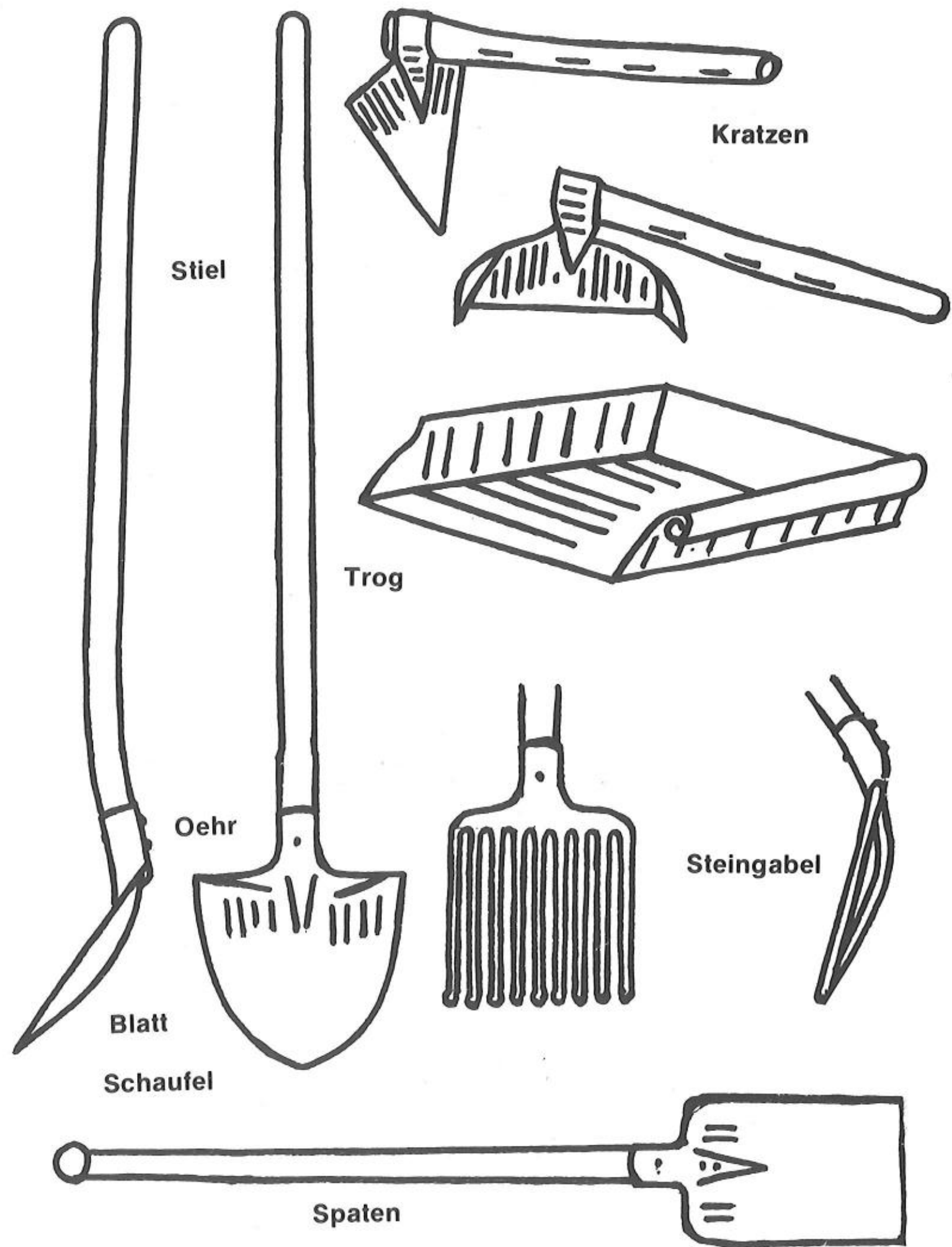
Die Goldene Bulle Kaiser Karls IV. (1356) gewährte den geistlichen und weltlichen Kurfürsten unter andern Rechten auch das Bergwerkregal. Der Landesherr behielt sich die Gewinnung der Mineralien zum Besten des Fiskus - also für sich - ganz oder teilweise. Oft verlieh er das Gewinnungsrecht einer bestimmten Person z.B. dem Herrn von Zolver, zeitlich oder unbeschränkt.

Mit dem Jahre 1793 erlosch die Herrschaft der Landesherren, und der Bergbau kam unter französische Verwaltung. Infolge der Kriegsunruhen erholten sich die Gruben anfänglich sehr langsam. Die Gruben waren verpachtet oder verkauft worden. Im Jahre 1808 wurden die Gruben wieder der Staatsverwaltung unterstellt. Mit dem Rückzug der Franzosen baute sich eine stetige Aufwärtsentwicklung des Bergbaues an. Die Bauern hatten die Erzgräberei als lohnendes Geschäft erkannt, wandten sich mehr und mehr derselben zu, selbst auf die Gefahr hin ihren bäuerlichen Betrieb zu vernachlässigen.

Doch der Bergbau ist wie ein bekanntes Wort sagt „eine Frage des Transportes“. Es genügte nicht, dass fleissige Bergleute das Erz gewannen, es mussten auch Verkehrswege und -einrichtungen vorhanden sein, die es ermöglichten, dass es den Verbrauchern zugeführt wurde. Recht ungünstig stand es um die Erzabfuhr mit Fuhrwerken, als Pferdetreiber ihre mageren Tiere mühselig dahintrieben.

Einen ungeahnten Aufschwung nahm der Bergmannsberuf in Luxemburg durch die Wiederentdeckung des oolithischen Eisenerzes, der „Minette“.

Im mittleren Jura (vor etwa 150 - 180 Millionen Jahren) dem „Dogger“, sind die oolithischen Erze abgelagert worden, die als Roteisenoolithe oder als Brauneisenoolithe der geologischen Zeit den Namen „brauner Jura“ gegeben haben. Hierher gehören die Minettelager Frankreichs und Luxemburgs. Unter Oolithen versteht man Erzkörner von konzentrisch-



schaligem Bau von durchschnittlich 1/4 Millimeter Grösse. Die Oolithen liegen eingebettet in einer Grundmasse, welche je nach den Entstehungsverhältnissen eine verschiedene Zusammensetzung hat. Je nach dem Vorherrschen des Kalkes oder der Kieselsäure in der Grundmasse spricht man von kalkiger oder kieseliger Minette. Von der Menge der eingebetteten Oolithe hängt der Wert der Minette ab.

Die verächtliche Diminutivbezeichnung „Minette“ stammt daher, weil die seit längerer Zeit bekannten Ablagerungen von Bohnerzen und Brauneisenstein-Knollen (mit 68% Eisenoxyde) als eigentliches Erz „Mine“ galten.

Die Minetteformation (etwa 3740 ha) kommt in Luxemburg nur im Südwesten, im Kanton Esch, vor. Sie bildet einen unregelmässigen Streifen längs der Grenze zwischen Düdelingen und Rodingen. Die flach abgelagerten Lagerstätten die dem Druck des Deckgebirges ausgesetzt waren, konnten diesem Drucke, trotz ihres starren Gefüges bis zu einem gewissen Grade nachgeben ohne zu brechen. Dies erklärt das Einfallen von 1 - 2% gegen Frankreich zu.

Darum kann die Minette, die bei uns zu Tage tritt, im Tagebau oder durch Stollen ausgebeutet werden, in Frankreich hingegen nur durch Schächte.

In der Anfangszeit (um 1845) erwarben die Grubenherren den Grund und Boden für billiges Geld. Nur wenige Bauern kauften sich für den Erlös ihrer Ländereien Höfe in andern Gegenden. Die meisten blieben im Süden des Landes und wurden Bergleute. Damit war der erste Schritt vom selbständigen Bauern zum abhängigen Arbeiter getan.

Da die einheimischen Arbeitskräfte den Bedarf nicht decken konnten, war die Heranziehung von Kleinbauern aus der angrenzenden Landwirtschaft notwendig. Es war eine Wanderungs- und Zugangsbewegung eingeleitet worden, die dem Süden später ein besonderes Gepräge geben sollte.

Da die Eisenerzlager bei uns an den Hängen zu Tage treten, setzte eine Zersetzung durch Niederschläge und Frost langsam aber sicher ein. Durch diese Verwitterung geschah der Abbau im Tagebau, die Gewinnung erfolgte mit der Hand.

Bei der Gewinnungsarbeit mit der Hand unterscheidet man die Wegfüllarbeit, die Keilhauenarbeit und die Hereintreibarbeit.

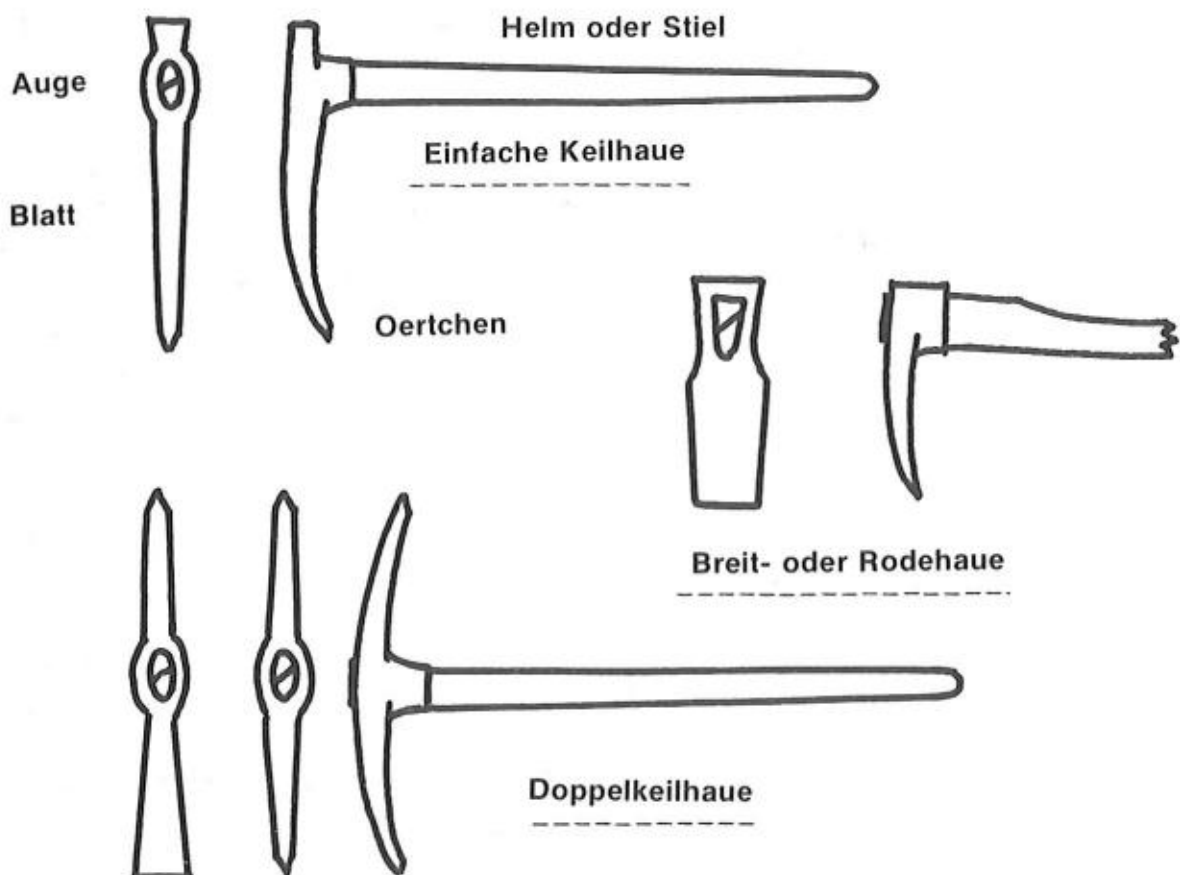
A. - Die Wegfüllarbeit kommt nur bei Sand oder rolligem Gebirge in Betracht und dient zum Einladen der gewonnenen Massen in die Förderwagen. Die bei der Wegfüllarbeit nötigen Gezähe sind hauptsächlich die Schaufeln, die Steingabel, der Spaten sowie die Kratze und der Trog. Die Schaufel (Schöpp) besteht aus Blatt und Stiel (Buchen- oder Weidenholz). Sie eignet sich für solche Massen, deren Einzelstücke nicht über Faustgrösse haben und welche von verhältnismässig ebener Sohle (Fong) wegzufüllen sind. Blatt und Stiel unter sich bilden einen Winkel von 145 Grad.

Bei der Steingabel (Steengreef) hat der Stiel dieselbe Form wie bei der Schaufel. Das Blatt wird durch eine Gabel mit 6-9 Zähnen ersetzt. Bei nicht ebener Sohle, kann der Arbeiter mit der Steingabel sich leicht eine ebene Sohle (Pelage) herstellen, da das feine Erz zwischen den Zähnen durchfällt und so die Unebenheiten der Sohle ausgleicht. Die Steingabel wird viel im Tagebau angewandt.

Beim Spaten (Spuet) verlaufen Blatt und Stiel gradlinig. Man gebraucht ihn dort, wo die Massen zugleich abgestochen werden müssen (im Abraum).

Der Trog (Trach) ist ein muldenähnliches Gefäß aus Eisenblech mit zwei seitlichen Griffen. Die zu ladenden Massen werden mittels Kratze (Kratz) in den Trog gezogen, worauf dieser in den Förderwagen entleert wird.

B. - Die Keilhauenarbeit ist eine selbständige Gewinnungsarbeit für weiches Gestein. Sie findet beim Schrämen und beim Abräumen der durch die Sprengarbeit aufgerissenen, aber noch nicht aus dem Verbande gelösten Massen. Wie schon der Name andeutet, ist das hauptsächlichste Gezähe die Keilhau in ihren verschiedenen Formen, nämlich die einfache Keilhau, die Doppelkeilhau und die Breithau.



Die einfache Keilhaue (Pik) besteht aus Blatt und Stiel oder Helm. An dem Blatte aus Stahl befindet sich die Spitze (das Oertchen) einerseits und das Auge andererseits, das zur Aufnahme des Stieles oder Helmes dient. Der mittlere Querschnitt des Blattes pflegt rechteckig zu sein. Das Oertchen darf nicht zu einer Spitze ausgezogen sein, sondern soll eine Fläche von 1 mm Seite bilden, weil es sich sonst zu rasch abnutzt oder leicht abbrechen könnte. Die Rückseite des Auges ist, da man die Keilhaue häufig zum Schlagen benutzt, verstärkt. Das Helm (Stiel) wird gewöhnlich aus Buchen- oder Weissbuchenholz gefertigt. Eichenholz ist zu spröde und reibt stark; es „brennt“ in der Hand. Das Helm lässt man nach seinem Ende zu konisch sich verdicken und gibt dem Auge eine entsprechende Form. Dabei ist die Stärke des ganzen Helmes so bemessen, dass man es von oben durch das Auge stecken kann, bis es mit dem verstärkten Ende im Auge seinen Halt findet. Das Gewicht einer gewöhnlichen Keilhaue schwankt bei 3 kg.

Bei der Doppelkeilhaue (Pioche) unterscheidet man zwei Arten: 1. das Blatt zu beiden Seiten des Helmes läuft zu einer Spitze aus. 2. das eine Blatt wird zu einer Spitze und das andere Blatt in eine quer zum Helm gerichtete Schneide angefertigt. Die Doppelkeilhaue liegt wegen der Verteilung des Gewichts bequem in der Hand, in engem Raum ist allerdings die Handhaltung behindert. Das Gewicht beträgt ungefähr 3,5 kg.

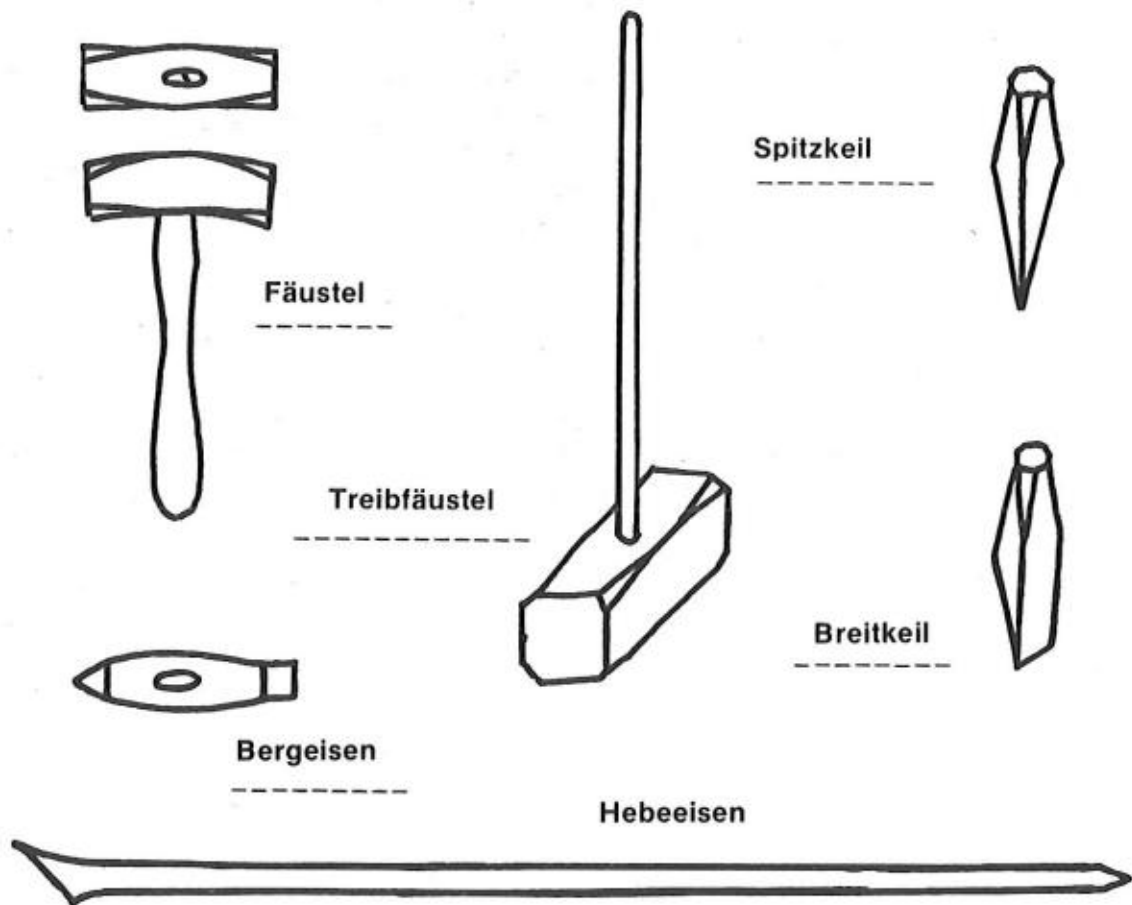
Die Breit- oder Rodehaue (Häl oder Kaascht) ist eine Keilhaue, deren Blatt in eine quer zum Helm gerichtete Schneide endigt. Sie wird im Tagebau bei Abdeckungsarbeiten bevorzugt.

C. - Die Hereintreibearbeit bezweckt die Gewinnung von Gesteinsmassen durch Abkeilen oder Abtreiben. Diese Art der Gewinnung war zur Zeit die hauptsächlichste bergmännische Arbeit ohne die Sprengarbeit anzuwenden. Die hierbei verwendeten Gezüge sind: Schlägel, Bergeisen, Treibfäustel, Spitz- und Flachkeil, sowie Brech- und Hebeeisen.

Der Schlägel oder Fäustel (Manette) besteht aus Eisen mit verstärkten Bahnen oder besser ganz aus Gusstahl. Das Fäustel soll, ähnlich wie die Keilhaue, so konstruiert sein, dass die in demselben gedachte Schwerlinie in einem Kreisbogen fällt, dessen Mittelpunkt im Schultergelenk des Arbeiters liegt, wobei aber nicht der ausgestreckte Arm, sondern die gerade Linie zwischen Fäustel und Schultergelenk als Halbmesser gilt, weil das Fäustel mit gekrümmten Arm geführt wird. Hiernach ist der Halbmesser etwa 50 cm. Das Ohr soll so gross sein, dass man ein Helm (Buchen- oder Weissbuchenholz) von hinreichender Stärke hineinstecken kann, weil dasselbe gerade am Ohr am meisten abbricht. Das Gewicht beträgt 2,5 kg.

Das Eisen oder Bergeisen besteht aus Stahl. Stählerne Eisen pflanzen den Schlag besser fort und nutzen sich weniger ab als eiserne. Das Auge für den Helm befindet sich nicht in der Mitte, sondern näher an der Spitze. Das Helm wird, weil es häufig zerschlagen wird, aus beliebigem, passendem Holz in das Auge getrieben.

Der Treibfäustel (Schlo) besteht aus Gusstahl, hat gebrochene Kanten,



ein rundes Auge und wiegt 5 - 8,5 kg. Die runde elastische Stiele aus jungen Stämmen von Eschen- oder Kirschenholz geben keine Prellschläge.

Der Spitzkeil (spatze Weck) besteht aus Stahl und läuft in eine Spitze aus, ist also eigentlich nicht anders als ein grösseres Bergeisen.

Der Flachkeil (flaache oder platte Weck) besteht auch aus Stahl und läuft nicht wie der Spitzkeil in eine Spitze, sondern in eine Schneide aus.

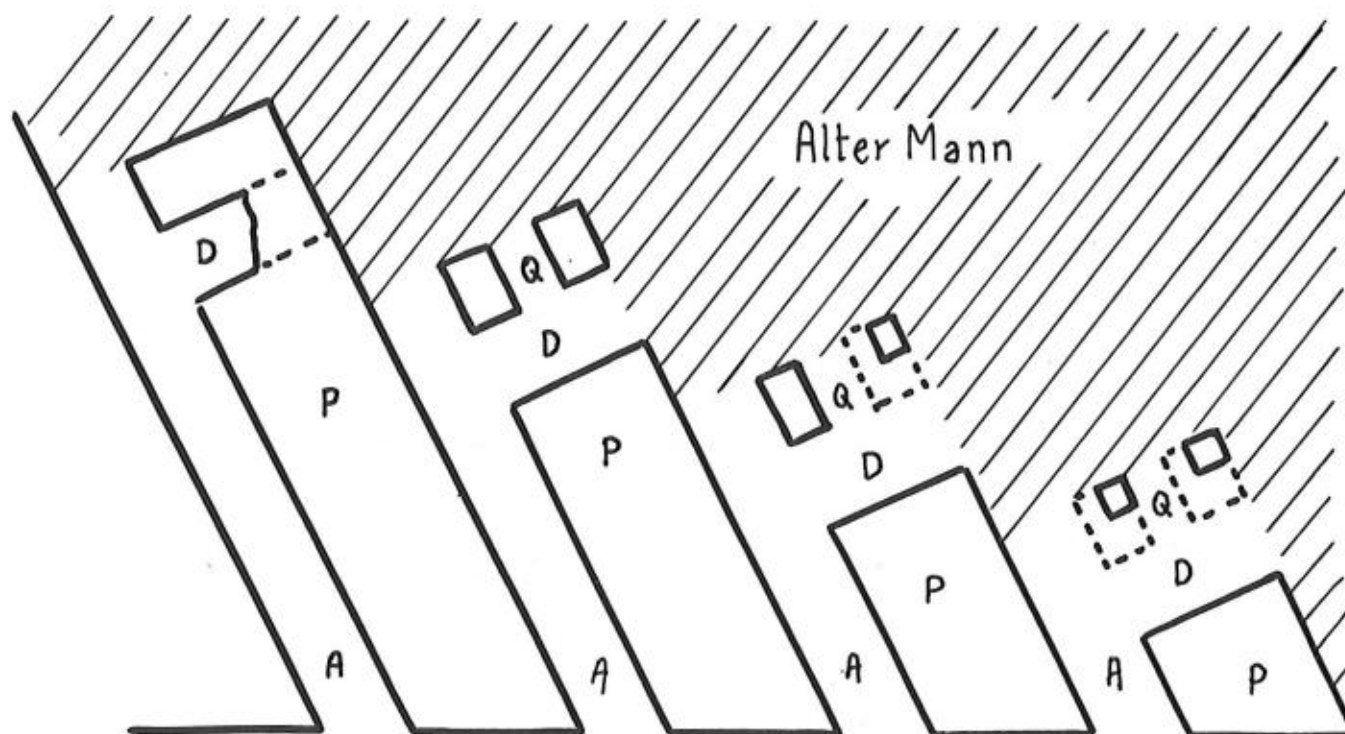
Die Brechstange oder das Hebeeisen (Pince) ist ein zweiarmiger Hebel. Sie besteht aus einer stählernen Stange, welche an einem Ende einen Schuh besitzt und nach dem andern Ende allmählich spitz ausläuft um möglichst das Gewicht zu verringern.

So unentbehrlich in vielen Fällen die Arbeit mit Fäustel und Keil ist, so wenig ist sie zur Hereingewinnung grösserer Massen geeignet, weil die Wirkung des Keiles sich immer nur auf verhältnismässig kleine Gebirgsteile erstreckt und daher die Leistung gering ist.

Solange genug Minette im Tagebau gewonnen werden konnte, lag kein Anlass für den Bergmann vor, in die Tiefe des Berges einzudringen. Das änderte sich, als die Minette allmählich zur vielbegehrten Handelsware wurde. Die Betriebsart, zu der man zunächst vereinzelt übergang war der Stollenbau. An den Erfolgen der neuen Betriebsart hatte auch die

Sprengarbeit mit Schwarzpulver grossen Anteil. Der Umschwung in dem Abbau der Minette fand um 1870 statt. Elsass-Lothringen wurde deutsch, die Deutschen hatten selbst nicht genug Bergleute und so waren es Oberschlesier (Deutsch-Polen) denen der Verdienst gebührt, durch ihre bergmännischen Kenntnisse im Stollenbau in Luxemburg wertvolle Erschliessertätigkeit geleistet zu haben. Durch die Erfindung des Engländers Thomas, die ein Stahlherstellungsverfahren für phosphorreiches Eisen gestattete - Vorführung am 4. April 1879 - war die Zukunft unserer Hütten und damit unserer Minette gesichert.

Die in Luxemburg angewandte Methode im Stollenbau ist der Pfeilerrückbau auch Pfeilerbruchbau genannt. Der Pfeilerrückbau hat seinen Namen daher, dass dem eigentlichen Abbau eine Einteilung des Baufeldes durch Abbaustrecken (Chanteger) in einzelne Pfeiler vorausgeht. Das vorgängige Treiben der Strecken ist erforderlich, weil man den Alten Mann (Broch) hinter sich lässt, infolgedessen mit dem Abbau an der Grenze des Baufeldes beginnen muss. Da man beim Pfeilerabbau das Hangende (Daach) zu Bruch gehen lässt nennt man ihn auch „Pfeilerbruchbau“ (an der Pil).



Pfeilerbruchbau: A = Abbaustrecke
 oder D = Durchschlag
 Pfeilerrückbau : Q = Querschlag
 P = Pfeiler

Die Erfindung der Sprengarbeit - die Benutzung einer in einem Bohrloche eingeschlossene Sprengladung zur Loslösung des Gebirges - ist einer der Marksteine in der Entwicklung des Bergbaues. Bei der Sprengarbeit hat man zu beachten: 1. die Herstellung der Bohrlöcher 2. das Besetzen der Bohrlöcher 3. die Zündung der Ladung. Da weder Druckluft noch Elektrizität als Kraftmittel zur Verfügung standen, wurden die Bohrlöcher stossend, schlagend oder drehend durch Muskelkraft hergestellt.

A. - Beim stossenden Bohren mit der Hand wird der Bohrer, der hier als Bohrstange (Buerstaang) hergestellt ist, mit beiden Händen gefasst und unter fortwährendem Umsetzen hin und her gegen die Bohrlochsohle gestossen. Damit die Bohrstange ein angemessenes Gewicht erhält und bequem gehandhabt werden kann, hat sie eine Länge von 1,5 - 3 m. Die Stärke des Bohrschaftes beträgt 25 - 32 mm, das Gewicht 15 - 20 kg. Um die Bohrer nicht zu oft zur Schmiede schicken zu müssen, pflegt man sie an beiden Enden mit Schneiden zu versehen. Die Schneiden sollen 10 - 12 mm Seitenflächen haben. Der Winkel der die letzteren einschliesst, soll bei festem Gestein etwa 70 Grad betragen. Je härter das Gestein, desto stumpfer wählt man den Schneidewinkel. Das Bohrmehl wird durch Wasserspülung oder ein Krätzer entfernt. Die Bohrleistung hängt einerseits von der Wucht des einzelnen Stosses und andererseits von der Zahl dieser Stösse ab. Je nach Gesteinshärte kann man auf 1 m Bohrloch 40 - 60 Minuten rechnen.



Meisselbohrer

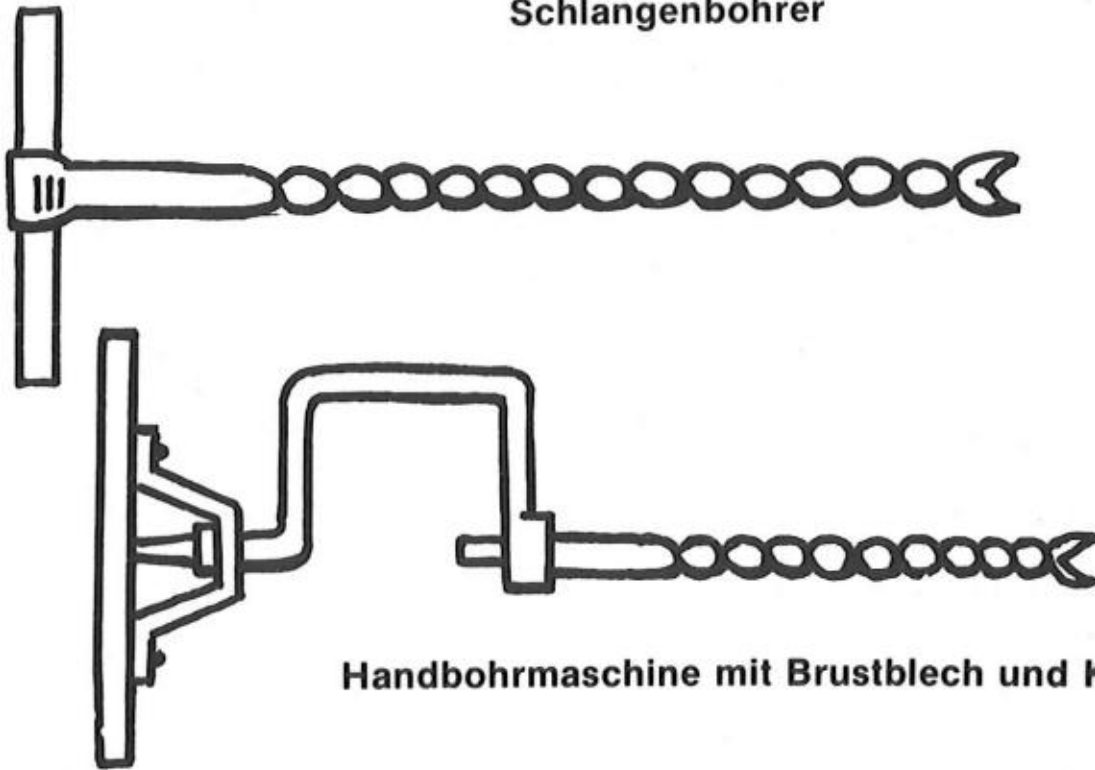


Bohrerschneiden für schlagendes Bohren

B. - Beim schlagenden Bohren steht der Bohrer mit seiner Schneide auf der Sohle und empfängt auf diese Weise durch einen Fäustel Schläge, die bewirken dass die Schneide in das Gestein eindringt. Im Gegensatz zum stossenden Bohren sind also Bohrer und Schlaggewicht getrennt und dieses allein macht die Hin- und Herbewegung, während der Bohrer selbst



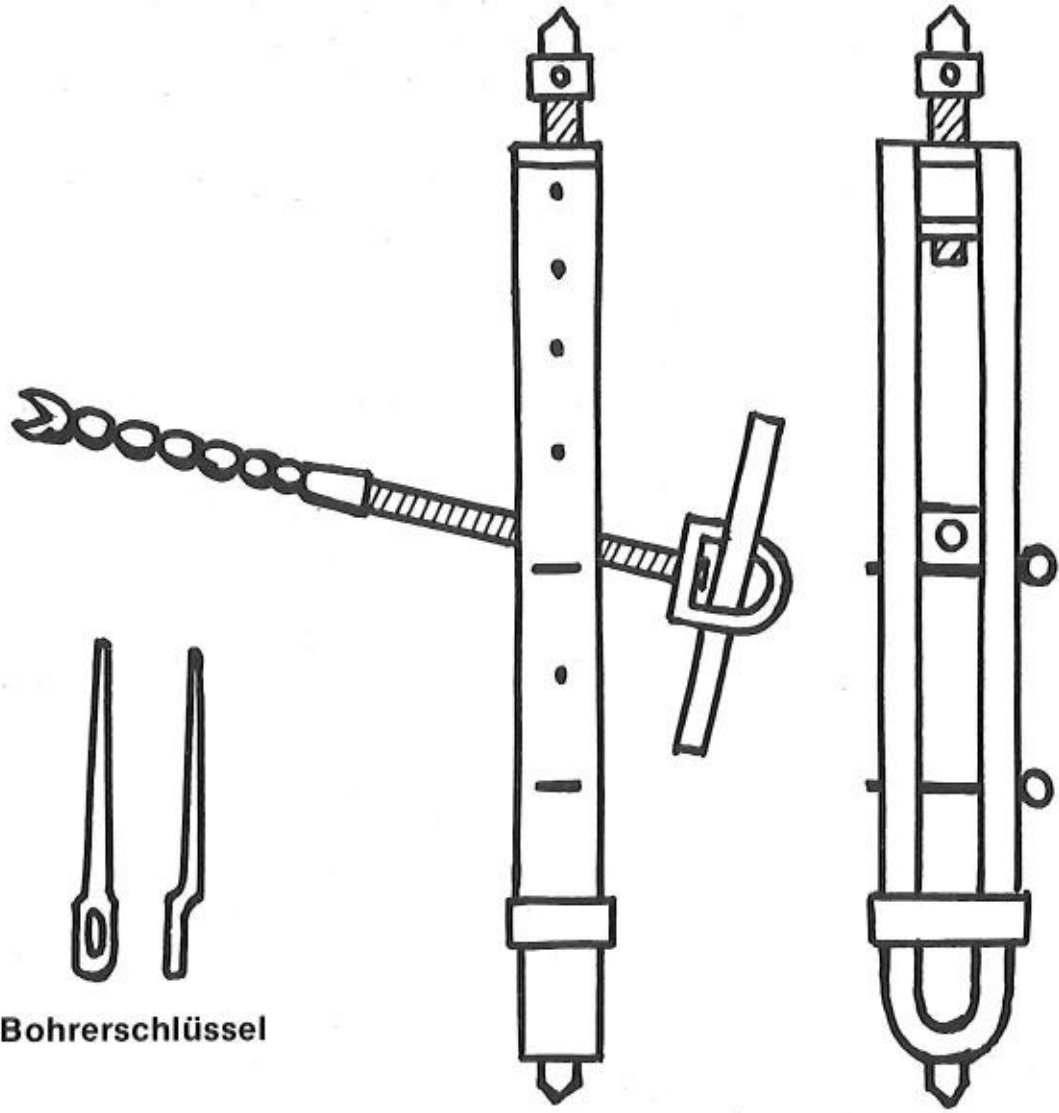
Schlangenbohrer



Handbohrmaschine mit Brustblech und Kurbel

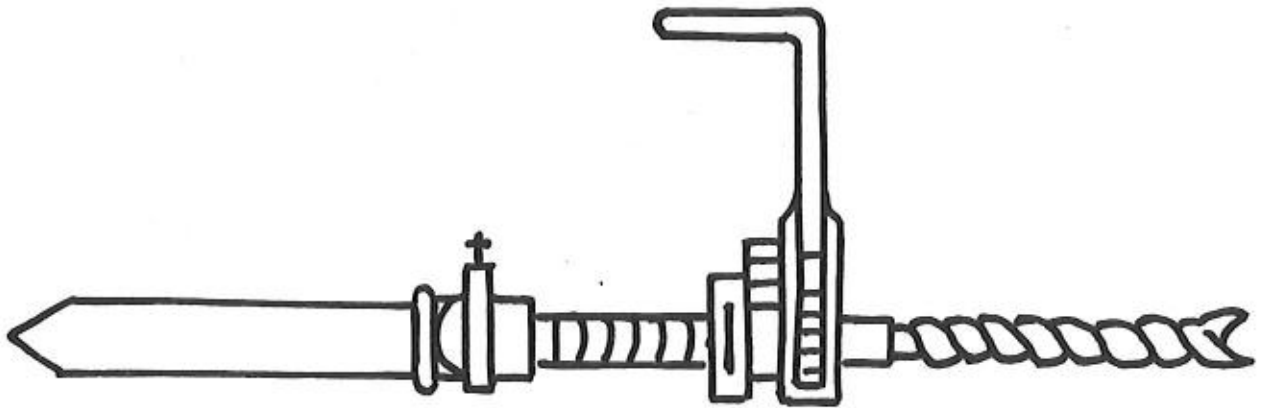
an ihr nicht teilnimmt. Die Bohrer bestehen aus rundem, sechs- oder achtkantigem Stahl von 22 - 32 mm Dicke. Die zur Herstellung eines Bohrloches nötigen Bohrer nennt man Bohrersatz und zwar unterscheidet man hierbei gewöhnlich: Anfangsbohrer (Länge: 0,50 m), Mittelbohrer (Länge: 0,50 - 1,00 m), Endbohrer (Länge: 1,00 - 1,50 m). Da das Bohrloch wegen der Abnutzung der Meisselecken immer enger wird, gibt man den Schneiden der einzelnen Bohrer verschiedene Breiten, und zwar derart, dass die kürzesten Bohrer die breitesten Schneiden haben. Dazu ist noch zu bemerken, dass der Einfachschneide immer den Vorzug zu geben ist, da sie billig hergestellt und instand gehalten werden kann. Bei hartem Gestein sind mehrzahnige Schneiden vorzuziehen. Damit das Bohrloch rund wird, muss der Bohrer wie beim stossenden Bohren umgesetzt werden. Das Fäustel wurde bei der Hereintreibarbeit näherbeschrieben. Auf 1 m Bohrloch kann man bei Verwendung von Meisselbohrer und Fäustel im Kalkstein 1 - 3 Stunden Arbeitszeit rechnen.

C. - Zum drehenden Bohren benutzt man fast ausschliesslich den Schlangenbohrer. Dieser ist aus einer stählernen Stange mit rechteckigem oder rautenförmigen oder rautenförmigen Querschnitt schraubenförmig gewunden. Der rechteckige Querschnitt schafft das Bohrmehl besser aus dem Loche, der rautenförmige verdreht sich weniger leicht, ist als fester und für härteres Gestein geeigneter. Der arbeitende Teil des Schlangenbohrers besitzt zwei Schneiden, durch die spitze Form der



Bohrerschlüssel

Handbohrmaschine (Lisbeth) mit Spindel



Handbohrmaschine mit Knarre und Standrohr

Schneiden wird eine bessere Führung erzielt. Am hinteren Ende dieses Schlangenbohrers ist ein Auge angeschmiedet, durch das ein Holzgriff gesteckt wird. Der Holzgriff dient zum Drehen und Beidrücken des Bohrers.

An Stelle des Griffes benutzt man auch Kurbeln. Der erforderliche Druck kann mittels eines drehbar auf der Kurbel sitzenden Brustbleches erzeugt werden (Turniki).

Bei der Lisbethschen Handbohrmaschine (Krack) besteht das Gestell aus zwei, wie eine Rutschschere verschiebbaren Teilen, welche mit durchgesteckten eisernen Bolzen zusammengehalten werden. Mittels einer Streckschraube wird das Gestell eingespannt. Der Antrieb des Bohrers geschieht durch eine Schraubenspindel und einer Schraubenmutter, die mit zwei Zapfen in das als Widerlager dienende Gestell eingehängt wird. Am entgegengesetzten Ende der Spindel befindet sich ein Auge, welches zur Aufnahme eines Stück Holzes dient und mittels dieses Holzes wird die Spindel sowie der Bohrer in eine drehende Bewegung gesetzt. Der Vortrieb hängt von der Höhe des Spindelganges ab. Man rechnet für 2 m Bohrlochtiefe etwa eine Stunde.

Bei der Handbohrmaschine mit Knarre (Murks) zieht man an Stelle der Befestigung der Maschine im Gestell die Verlagerung in einem Standrohre vor, das mit dem Fusse gegen ein beliebiges Widerlager (Gestein, Stempel usw.) abgestützt wird. Der Vorschub und die Drehung des Bohrers geschieht durch eine Knarre. Diese Bohrmaschine hatte den Vorteil dass man den Vorschub der Härte des Gesteins anpassen (3 Gänge) konnte. Der Bohrersatz (Spill Buerer) besteht aus 4 Bohrern von 0,5 - 1 - 1,5 - 2 m Länge.

Entsprechend der Bohrlochrichtung unterscheidet man:

1. Schlenkerschüsse (Couplaang): Das sind Bohrlöcher, die in einem Winkel von 30 bis 45 Grad nach oben ansteigen.
2. Kopfschüsse (Kappschotz): Diese Bohrlöcher werden von oben stark fallend oder in senkrechter Richtung lotrecht angesetzt.
3. Schubschüsse (licht op de Kapp oder an d'Luucht): Diese Löcher werden leicht nach oben oder leicht nach unten gebohrt.
4. Sohlenschüsse oder Kraucher (Fongschotz): Diese Löcher werden waagrecht auf der Sohle angesetzt.
5. Waagerechte Schüsse am Hangenden (Daach- oder Flaachsotz). Diese Bohrlöcher werden am Hangenden (Daach) gebohrt.
6. Einbruchschüsse (Aabroch): Das sind Brust-, Hebe- und Kopfschüsse, die senkrecht oder waagrecht, aber seitlich zur Wand angesetzt werden.
7. Knäpperschüsse (Petard oder Kautsch): Sie dienen zur Sprengung von grossen Blöcken.

Bei der Schiessarbeit bedient man sich zweier Sprengarten, dem Schiessen aus dem Vollen oder dem Schiessen mit Einbruch. Verbreitet ist bei uns das seitliche Einbruchschüssen.

Nach getaner Bohrarbeit werden die Bohrlöcher mit dem Krätzer (Curette) vom restlichen Bohrschmand (Buermiel) gereinigt. Der Krätzer ist eine runde, 10 mm dicke Eisenstange mit einer Scheibe an dem einen Ende. Der Stampfer oder Ladestock (Bourroir) ist aus Holz oder aus Eisen, dessen Stampfende aber aus Kupfer. Zur Sicherung der Zündschnur ist im Holz oder am Kupferkopf eine Rille von der Dicke der Zündschnur eingefräst.

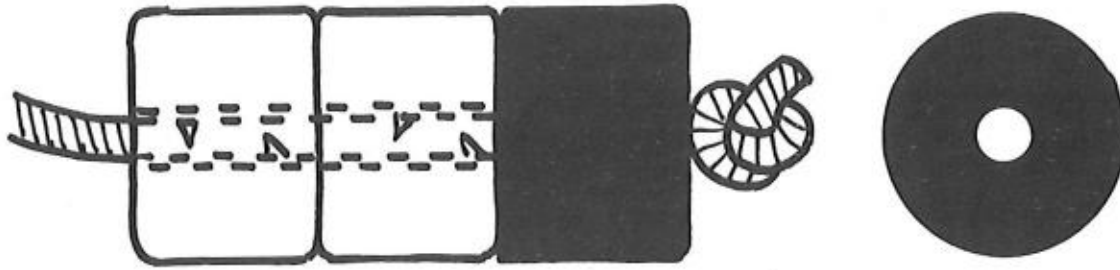
Das Wesen der Sprengarbeit besteht darin, dass das Gebirge durch die Explosion von Sprengstoffen in seinem Zusammenhang gelockert und auseinander-gesprengt wird. Die hierbei wirkende Kraft ist die Spannung der im Bohrloch zusammengedrängten Gase, die durch die Verbrennung der Sprengstoffe gebildet wurden. Es gibt bei der eigentlichen Explosion zwei verschiedene Arten der Fortpflanzung, nämlich Deflagration (Verbrennung) und Detonation. Man unterscheidet hiernach langsam explodierende (deflagrierende) und schnell explodierende (detonierende) Sprengstoffe. Zu der ersteren Gruppe gehören Schwarzpulver und Sprengsalpeter. Die Wirkung ist langsam, schiebend und nur wenig zertrümmernd. Zu den detonierenden Sprengstoffen, die auch als brisante (zertrümmernde) Sprengstoffe bezeichnet werden, gehören die Dynamite, die Ammonsalpetersprengstoffe und das Knallquecksilber.

A. - Das Schwarzpulver hat seit seiner Erfindung unverändert die alte Zusammensetzung - 63 - 77% Kalisalpeter sowie Holzkohle und Schwefel in innigsten, feinsten Gemenge - beibehalten. Je grösser der Gehalt an Salpeter, desto sprengkräftiger ist das Pulver. Neben dem Kornpulver stellt man auch komprimiertes Pulver her. Die Pulverzylinder erhalten zum Zwecke der schnelleren Fortpflanzung der Zündung und zur Aufnahme der Zündschnur einen in der Mitte liegenden Zündkanal und können dann auf die Schnur gezogen werden. Schwarzpulver erzeugt zirka 300 l Explosionsgas.

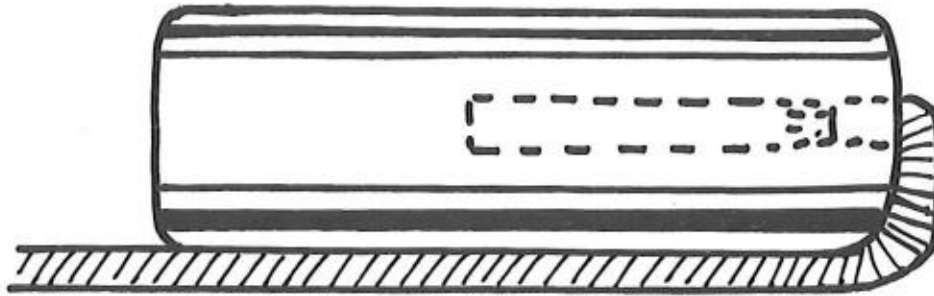
B. - Sprengsalpeter - Bei diesem Pulver wird Kalisalpeter ganz oder hauptsächlich durch Natronsalpeter (Chilesalpeter) ersetzt. Der besondere Vorteil liegt in der Billigkeit, die Wirkung aber ist noch mehr schiebend und noch weniger zertrümmernd als die des Schwarzpulvers.

C. - Dynamite enthalten als Hauptbestandteil Nitroglyzerin in nichtgelatinisiertem oder gelatinisiertem Zustand. Ausserdem besitzen sie Beimengen, die entweder wirksam sind oder unwirksam, d.h. sie nehmen an der Explosion teil und erhöhen auch die Explosionskraft, oder sie nehmen nicht teil und dienen zum Aufsaugen des Sprengöls (Kieselgur z.B.). Das Nitroglyzerin ist empfindlich gegen Stoss und Schlag. Ein grosser Nachteil des Nitroglyzerins ist seine leichte Gefrierbarkeit.

D. - Die Ammonsalpetersprengstoffe, die unter dem Namen Luxit oder Donarit im Handel sind, bestehen in der Hauptsache (zu etwa 60 - 95%) aus Ammonsalpeter, dem brennbare oder explosive Bestandteile zugemischt sind. Die Explosion wird durch eine starke Sprengkapsel vermittelt. Sie benötigen wie alle brisanten Sprengstoffe einen weniger guten Besatz. 1 kg Ammonsalpeter erzeugt zirka 980 l Explosionsgas.



Schwarzpulver mit Zündschnur



Luxit mit Zündschnur und Kapsel

E. - Das Knallquecksilber dient zur Herstellung der Sprengkapseln (Zündhütchen). Es sind dies zylindrische Metallhülsen von 6 - 7 mm Durchmesser die einen Knallsatz enthalten, der durch den Feuerstrahl der Zündschnur zur Explosion gebracht wird.

F. - Die Hauptteile der Zündschnur sind der Pulverschlauch, der die Pulverseele mit dem Markenfaden umschliesst, und die Umspinnung. Der Pulverschlauch wird aus Jute oder ähnlichen Stoffen gefertigt; die Umspinnung besteht in der Regel aus Jute oder Baumwolle. Zwecks Wasserdichtigkeit und auch zur Verhütung des seitlichen Durchbrennens wird die Schnur geteert, mit einem Kaolinbreiüberzug versehen oder mit Guttapercha, Bandwickelungen u. dgl. umkleidet.

Allgemeine Vorschriften beim Gebrauch von Sprengstoffen: Das Bohrloch kann nicht mit Sprengstoffen verschiedener Art besetzt werden.

Die Mindestlänge einer Zündschnur ist ein Meter. Die Brenndauer der Zündschnur muss mindestens eine Minute pro Meter betragen. Ehe der Sprengschuss angezündet wird, muss der Hauer mit lauter Stimme die Personen, die sich in der Nähe befinden, warnen und ihnen genügend Zeit lassen, sich in Sicherheit zu bringen. Er muss zu gleicher Zeit die Anzahl der abzubrennenden Schüsse angeben.

Ohne Sondergenehmigung ist es verboten, mit gewöhnlichen Zündschnüren mehr als vier Schüsse zugleich abzubrennen.

Erst fünf Minuten nach dem Losgehen eines oder verschiedener Schüsse darf der Abbau wieder betreten werden. Im Falle eines Versagers muss

eine halbe Stunde gewartet werden, ehe der Abbau wieder betreten werden darf.

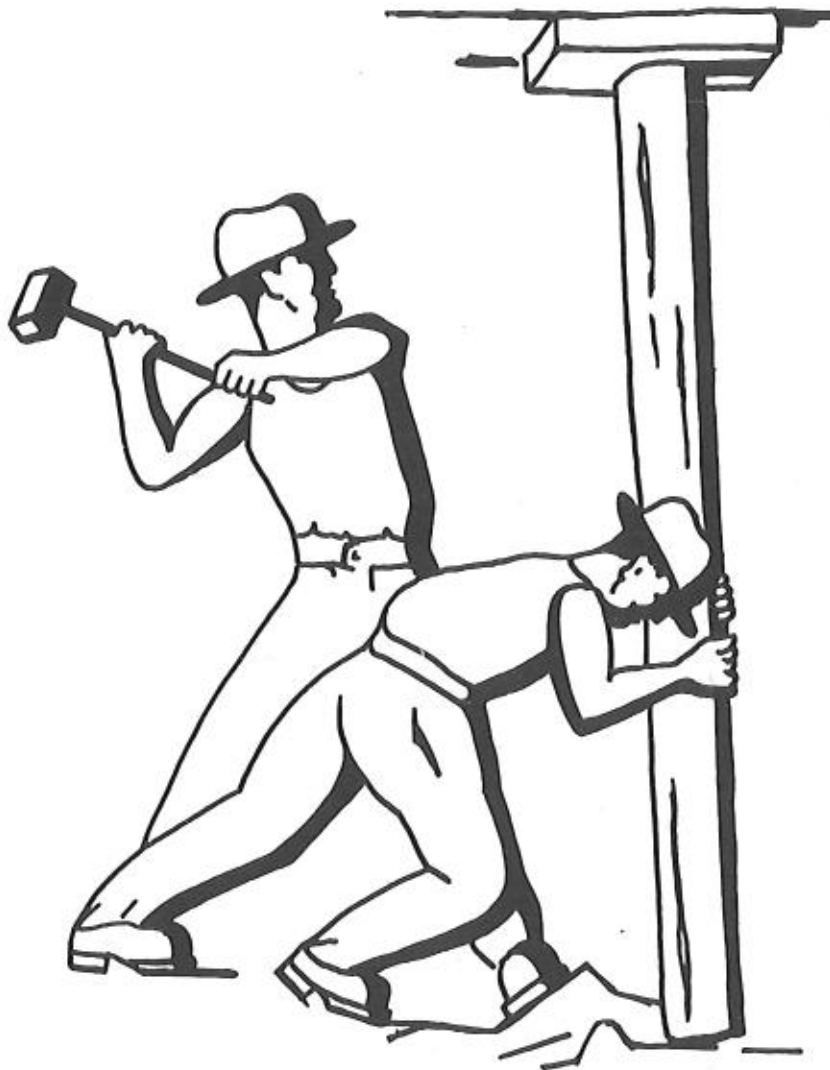
Verboten ist, die Bläser neu zu laden.

Der Grubenausbau soll in der Hauptsache: 1. einerseits die Bergleute gegen Steinfall schützen 2. die Grubenräume oder Grubenbaue offenhalten.

Man unterscheidet: a) Ausbau in Holz

b) Ausbau in Eisen

c) Ausbau in Mauerwerk (Beton, Eisenbeton).



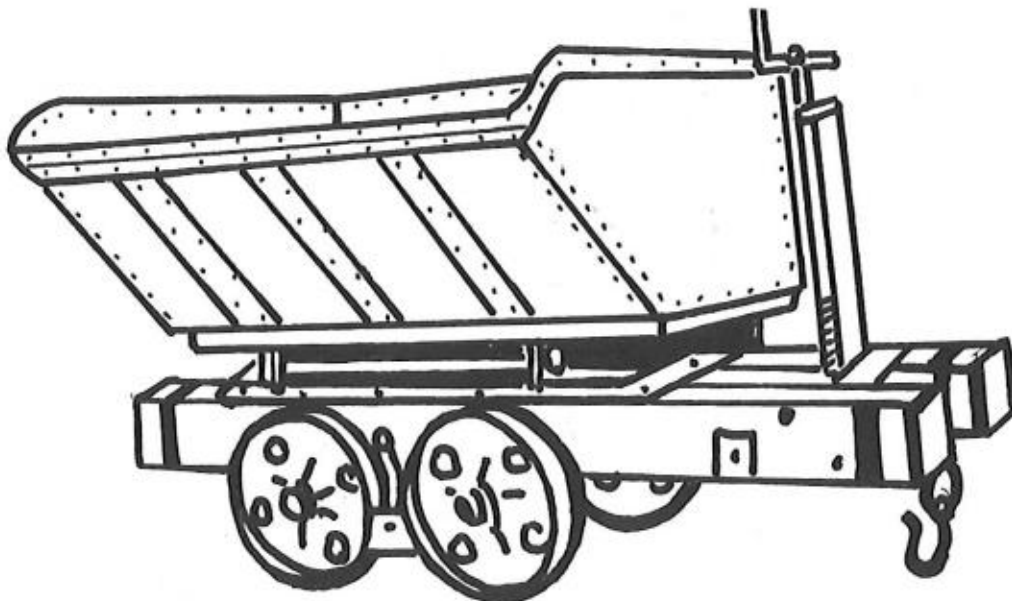
Die grösste Verwendung findet der Holzausbau (Kappe, Stempel, Verschalung). Er hat den Vorteil, dass er warnt, d.h. die Gebirgsbewegungen durch Knistern andeutet. Ein Nachteil ist die geringe Widerstandsfähigkeit gegen Fäulnis und Vermoderung. Beim Holzausbau kommen als Bauhölzer in Frage: die Eiche, die Kiefer, die Fichte und die Tanne.

Es gibt eine deutsche, polnische und schwedische Türstock-Zimmerung. Bei uns wird die polnische Zimmerung angewandt.

Der Eisenausbau hat den Vorteil weniger Raum einzunehmen. Es ist jedoch sehr schwierig denselben nachgiebig auszuführen.

Mauern und Beton kommen nur für solche Grubenbaue in Betracht, welche lange stehen sollen oder welche den Ungunsten des Wassers oder der Witterung ausgesetzt sind.

Unter Förderung versteht man den Transport, der durch die Häuerarbeiten gewonnenen Mineralien vom Gewinnungspunkte bis zum Verbrauchsorte (Hütte) oder bis zu den Abfuhranlagen (Eisenbahn). Die älteste und einfachste Art der Förderung ist die des Tragens durch die Menschen in Körben und Säcken. Eine bequemere Art des Fortschaffens ist die schleppende Förderung. Hier werden die zu fördernden Massen in Körbe oder Kästen gefüllt und diese auf Schlitten gesetzt, um so voran gezogen zu werden (daher die Ausdrücke: „schleppen, Schlepper“). Für den heutigen Bergbau kommt nur noch die Förderung mittels Förderwagen in Betracht.



Luxemburger Kippwagen

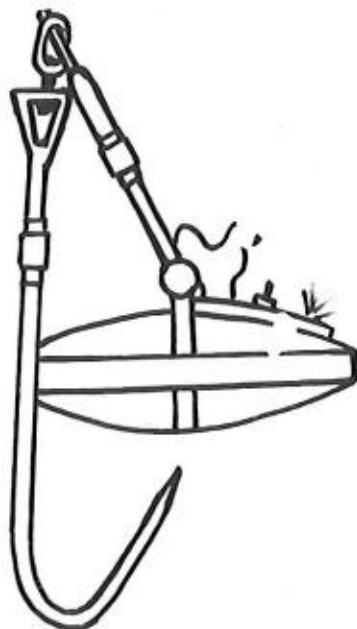
Jeder Förderwagen besteht aus dem Wagenkasten mit Kupplungen und Puffervorrichtungen sowie aus Radsatz mit den Achsen und Rädern. Das Gewicht der im luxemburgischen Minettevier gebräuchlichen Wagen, der Läufer beträgt 700 - 800 Kg, der Bremswagen 850 - 900 Kg, der Fassungsraum des Wagenkastens 1900 - 2000 Kg.

Die Wandstärke beträgt für Holzwagen (im Abraum) in den Seitenwänden etwa 40 mm, im Boden etwa 60 mm, wogegen man bei Stahlwagen mit 3 oder 4 mm auskommt. Holzwagen (Giraff) werden durch Beschläge aus Flach- oder Winkelstählen zusammengehalten und gleichzeitig versteift; Stahlblechwagen bestehen aus einem Gerippe von Profilstählen (L), an das die Bleche angenietet sind. Die Vereinigung der Förderwagen zu Zügen, wie sie für die Förderung mit Pferden und Lokomotiven notwendig ist, erfolgt durch Kuppelhaken.

Achsen, Räder und deren Verbindungsstücke werden unter der Bezeichnung „Radsatz“ zusammengefasst. Eine Vervollkommnung der Verlagerung besteht in der Anwendung von Kugel- oder Rollenlager. An der Schiene ist der Kopf, der Steg und der Fuss zu unterscheiden. Die Wahl des Schienenprofils ist in erster Linie abhängig von der zu erwartenden Belastung durch Wagen und Lokomotiven. Die Schienen werden auf den aus Holz oder Stahl bestehenden Schwellen in verschiedener Weise befestigt. Für die Befestigung der Schienen auf den Holzschwellen genügen die gewöhnlichen Schienennägel (Crampons). Für stärkere Beanspruchungen verlangt die Lokomotivenförderung stärkere Befestigungsmittel (Schraubennagel - Tire-Fond). Die Befestigung der Schienen auf stählernen Schwellen kann durch angenietete Fussklauen (Drücker und Zieher) erfolgen.

Die Verlegung der Schienen erfolgt mit Hilfe eines Spurmasses (Ecartement). Die Spurweite beträgt 70 - 75 cm.

Da im Eisenerzbergbau keine Schlagwetter oder sonstige Explosionsgase auftreten, wird hier mit offenem Licht gearbeitet. Aus Sicherheitsgründen musste jeder Arbeiter ein tragbares Geleucht haben. Der Bergmann kaufte sich selbst seine einfache und billige Grubenlampe „e Gäppchen, eng Funsel oder e Guckuck“. Frosch - so nannten die Schlesier die Lampe, - hatte einen seitlichen Oelbehälter, so blieb das Oel nahe am Dochtende und damit wurde ein ruhiges Brennen erzielt. Die Oellampe wurde an einer Stange mit einem gebogenen Haken getragen, dessen Spitze die sichere Aufhängung gestattete. Als Oel benutzte man „Rüböl“ aus dem Samen von Raps und Rübsen. Der Docht war eine Baumwollschnur, welche den Brennstoff hochsaugte. Zu seiner Reinigung hing an der Lampe eine Kette mit einem Haken. Die Leuchtkraft solcher Lampen betrug etwa 1,5 Hefner-Kerze. Die Oelkosten machten etwa 2,5 Sou pro Schicht aus.

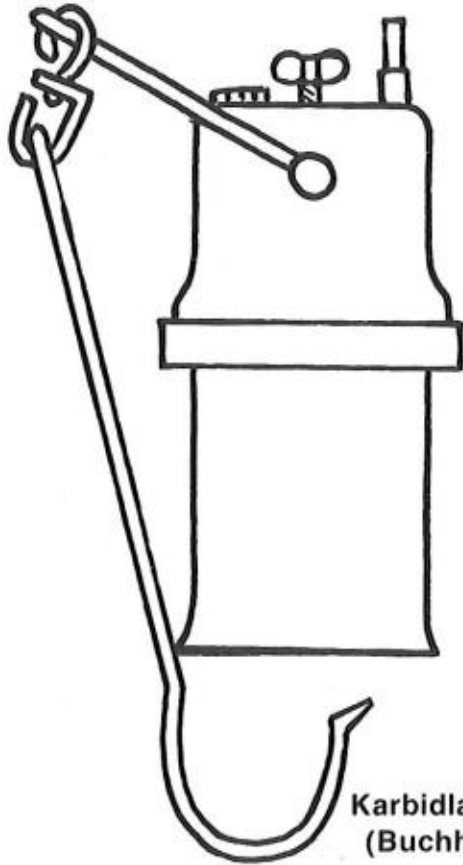


Französische Oellampe aus Saint-Etienne - E Guckuck



Deutsche Oellampe „Frosch“
E Gäppchen, eng Funsel

In der zweigeteilten Karbidlampe dient die untere Hälfte, der Lampentopf, zur Aufnahme des Kalziumkarbids und damit gleichzeitig als Gaserzeugungsraum. Dem Topf ist ein Wasserbehälter aufgesetzt und mit ihm durch einen Verschluss in Verbindung gebracht. Ein vollkommener Gasabschluss wird durch eine gute Gummidichtung erreicht. Das Acetylen gas, das durch Zersetzung des Karbids (über eine Handschraube dosiert) gewonnen wird, gibt bei der Verwendung eines geeigneten Brenners eine weisse helleuchtende Flamme. Die Reinhaltung des Gasrohres geschieht durch ein Sieb (Deckel einer Wichskiste, in den man Löcher mit einem Nagel schlug), das man auf das Karbid legt. Eine Flügelschraube regelt den Wasserzutritt zum Karbid; sie kann je nach Bedarf geöffnet werden. Zum Öffnen der verstopften Brennerlöcher, dient der Brennerreiniger (Brennerstöppler). Er besteht aus Blechhülse mit eingesetzten Stahldrähten von 2/10 mm Stärke. Wird zuviel Gas entwickelt, so entweicht der Ueberschuss durch den Wasserbehälter und tritt durch eine in der Verschlusschraube des Wasserbehälters vorgesehene Sicherheitsöffnung.



Karbidlampe „Rekord 1“
(Buchholtz & Ettinger)

Zum Aufhängen benutzt man einen Stahlhaken, der am unteren Ende zur beliebigen Drehung der Lampe mit einer Drallöse versehen ist.

Um die Lichtstärke auf einen Punkt zu richten (Kontrolle des Hangenden) wird ein Leuchtschirm hinter dem Brenner angebracht.

Der Karbidverbrauch einer normalen Karbidlampe in einer achtstündigen Schicht beträgt etwa 250 Gramm. Bei einem Preise von 24 Franken je Kilogramm Karbid stellen sich die Brennstoffkosten je Schicht auf 6 Franken, bei einer Lichtstärke von ungefähr 10 Hefner-Kerzen.

Der Bergmann - Bergarbeiter -, ist ein Arbeiter, dessen Aufgabe in dem Aufsuchen und der Gewinnung nutzbarer Mineralien besteht. Die bekanntesten Berufe sind die Hauer, die Schlepper, die Verbauer, die Bahnleger und die Fördersleute.

Der grösste Teil der Bergarbeiter tritt ohne eigentliche Berufslehre ins Erwerbsleben ein. Die berufliche Ausbildung erfolgt durch praktische Tätigkeit allein. Der angehende Bergmann wird von der Grubenverwal-

tung mit 16 Jahren als Fuhrknecht (Schartjen) oder Ankuppler (Accrocheur), d.h. als Arbeiter der Förderung angenommen. Wenn er körperlich kräftig genug geworden ist und 18 Jahre alt ist, wird er zur eigentlichen Bergarbeit, nämlich zum Arbeiten als Schlepper (Rouleur) herangezogen. Seine hauptsächliche Arbeit besteht im Zerkleinern und Laden des gesprengten Erzes. Darauf wird der Schlepper nach und nach zur Bohr- und Sprengarbeit angelernt und tritt mit 21 Jahren als Hauer (Mineur) an. Der Hauer hat nunmehr Bohren, Schiessen, Verbauen und Bahnlegen im Gedinge (Akkordlohn) selbständig zu besorgen; weiterhin ist er für die Sicherheit seiner Abbaustrecke (Schantjen) verantwortlich.

Diejenigen Arbeiter, die für den Grubenausbau in den Haupt- und Nebenstrecken zu sorgen haben, sind die Holzarbeiter (Verbauer). Für die Ausführung der Bahnarbeiten in den Haupt- und Nebenstrecken sind Bahnleger (Poseur) vorhanden. Die Bedienung der Förderung erfolgt durch Lokführer (Maschinist) und Ankuppler (Accrocheur), das Entleeren der Förderwagen (Buggi'en) über Tag auf dem Kai (Kee) erledigen die Stürzer oder Kipper. Der Kipper hat noch die Aufgabe das Erz in den Eisenbahnwagen gleichmässig zu verteilen. Ihm zur Hand auf dem Kai geht der Schmierer, dessen Aufgabe darin besteht nach dem Kippen der Förderwagen ölige oder fettige Stoffe in die Lager der Radsätze zu schmieren. Der Schlosser, der die Pressluftleitungen überwacht, heisst Rohrleger (Rouerleër). Alle diese Arbeiter werden im Schichtlohn bezahlt.

Die Gesamtzahl der Bergleute einer Grube bildet die Belegschaft. Bei Eignung und Tüchtigkeit besteht für jeden Bergmann die Möglichkeit, an der Bergschule für die Tätigkeit als Steiger (Porion) ausgebildet zu werden. Der Steiger beaufsichtigt die Arbeiter und ist verantwortlich für Sicherheit und Leistung in seinem Revier. Erfahrene Hauer, brave Ausschussmänner und gute Politiker wurden von der Grubendirektion, für geleistete Dienste zum Aufseher befördert. Sie legten sich den Titel „Chefmineur“ zu. Der Waagemeister (Basculeur) überwacht die Gewichtsbestimmung der geförderten Massen. Der Obersteiger ist der technische Leiter einiger Reviere auf einer Schicht. Der Markscheider (Géométer) befasst sich mit dem gesamten Vermessungswesen (Grubenbilder oder Pläne) und der damit zusammenhängenden Probleme (Bergschäden) der Bergwerke. Dem Betriebsführer untersteht der ganze Grubenbetrieb.

Die Grubengesellschaften, die ihre eigenen Hütten belieferten, hielten stets auf gute Qualität. Ein Beamter „Wichsmeechter“ kontrollierte auf dem Ladekai die mit Erz beladenen Wagen. Fand er taubes Gestein (Mergel, Sandstein, Muschelkalk), zog er nach Belieben soundsoviele Kilogramme von dem Ladegewicht ab. Dass dieser Beamte bei der Belegschaft nicht beliebt war, verstand sich.

Es gab noch eine Gruppe Aufsichtsbeamten, die sogenannten „Tache-ron“. Sie waren keine Grubenbesitzer, sondern sie beschäftigten die Bergleute auf eigne Rechnung in deren Gruben. Sie bezahlten etwas mehr für geleistete Arbeit. Da sie meistens Besitzer von Schanklokalen oder Kolonialwarenhandlungen waren, und die von ihnen eingestellten Arbei-

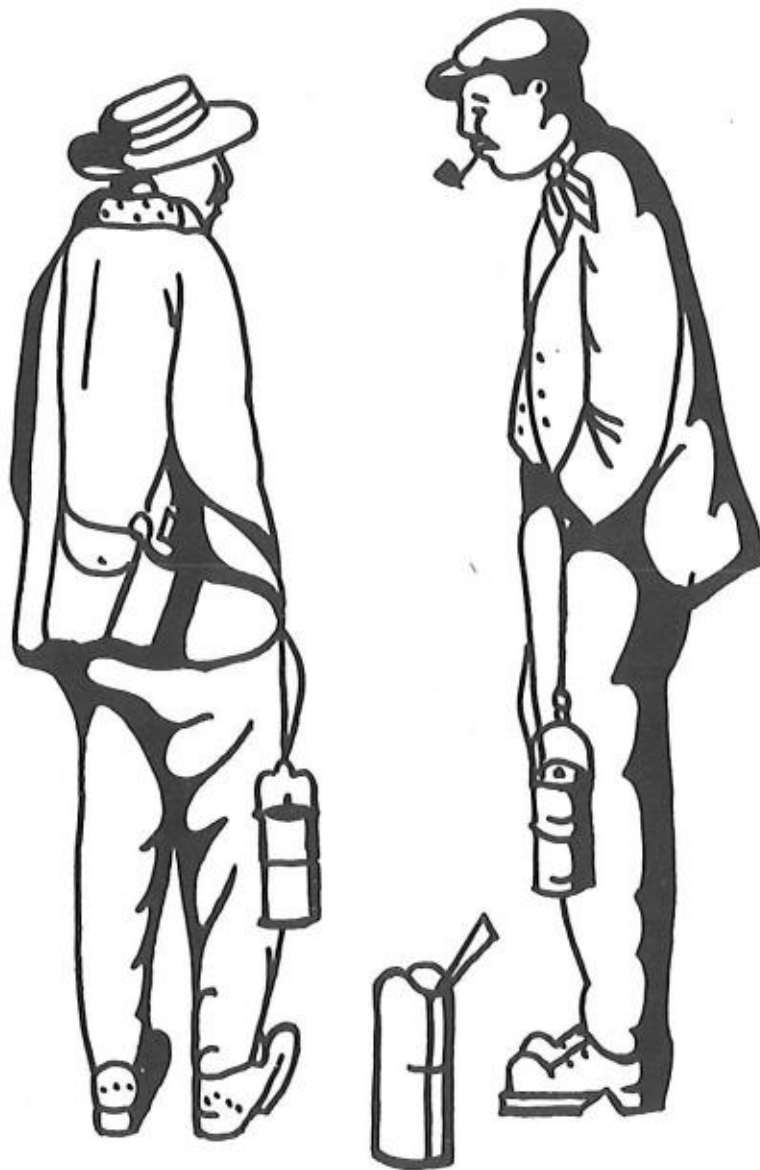
ter genötigt waren, bei ihnen ihre Einkäufe zu erledigen, hielten sie sich auf diese Weise schadlos. Hatten sie keine Aufträge oder war das Erzfeld erschöpft, wurden die Arbeiter einfach entlassen.



Neben den grossen Gesellschaften gab es noch kleine Tagebaubesitzer; diese wurden von den Arbeiter als „Bûchkréimer“ bezeichnet. Sie bekamen ihren Namen daher, dass sie oft taubes Gestein unter ihr Erz mischten und dann als Erz verkauften.

Bei Fuhrwerkunternehmer konnte man Pferde nebst Pferdetreiber auf Zeit mieten. Die Pferdetreiber waren meistens Arbeiter, die nicht mehr für schwere Grubenarbeit tauglich waren, die hier dann für „ein Apfel und ein Stück Brot“ arbeiteten.

Kein Beruf in Luxemburg fiel so durch seine Kleidung auf, wie der des Bergmannes. Man mag einwenden, es war die Berufstracht oder der Bergmannstil. Es scheint aber, als hätten die Minderheiten, die um Anerkennung ringen, ein bewussteres Verhältnis zu ihrer Kleidung als andere, deren Selbstverständnis unangefochten ist. Oekonomie und Anpassung an gegebene Verhältnisse taten ihren Teil, dass der Bergmann einem Anzug aus Sammet (Saamet) als Berufskleidung den Vorzug gab. Geschätzt bei uns war der Sammet von der Firma „Lafont“ aus Lyon. Daher stammt auch der Ausdruck bei uns „e Laffongskostüm“.



Am Sonntag vertauschte man den Sammetpaletot (Paltong) mit einem schwarzen aus Schurwolle. Die Weste (Jhilli) hatte Ein- oder Zweiknopffront und war im Rücken verstellbar. Die Hose wurde gehalten durch eine rote oder weisse Binde aus Flanell (Leibgurt) von etwa 15 cm Breite. Sonntags wurde die Binde durch Hosenträger (Bretellen, Gaalgen) ersetzt. War die Fussweite der Hose (Boxebeen) zu weit, wurde sie mit dem Schnürsenkel (Schongstrèckel) zu einem Knoten an die Schuhe gebunden. Das Oberhemd (Hiem, Läpp) wurde meist unmittelbar auf dem Leib getragen. Zu seiner Herstellung dienten besonders Leinen oder Barchent (Fitteng). Die Kragen (Kolli) waren entweder direkt an den Halsteil genäht oder mit Kragenknöpfen (Kollisknäpp) daran geknüpft. Der Rückenteil des Hemdes war etwas länger als der Vorderteil. Musste der Kragen ersetzt werden, wurde die gebrauchte Länge vom Rückenteil abgeschnitten. War das Hemd verschlissen, so dienten grosse Teile davon als Fusslappen (Fousslompen - chausette russe).

Das Unterhemd (Triko), gab es in Schlupfform oder mit Knopfverschluss, ohne oder mit kurzen oder langen Aermeln. Sie waren aus

Baumwollgewebe (Kotteng) und galten als robuste Unterwäsche. Die Farbe war schwarz oder grau. Das schwarze Unterhemd in Schlupfform ohne Ärmel wurde „Murkstriko“ genannt. Während des Arbeitens wurde der „Triko“ über die Hose gezogen. Damit verhinderte man, dass feine oder kleine Erzstücke in die Hose fielen.

Die Unterhose war aus Molton (frz. molleton). Der Baumwoll-Molton war auf der rechten Seite fest gewebt und nur links stark geraut. Dadurch wurde der Schweiß leicht nach aussen geleitet, so dass die am Körper liegende Fläche leicht trocknete.

Die Socken (Strämp, Huesen) wurden von den Frauen aus Schur- oder Baumwolle in Rippmusterung oder Grobstrickart gestrickt. Getragen wurde der braunrote Hosenschuh aus geschmeidigem Rindsleder. Die Absatzhöhe betrug etwa 60 mm. Zur längeren Haltung waren Sohle und Absätze (Tallongen) mit Nägel versehen. Die Verschnürung geschah mittels Agraffen.

Das neue baumwollene Taschentuch (Nuesschnappech) diente zuerst als Halstuch ehe es zu seinem Zwecke verwendet wurde. Beliebt waren rot-weiss gestreiften oder getupften Taschentücher.

Um die Kleidung zu vervollständigen trug man auf dem Kopf einen schwarzen Hut (Borsalino) mit rundherum gehender, breiter Krempe. Im Munde steckte eine angebrannte Tonpfeife (Hänschen) oder man kaute Tabak (Schick).

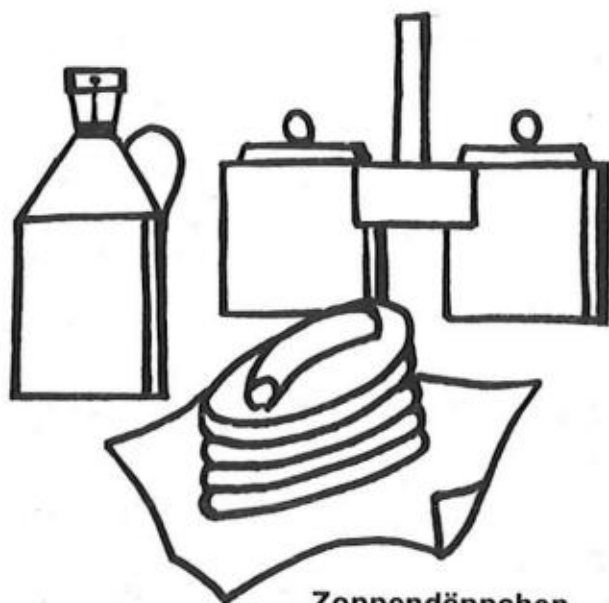
Um die zugewanderten Arbeiter (1870 Oberschlesier, 1891 - 1893 Italiener) an ihren Arbeitsplatz zu binden, bauten die grossen Gesellschaften für sie und ihre Familien Wohnkolonien. Da die Fremdarbeiter ausgeprägten Familiensinn besaßen, war die Kinderzahl (5 - 8) gross. Dass die Wohnungsverhältnisse nicht immer rosig waren, kann man verstehen.

Viele Betriebe unterhielten in einzelnen Ortschaften Schlafhäuser (Kantinen), in denen die Bergleute billig schlafen und sich verpflegen lassen konnten.

Bergleute, die nur Sonntags an ihren Heimatort zurückkehrten, wohnten oft in Quartir (chambre garnie). Hier sorgten sie selbst für alle Bedürfnisse.

Das Privatquartir war nur manchmal Einzelschlafstelle. Meist lebten mehrere zusammen in einem Raum. Da sie auf verschiedene Schichten arbeiteten, kam es vor dass einer nach dem anderen dieselbe Schlafstelle und sogar „dieselbe Kleidung“ benutzte. Viele Familien nahmen auch Einzelpersonen in Kost und Logis. In den Fenstern der Häuser sah man dann Zettel hängen „Kostgänger werden angenommen“.

Die Bergleute konnten ihre Herkunft nicht einfach verleugnen. Darum waren ihre Mahlzeiten hauptsächlich auf Bauernkost aufgebaut. Als Fleisch war Rind- und Schweinefleisch bevorzugt. Kalbfleisch galt als Halbfleisch. Als Hauptmahlzeit dienten Hülsenfrüchte mit Speck, Hefeknödeln, Heidekorn-Knödeln (Stäerzelen vu Wëllkar) mit Milch und



**Zoppendëppchen,
Biddong an Kuscht**

Specksossen, Weisskohl (Kaabes), Sauerkraut mit Speck, Wurst, geräuchertes Kamsstück vom Schwein (Jud) mit Salz- oder Speckkartoffeln. Von den Italienern haben die Bergleute die Pasta asciutta (lux. Pastaschutta), Spaghetti und andere Teigwaren übernommen. Zu den Hauptmahlzeiten trank der Bergmann Bier, das man in einem Krug (Karaff) aus dem Wirtshaus holen liess. Morgens und abends, sowie zum Butterbrot gab es meistens Fleischwaren - gekochtes Fleisch, Wurst, Speck, Gelee und Leberkäse (Pati). War man nicht dick bei Kasse, so genügte die einfache Leberwurst (Wäisser).

Beim 12 Stunden-Arbeitstag brachten die Frauen oder Kinder dem Manne das Mittagessen im Henkel-

mann (Zoppendëppchen). Die Kinder, die noch nicht zu Mittag gegessen hatten, wussten es zu schätzen, wenn der Vater etwas übrig gelassen hatte. Während der Pause im Tagebau luden die Frauen oder Kinder oft Förderwagen mit Erz, um die verlorene Zeit aufzuholen. Blieb etwas vom Butterbrot übrig, brachte der Vater es mit nach Hause. Dieses Stück Brot nannte man dann „Huesebrout“.

Da die Geldmittel immer knapp waren, wurden bei den meisten Bergarbeiter-Familien die Einkäufe nicht gleich bezahlt (et ass gepufft gin). Diese wurden in ein Büchlein eingetragen und dann bei Zahltag bezahlt.

Schwere Arbeit, Staub und Aerger waren Anlass, dass der Bergmann oft nach Schicht ins Wirtshaus einkehrte. Sie hatten meistens dann gutes Sitzleder. Ein bedingtes Zubehör dieser Zusammenkünfte war dann Bier und Schnaps. Das Bier wurde aus einem 1/2 Liter Humpen - mit Henkel und Deckel versehen - getrunken. Der Schnaps - e Karli = 1/8 Liter - war meistens Kornbranntwein. Bei feierlichen Anlässen wurde „eng uge maachten Drëp spendiert. Bei diesen Gelegenheiten wurde Hackfleisch (Gehaaktes), das mit Zwiebeln, Knoblauch und Pfeffer zubereitet war, gekochtes Eis- und Spitzbein (Héis) gegessen. Da sie kein Geld in der Tasche hatten, liessen sie alles vom Wirt ankreiden (et ass opgeschriewen gin). Es war keine Seltenheit, dass Wirte und Kolonialhändler dem Bergmann seinen Lohn mit Pfändung (Saisie) belegten.

Bei Demonstrationen, Ausflügen, Wald- und Wiesenfesten konnte man immer mit den Bergleuten rechnen. Wie bei der Arbeit, so waren sie auch bei Essen und Trinken, leider hinterliessen sie jedesmal am Ende einer Zecherei am Mobiliar Spuren ihrer Kraftproben.

Ausser dem Feste der Arbeit am 1. Mai feiern die Bergarbeiter noch das Fest ihrer Patronin, der hl. Barbara.

Konnte man noch vor 50 Jahren den „Minettsdapp“ von den andern Luxemburgern an seiner Tracht erkennen, so ist das heute nicht mehr der Fall.

„Minettsdapp, Minettsdepp“ - Die ersten Bergleute unter Tag hier in Luxemburg waren Oberschlesier (Deutsch-Polen) und von ihnen wurde das Wort „deppig“ (nicht bei Trost sein - oder dumm) gegenüber den Luxemburgern, welche das Handwerk bei ihnen erlernten und nicht immer alles gleich verstanden, gebraucht. Die Einheimischen legten ihnen den Spottnamen „Minettsdäpp“ zu. Später gebrauchte der Volksmund diesen Namen für alle im Süden wohnenden Leute.

Doch die Zeiten haben geändert. Die Bergleute und ihre Gewohnheiten sind fast zur Legende geworden. Uebrig geblieben sind nur mehr die alten Leute, welche schmunzelnd beim Humpen und der Drëpp von der guten alten Zeit erzählen.

Text und Zeichnungen von Marcel KLEIN.

Quellennachweis :

G. Agricola :	Vom Berg- und Hüttenwesen
Knauth P. :	Die Entdeckung des Metalls
Kursus Bergschule Esch/Alz.	
Dr. Lang :	Das lothringische Erzlager
Limpach Karl :	Hydrolich-geologischer Beitrag zum Minette. Vorkommen in Süd-Luxemburg und den Nachbargebieten
Weichert :	Handbuch der gewerblichen Sprengtechnik
Weyhmann :	Geschichte der älteren Lothringischen Eisenindustrie.

Comité d'Honneur

- ABENS Victor, député, Vianden
ADAMY Romain, Belvaux
ALDRINGER Erny, Belvaux
ALTMEISCH F., commissaire de police,
Belvaux
ANCILLON Albert, Soleuvre
ANEN Arthur, cons. com., Soleuvre
ANGELONI Wlady, coiffure, Belvaux
ANTONY N., secrét. dél. ouvr., Esch
- BACK René, géomètre, Belvaux
BACKES Albert, curé, Belvaux
BAILLY Eugène, Belvaux
BALTES-GALES Margot, Belvaux
BANQUE GENERALE, Belvaux
BANQUE INTERNATIONALE, Belvaux
BARTHEL Josy, ministre, Luxembourg
BAUMANN-DECKER, Belvaux
BAUSTERT-BOURKEL M., Belvaux
BECK Jean-Pierre, Belvaux
BECK Joseph, Esch/Alzette
BELLINI-MASINI A., Belvaux
BERCHEM-HANTEN, Belvaux
BERCHEM Josée, fleurs, Belvaux
BERNARD-STEMPER R., Belvaux
BERTAME-DEL'ORA, Belvaux
BETTENDORF-BACKES A., Belvaux
BETTENDORF-HEINTZ A., Belvaux
BETTENDORFF Emile, Soleuvre
BETTENDORFF P., cons. com.,
Ehlerange
BETTENDORFF Roby, Soleuvre
BESCH Joseph, instituteur, Aspelt
BIANCHY Guillaume, Schifflange
BICHLER J., prés. S.I., Belvaux
BICHLER-GREISCH Mar., Belvaux
BISCHEL Oscar, Belvaux
BIVER Gaston, Mondercange
BIVER Liliane, Sanem
BIVER René, cons. com., Sanem
BLEY P., inspecteur, Luxembourg
BLOCK-BETTENDORF E., Belvaux
BLOCK-THEIS N., Belvaux
BOCK J.-Pierre, Belvaux
BOEHLER-RIZZI Ch., Belvaux
- BORSCHETTE Cam., boucherie,
Belvaux
BRAZDEIKIS F., porion, Belvaux
BREDEN Fr., secr. com. adj., Belvaux
BUCHEL-DURBACH V., Belvaux
BURGER R., député, Differdange
- CARDARELLI Daniel, Belvaux
CECCOTTO R., empl. com., Belvaux
CERCLE VOCAL, Bel Val-Metzerlach
CHEZ JOSÉE, cadeaux, Belvaux
CLEENEWERCK-KLEIN N., Belvaux
COLLING Fr., ing., député, Differdange
COLLING Maurice, secr. S.I., Belvaux
CONTER-HERMES, Belvaux
CONTER Remy, employé, Belvaux
CORDIER Gaston, électr., Belvaux
CORDIER-SIMON Mme, Belvaux
CORNET Jeannot, Belvaux
- DAMIT Joseph, employé, Belvaux
DECKER Joseph, Esch/Alzette
DEGROS-FRETZ M., Belvaux
DEL'TOÉ, Thillebiérg, Differdange
DEMUTH-WINTRINGER, Belvaux
DISIVISCOUR-RUFFINI E., Belvaux
DONDELINGER M., ing. techn.,
Belvaux
DRUCKER-KUNNERT, Belvaux
DURBACH L., mécanicien, Belvaux
DURBACH-KUNNERT A., Belvaux
DUSCHINGER Fanny Mme, Belvaux
- EISCHEN Théo, échevin, Tétange
EMRINGER-FONCK P., Belvaux
ENTRINGER J., Dr., Belvaux
ENGEL Roger, Soleuvre
ERCOLANI Joseph, Esch/Alzette
ERPELDING R., échevin, Differdange
- FABER Jean, Belvaux
FEIPEL Ed., ingénieur, Schifflange
FEIS-HOFF, Belvaux
FEIS-HERBER G., Belvaux
FELLER Camille, Belvaux
FELLER-WELFRING R., Belvaux

FELTZ-PERLOT, Belvaux
FELTZ-RIES E., Belvaux
FELTZ-SCHILTZ J.P., Belvaux
FELTZ-WALERIUS P., Belvaux
FELTZ-WEISGERBER J., Belvaux
FEYEREISEN-SCHOCKMEL M.,
Belvaux
FEYDER Victor, Luxembourg
FISCH Germain, empl. com., Belvaux
FRIEDEN Pierre, député, Luxembourg
FROEHLING Aloyse, Belvaux

GAASCH-HELTEN, Belvaux
GALLÉ Léon, Luxembourg
GALES-HEINEN R., Belvaux
GALES-HEUSCHLING R., Soleuvre
GENGLER-NICKELS Simone, Soleuvre
GERARD-BOURKEL Xavier, Belvaux
GERGES-SCHOLTES G., Belvaux
GIULIANI-HOFFMANN, Belvaux
GRANDGENET J., cons. com., Belvaux
GREISCH Aloyse, Waldbredimus
GREISCH-HEINTZ J., Belvaux
GREISCH Math., échevin, Belvaux
GREISCH Nicolas, Belvaux
GREISCH Charles Mme, Belvaux
GREISCH-RINALDIS A., Belvaux
GREISCH Roby, Belvaux
GROBEN Nicolas, Belvaux
GUELEN-WUNSCH F., Belvaux

HAAS Michel, Belvaux
HAHN P., cons. com., Pétange
HANSEN Guy, direct. SEBES, Esch/S.
HANSEN Joseph, curé, Esch-Grenz
HANTEN-FEIS P., Belvaux
HANTEN-RODANGE G., Belvaux
HARMONIE DES MINEURS, Esch/Alz.
HARY-ERSFELD, Belvaux
HARY-EVEN, Belvaux
HEIDERSCHIED Paul, direct. adj.,
Luxembourg
HEINEN Grég., empl. com., Belvaux
HEINEN Roger, Belvaux
HEINEN-KARLS, Belvaux
HEINEN-SCHMIT D., Belvaux
HEISCHBOURG-KAYSER, Belvaux
HELLERS-HELLERS J., Belvaux
HENTGES-GROSS L. Mme, Belvaux
HENTGES-JUNG, Belvaux
HERRMANN Erny, Oberkorn
HERZIG-SCHANDELER C. Mme,
Belvaux
HETTINGER-SCHWARTZ R., Belvaux

HEUSCHLING André, Canada
HEUSCHLING J.P., curé, Bel Val-
Metzerlach
HITTESDORF-HEINEN, Belvaux
HOFFMANN A., empl. com., Belvaux
HOFFMANN Art., électricité, Belvaux
HORNICK F., employé, Belvaux
HORMANN-HOVEN E., Belvaux

IRRTHUM-PASTORET, Hautcharge
IRRTHUM John, prof., Belvaux
IRRTHUM-WEISGERBER, Helmsange

JAKOBS-DEGROS, Belvaux
JEITZ Edouard, Bascharge
JEMMING F., bourgmestre, Kahler
JOHANNIS-HAAG A., Belvaux
JUNGBLUT Rob., prof., Belvaux
JUNGELS-PLETSCHETTE G., Belvaux
JUNIO Henri, employé, Sanem

KAIL Fernand, recev. com., Belvaux
KAP-FELTZ, Belvaux
KARIER-WAGNER L., Belvaux
KARPEN-GREISCH, Belvaux
KASEL-IRRTHUM N., Belvaux
KAYSER-MANGEN F., Belvaux
KAYSER-MELAN Mme, Belvaux
KEMP-LORANG E., indust., Belvaux
KIRSCH G., coiffure, Belvaux
KNAUF Marcel, échevin, Rodange
KNEIP-LEIBIG E., Belvaux
KOCH-FELLER N., Belvaux
KOHL Nicolas, insp./mines, Tétange
KOHL-NEU Camille, Belvaux
KONEN Boy, ministre, Luxembourg
KONEN-KUNNERT E. Mme, Belvaux
KOSTER Marcel-Pierre, Belvaux
KRACK-GOEREND, Belvaux
KREMER J., secr. com., Vianden
KREMER René, cons. com., Belvaux
KRIER-CARLONI P., Belvaux
KRIER Roger, député-maire, Belvaux
KRIER-SCHNATZ Mme, Belvaux
KRIPPELER-KONGS L., Belvaux
KRISCHLER Eugène, Belvaux
KRUX-ERSFELD N., Belvaux
KUGLER-GOFFINET Mme, Belvaux
KUGLER-KALMES Mme, Belvaux
KUGLER Marcel, Belvaux
KUHN-FANDEL H., Belvaux
KUHN Romain, Belvaux
KUNNERT-HANTEN, Belvaux
KUNNERT-MANNES A., Belvaux

KUNNERT-REISDORFF E., Belvaux
KUNNERT Joseph, Soleuvre

LADY Coiffure, Belvaux
LAFONTAINE-KERG P., Belvaux
LANG Rob., instituteur, Soleuvre
LANNERS Henri, Belvaux
LALLEMAND H., art. sports, Esch
LAZZARA A., entreprise, Niederkorn
LEHNEN Pierre, Belvaux
LENTZ Marcelle, échevin-député,
Belvaux

LESS R., cons. com., Bascharage
LEYSEN-MOLITOR, Belvaux
LIEB Dom., secrét. com., Soleuvre
LIEB François, Soleuvre
LIEBGOTT Victor, Belvaux
LIEBGOTT-WILL Mme, Belvaux
LUA-FRIES J., Belvaux
LUTGEN-MEYER R., Belvaux

MAJERUS J.P., Station GULF, Belvaux
MAJERUS Const., Belvaux
MAJERUS Nicolas, député, Esch
MANDER Philippe, Belvaux
MANDER-THERSY, Belvaux
MANGEN-BERCHEM, Belvaux
MANS-BRAUN N., Belvaux
MARTIN François, Esch/Alzette
MARX C., prés. délég. ouvr., Esch
MARZADORI Joseph, Esch/Alzette
MATZET R., dépositaire, Belvaux
MATZET Alf., employé, Belvaux
MELCHIOR Armand, Belvaux
MELCHIOR Jacqueline, Belvaux
MELCHIOR J.-Claude, Belvaux
MEIS DOM., cons. com., Niederkorn
MEDINGER Cel., cons. com., Soleuvre
MEYER-BISENIUS N., Belvaux
MELSEN Michel, Belvaux
MISCHO Joseph, Esch/Alzette
MOES-MORI, Belvaux
MONDOT Armand, Esch/Alzette
MORI-KAYSER R., Belvaux
MULLER-FEIS F., administr., Belvaux
MULLER Flory, Belvaux

NICOLAS André, employé, Belvaux
NICOLAS Jacques Mme, Belvaux
NICOLAS Jacques, Belvaux
NIEDERKORN Henri, Niederkorn
NOEL-KLEIN J., employé, Belvaux
NOSBUSCH Alb., secr. com.,
Stolzembourg

NURENBERG Mady, cons. com.,
Niederkorn

OGB-L, section de Soleuvre
OGB-L, section de Rumelange
OLINGER M., inst. hon., Belvaux
PASTECCHIA Pietro, Niederkorn
PASTORET-KLEIN, Hautcharage
PAULUS Charles, Belvaux
PERSICO Albert, Belvaux
PERSICO Jean, Belvaux
PLANCA Oreste, dir. com., Soleuvre
PITICCO-LENTZ J., Belvaux
PONCIN Ernest, Belvaux
PONTONI-ROILGEN J., Belvaux
PROTH-STEMPER, Belvaux

RAGLEWSKI-LUDOVICY Fr., Belvaux
RASSEL H., ing. techn., Belvaux
RATHS Léon, employé, Useldange
RECH Louis, échevin, Dudelange
REDING Viviane, député, Esch/Alz.
REIMEN-KUNNERT A. Mme, Belvaux
REIMEN-RIES, Belvaux
REITER E., direct. SES, Steinfort
REUTER Arth., instituteur, Soleuvre
REUTER-BERNARD J., Belvaux
REUTER-HOLTZ Fr., Belvaux
REUTER-MANGEN L., Belvaux
REUTER R., curé, Fousb.-Differdange
RIES Mathias, Belvaux
RINK Emile, porion, Esch/Alzette
RIZZI-CECCOTTO J., Belvaux
ROMMES-ADLER Mme, Belvaux
ROMMES-BETTENDORF R., Belvaux
ROMMES-COLLING, Belvaux
ROMMES M.-Louise, Hautcharage
ROMMES-SCHROEDER F., Belvaux
ROSSETTI-BIEHL, Belvaux
ROSSWINKEL-CONTER, Belvaux
ROTA H., por. en ch., Belvaux

SABATINI Ral., empl. com., Belvaux
SALES Erny, Belvaux
SANAVIA Albert, employé, Belvaux
SAND Gaston, cons. com., Belvaux
SANDER Ern., bourgmestre, Steinfort
SANTER Jacques, ministre, Luxemb.
SAUVEUR-FAUTSCH, Belvaux
SCHAACK Fr., cons. com., Esch
SCHANEN J., boulangerie, Belvaux
SCHILTZ-KINN F., Belvaux
SCHILTZ-KLEIN F., Belvaux

SCHILTZ-PONCIN, Belvaux
 SCHLESSER-CONRAD, Esch
 SCHLINCK-HENTGES M., Belvaux
 SCHLINCK-METZ, Belvaux
 SCHMIDT Roger, Belvaux
 SCHMIT-GREISCH R., Belvaux
 SCHMIT-LUTGEN G., Belvaux
 SCHMITZ H., échevin, Esch/Alz.
 SCHNEIDER-KREMER A., épicerie,
 Belvaux
 SCHNEIDER-KAP Jean, Belvaux
 SCHOCKMEL Arthur, instituteur,
 Belvaux
 SCHOCKMEL François, Belvaux
 SCHOCKMEL-HELLERS, Belvaux
 SCHOCKMEL Marianne, Belvaux
 SCHOLZ-DURBACH A., menuiserie,
 Belvaux
 SCHOUÉ-TEMPEL, employé, Belvaux
 SCHROEDER Henri, Rodange
 SCHROEDER-KAP, Belvaux
 SCHULLER Fé., curé ém., Echternach
 SCHWARMES-HARY F., Belvaux
 SCHWARMES-WEBER A., Belvaux
 SCHWARTZ-RODERICH J., Belvaux
 SINNEN François, Belvaux
 SIMON-BARNICH, Belvaux
 SIMON-REUTER M., Belvaux
 SIMON-ROHR L. Mme, Belvaux
 SIER-SCHUMACHER, Belvaux
 SINICO Léon, Soleuvre
 SPAUTZ Jean, député, Schifflange
 STEFFEN-SCHOCKMEL J., Belvaux
 STEHRES Marcel, instituteur,
 Rumelange
 STEMPER Marc, employé, Esch/Alz.
 STOLTZ Roby, Niederkorn
 STORS-BERNARDY J., Belvaux
 STRAUCH-MANGEN F., Belvaux
 STREFF-MOLLING, Sanem
 STURM-FEIPEL J., Belvaux

 TAMBURINI François, Belvaux
 THELEN-KLER J., Belvaux
 THILL Fr., employé, Hagen
 THILL-NIGRA J., commerc., Belvaux
 THILL-PASTORET, Hautcharage
 THILLENS J.-Pierre, Wiltz
 THINNES Arth., bourgmestre,
 Mondercange
 THINNES Mich., secr. com. hon.,
 Belvaux
 THINNES Phil., cons. com., Esch/Alz.

THIRION-PARISOT, Niederkorn
 TOCK Nicolas, Belvaux
 TOGNOLONI-GALUF, librairie,
 Belvaux
 THOM François, Pontpierre
 THOLL Jean, Soleuvre
 THOSS Maurice, fonctionnaire,
 Luxembourg
 TOUSSING Lucien, Soleuvre
 THULL-DONDELINGER A., Belvaux
 TREZZI-WILTGEN Léon, Belvaux

 VAN DYCK Mme, mercerie, Belvaux
 VIDOTTO-KASEL Gino, Belvaux

 URBANY Serge, cons. com., Sanem

 WAGNER Marcel, Belvaux
 WAGNER-FELLER Ch., Belvaux
 WAGNER-BOHLER Fr., Belvaux
 WAGNER-LANNERS, Belvaux
 WAMPACH Jean, Belvaux
 WAMPACH Jean, prof., Belvaux
 WEBER-HARY G., Belvaux
 WEBER-KASEL A., Belvaux
 WEHENKEL Ant., cons. com.,
 Luxembourg
 WEILER-HEINEN Nic., Belvaux
 WEISGERBER J.P., cons. com.,
 Belvaux
 WELU-SCHERER, boulangerie,
 Belvaux
 WENGLER-HAECK, Belvaux
 WENGLER Michel, Belvaux
 WERER Jean-Pierre, Belvaux
 WERNER Pierre, ministre d'Etat,
 Luxembourg
 WEYRICH Fernand, Schifflange
 WILTGEN Marcel, Belvaux
 WILTGEN-WAGNER Phil., Belvaux
 WILWERT Alb., por. en ch., Differdange
 WINTERSDORF-POIGNARD,
 Mondercange
 WOLTER Marcel, Soleuvre
 WOLTER Raymond, Belvaux

 ZENNER-MOCKEL, Belvaux
 ZIESER-BETTENDORF Th., Belvaux

**«Mine de Belvaux» - «Kahlbrëck & Ronnebiërg»
«Galgebiërg Biëles» - «Mine Heydt»
«Ciel ouvert Biëles-Rollesbiërg» :
100 Jahre Erzbergbau...**

Wenn die Gemeinde Sassenheim im Jahre 1979 mehr als 11.000 Einwohner zählt und damit bevölkerungsmässig zur sechstgrössten Luxemburger Gemeinde angewachsen ist, so müssen die ausschlaggebenden Gründe hierfür bei der Schaffung und der anschliessenden Expansion von Hüttenwerken, sowie der „Wiederentdeckung“ und der konsequenten Ausbeute recht ergiebiger Erzlagerungen im südlichen Grossherzogtum vor mehr als Jahrhundertfrist gesucht werden.

Interessehalber sei erwähnt, dass die Eisengewinnung in unserem Lande bis ins graue Altertum reicht; die Kelten, die Ureinwohner unseres Landes, waren der Eisenherstellung kundig, denn bei der Eroberung weiterer Landstriche unseres nationalen Territoriums und um dasselbe herum war der mächtige Römerfeldherr Julius Caesar verwundert über die grosse Anzahl von „Eisenhütten“, die er hier vorfand. Aufgefundene, römische Münzen belegen dann weiter, dass die Römer hierzulande Eisenerze möglicherweise nach verschiedenen Verfahren verarbeiteten. So wurde lange vor 1840 in dem weiteren Oedland rechtseitig der Strasse Esch-Kayl, dem Ort benannt „Eisenkaul“, ein Erzstollen von 150 m Länge, 1,6 m Höhe und 1,2 m Breite ausgebeutet, der sich zudem noch in mehrere Nebengalerien verzweigte.

Joseph Wagner setzt die eigentliche „Neuentdeckung“ der weiteren Erzvorkommen für die jüngere Zeit vor die Mitte des vergangenen Jahrhunderts an, um das Jahr 1837. Im Jahre 1842 waren jedenfalls reiche Erzlager, die wertvollen „Bakuëwesteng“ um die nachmalige Erzmetropole Esch bekannt. Für die späteren Gruben in Beles fehlen für diesen Zeitpunkt noch alle direkte Belege; es lässt sich nur rechtens vermuten, dass erzbezügliche Untersuchungen um 1850 oder zumindest wenige Jahre später getätigt wurden, da die gleiche Bodenbeschaffenheit - wie

die Escher - des Beleser Erzbannes von den forschenden Spezialisten aus jenen Tagen nicht übersehen werden konnte. Denn 1847 schon trat ein gewisser Nicolas Kayser seine „Steingruben“ nächst Esch an die Hütten-gesellschaft August Metz & Cie ab, nachdem ein französischer Geometer, namens Renaudin, das Gestein als reichlich erzhaltig erkannt hatte, was anlässlich einer Schmelzprobe 1848 in der Eicher Hütte bestätigt wurde. Für 1880 ist eine Erzkonzession auf dem Beleser Grubenbann belegt. Zunächst jedoch sollten einige wenige Fakten aus der „älteren“ Geschichte des Luxemburger Erzes erwähnt werden, wie sie sich aus verschiedenen Geschichtsquellen erhellen.

Das Verfahren, Eisen aus verschiedenartigen Erzen herzustellen, verbesserte und verfeinerte sich naturgemäss mit den nach und nach gewonnenen Erfahrungen. „De Metallica“, verfasst durch AGRICOLA, zeigt in Wort



RENNFEUERBETRIEB (XV. Jhd.)



STÜCKOFENBETRIEB (XVI. Jhd.)
(nach Agricola)

und Bild Anlagen für Eisenverarbeitung auf, wie sie schon bei Urvölkern prinzipiell bekannt waren: im „Herd- oder Rennfeuer“ wurde eisenhaltiges Gestein geschmolzen, die glühende Masse in irdenen Tiegeln gesammelt, zu formgerechten Klumpen gegossen, die dann in schwerer Handarbeit mit Zuschlaghammer, später mit dem Hebelhammer verarbeitet wurden.

Im XVI. Jahrhundert wurden im gemauerten „Stückofen“, bereits mit einem Blasebalg versehen, zwecks Aktivierung des Feuerherdes, grössere Eisenmassen produziert. Steigende Produktion weckte grössere Nachfrage: die sich ursprünglich in Wäldern befindlichen Anlagen und mit Tret- oder Handblasebalg versehenen Einrichtungen wurden vornehmlich an Wasserläufe verlegt, wo man mittels Wasserkraft grössere Blasebälge zweckmässiger und vor allem leistungsstärker einsetzen konnte.

Auf Luxemburger Territorium ist aus dem Jahre 1183 das grössere Eisenwerk der Abtei ORVAL urkundlich belegt: der Bischof von Verdun ermächtigt die damals zu Luxemburg gehörende Abtei Erzländereien auszubeuten und Eisen herzustellen. In der walddreichen Umgebung wurde das zur Feuerung benutzte Holz geschlagen, da die Nutzung des im Vergleich zur Holzkohle billigeren und weit grössere Hitze erzeugenden Steinkohlenkoks noch nicht bekannt war. Reichlich vorhandene Wassermengen hielten die Blasanlage in Betrieb, da weder die Dampfkraft, aus leistungsstarken Dampfmaschinen gewonnen, noch die später hinzukommenden Gasmaschinengebläse schon genutzt werden konnten.

Es mag überraschen, dass sich die allermeisten, „neuzeitlichen“ Eisenhütten auf Luxemburger Boden nicht im heutigen Südgrossherzogtum befanden; es versteht sich jedoch leicht aus der Tatsache, dass fast ausschliesslich Alluvial- oder Wiesenerze verhüttet wurden, wie sie in Audun, Bettingen, Bonneweg, Cruchten, Differdingen, Fischbach, Hagen, Hesperingen, Kahler, Kayl, Küntzig, Mamer, Mersch, Moersdorf, Niederkerschen, Niederkorn, Pettingen, Reckingen, Schouweiler, Simmern, Oettingen, Weilerbach, Mettendorf (Kreis Bitburg) gefunden wurden. Dieses Erz findet oder fand sich in Form von dunkelbraunen, teils glatten und glänzenden Körnern, von der Grösse eines Steinkorns bis zum dickeren Kieselstein, etwa der Dicke eines kleineren Hühnereies, meistens mit Erde vermischt. Dies erklärt auch, weshalb sich die Eisenhütten vornehmlich an Flüssen, Bächen oder auch Weihern erhoben, was das „Erzwaschen“ ermöglichte.

Erwähnen wir weiter Alluvialeisenwerke für das Jahr 1465 in der Eifelortschaft Keyl, die gemäss den Bestimmungen des Wiener Kongresses 1815 von Luxemburg abgetrennt wurde; eine Hütte in Vianden 1564, Werk das jedoch nur kurze Zeit in Betrieb war, infolge des allzu teuren Erztransportes, weiter die urkundlich belegte Hütte in Rümelingen im Jahre 1571. Nächste dem Grünwald wurde 1609 in Dommeldingen eine Eisenhütte errichtet, mit der Möglichkeit, die Köhlerholzkohle aus dem reichen nahen Holzbestand zu gewinnen; das Werk war mit einem Hochofen bis 1815 in Betrieb, ein Hammerwerk wurde bis zum Jahre 1857



Eicher Hütte 1846, vormalig Mühle
rechts vom Werk: die späteren
Kokslager und Dampfanlage,
ganz rechts: Beamtenwohnungen

genutzt. 1845, am 1. August, reichte August Metz ein Gesuch bei der Regierung ein, einen Hochofen in Eich-Mühlenbach errichten zu dürfen; sein Bruder, Norbert Metz, erbaute 1865 ein neues Werk in Dommelingen-Bahnhof. Lokalgeschichtlich erscheint hier interessant, dass am 24. August 1865 die Gesellschaft Aug.-Norbert Metz durch Aufnahme verschiedener Familienmitglieder, so von Edmond Le Gallais erweitert worden war; spätere Minettkonzessionen in Beles sind auf den Firmennamen „LEGALLAIS-METZ & Cie“ eingetragen. Es handelt sich hierbei um den bedeutenderen Teil der Erzvorkommen „Carreau Mine Belvaux-Metzerberg, Haesgrond-Im Wenschel“, der von der später gegründeten A.R.B.E.D.-Gesellschaft exploitiert wurde, und zwar bis 1968-69.

Alluvialerze wurden weiter geschmolzen :

- ab 1623 in Lasauvage mit 1 Hochofen, für den die Holzkohle in benachbarten französischen Wäldern gewonnen wurde; 1848 wurde ein zweiter Ofen in Betrieb genommen, beide waren bis 1869 bzw. 1877 tätig. Während der letzten Betriebsjahre wurde die Holzkohle aus der vormals zu Luxemburg gehörenden belgischen „Province du Luxembourg“ bezogen. Die Eisenwerke Ansemburg und Simmern bezogen in den Jahren 1642-55 nicht weniger als 60.990 Ster Holz aus den Wäldern von Kehlen, Nospelt und Useldingen. Es versteht sich von selbst, dass die riesigen Mengen Holzkohle dem Waldbestand des nachmaligen „Département des Forêts“ arg zusetzten; jedoch sollte es noch bis etwa zur Mitte des 19. Jahrhunderts dauern, bevor das Prinzip der Koksgewinnung aus der Steinkohle sich verallgemeinerte.

- seit 1624 brannte ein „Stückofen“ in Ansemburg in der Nähe der noch 1935 arbeitenden Mühle, indes für 1631 in einer Urkunde von der Eisenhütte in Bissen Rede ist; diese stand längere Jahre still, war 1730 wieder aktiv bis 1857, wo sie endgültig stillgelegt, jedoch eine Nagelfabrik in den übernommenen Räumlichkeiten eingerichtet wurde, die seit einigen Dekaden von der ARBED übernommen ist.

ab 1655 war in Colmar-Berg ein Hochofen unter Feuer; die Hütte wurde 1845 an den König-Grossherzog Wilhelm II. verkauft. Baron de Ziegezar, Verwalter des Königs, liess 1847 einen zweiten Hochofen erbauen. Nachdem die Hochöfen 1877 ihren Betrieb einstellten, bestanden noch

die Einrichtungen der 1863 zu einer Eisengiesserei umfunktionierten Gebäude; wenig später entstand eine Konstruktionswerkstätte, die bis zum Jahre 1920 in Betrieb war.

kommunalgeschichtlich ist interessant zu erwähnen, dass 1755 Jean-Philippe Baron d'Arnould et de Soleuvre, Seigneur de Berbourg, an der Syr eine Hütte, etwa 1500 Meter unterhalb der Station Wecker, einrichtete. Das Werk trug den Namen „Berburger Schmelz“; nach wenigen Jahrzehnten galt das Werk als das leistungsfähigste und wegen seines vorzüglichen Fabrikates auch als das angesehenste der damaligen Luxemburger Hüttenwerke. Alluvialerze wurden per Landweg von Mamer herangeschafft, indes reichhaltigere Erze aus Audun per Schiff über Diedenhofen und Grevenmacher zum Werk gelangten. In einem 1806 angeschlossenen Spaltwerk wurden Eisenplatten und Stangen geschnitten, die an Nagelschmiede weiterverkauft wurden. 1816 stellte das Spaltwerk seinen Betrieb ein. Die Hütte wurde bis 1837 durch Nikolaus Collart exploitiert, kam im gleichen Jahr an den ersten eigentlichen Luxemburger Eisen- und Bergindustriebegründer: den am 18. August 1812 geborenen August METZ. In der Tat war es Aug. Metz, der zuerst Minette verhüttete, nachdem hierzulande bis dahin nur Wiesenerze geschmolzen worden waren.

Von diesem Zeitpunkt an nahm die Bergbau- und Eisenindustrie einen ungeahnten industriellen Aufschwung, während die vormalige Produktion eher auf der Ebene der familienmässig betriebenen Ausbeute stand, allerdings mit ausgezeichnetem handwerklichen Können. Es erscheint wichtig, darauf hinzuweisen, dass schon 1806 beispielsweise eine Gesamtproduktion von 25.098.000 kg Eisen erreicht wurde, bei einer Gesamtbeschäftigtenzahl von 4.300 Facharbeitern. Von diesen waren eigentlich nur 698 direkt in den Hütten beschäftigt, indes die übrigen für den Abbau und das Waschen der Erze, die Abholzung der Wälder, die Herstellung der Holzkohlen in Köhlermeilern und für den Transport von Erz und Halb-, sowie Fertigprodukten verwandt wurden.

Dem für 1845 erwähnten Bau der Hütte Eich-Mühlenbach durch Aug. Metz und dem Verkauf der Escher „Steinkaulen“ an denselben Schmelzherrn durch Kayser, war am 7. Juli 1818 ein Schreiben des Königlichen Intendanten an den Gouverneur von Luxemburg vorausgegangen, in welchem jener mitteilte, dass anlässlich einer Dienstreise im Escher Kanton zu erfahren gewesen sei, in einem Wald in der Nähe von Esch sei ein Erz gefunden worden, das weit besser sei, als das bis dahin verhüttete Alluvialerz. Es wurden sofort Nachgrabungen angestellt, die aber den Erwartungen nicht entsprachen; auch die durch Aug. Metz im Jahre 1837 auf der „Tetingerheydt“ angestellten Grabungen wurden durch enttäuschte Erzsucher aufgegeben. Es sollte sich wenig später herausstellen, dass die Grabungen teils an unergiebigsten Stellen, teils auch in ungenügender Tiefe durchgeführt worden waren, ansonsten zweifelsohne schon um 1850 grosse Eisenhütten im südlichen Grossherzogtum erbaut worden wären!

Nach der Lösung der „Belgischen Frage“ auf politischem Plan im Jahre 1830 und den darauffolgenden, hatte das erwartungsfrohe Luxemburg 1839 die Unabhängigkeit erreicht. Im gleichen Jahr hatten die Luxemburger Hütten, - insgesamt 11 Hochöfen für 8 Hüttenbetriebe - 7.000 Tonnen Roheisen erzeugt, vornehmlich aus Wiesen- oder Bohnerz geschmolzen. Unter Wilhelm II. (1840-49) fand das Land zu innerer Ruhe, indes der Fürst bestrebt war, das Beste für das Grossherzogtum zu erreichen: 1841 wurde eine Handelskammer in Luxemburg gegründet, der Schmelzherr Norbert Metz wandte sich nach Nancy, um Schwestern der Christlichen Lehre anzuwerben, die den nur insgesamt 18 im Grossherzogtum Dienst tuenden Lehrerinnen beim Schulunterricht helfen sollten. Im gleichen Jahr wurde die erste Luxemburger Verfassung oktroyiert, die unser erstes Parlament garantierte. 1843 wurde ein Schulgesetz erlassen, die Bauverwaltung und 3 Distriktskommissariate geschaffen, Strassen gebaut, kurz - es schien als werde Luxemburg mit der bevorstehenden grossen Eisen- und Bergbauexpansion zu einem problemlosen Flecken Erde!

Die Entwicklung jedoch ging nur mühsam weiter; wirtschaftlich bahnten sich Schwierigkeiten an, was das ökonomische Verbundensein mit Nachbarstaaten anging. Indes politisch hin- und hergeraten wurde, kam nach der Missernte von 1842 im Jahre 1847 eine grosse Hungersnot, zu der sich in verschiedenen Teilen des Landes, hauptsächlich im Oesling die Wolfsplage gesellte. Die Jahre 1848, - mit Gewährung der Pressefreiheit und der zweiten parlamentarischen Verfassung; einer ausgezeichneten Ernte-, und 1849 mit der Thronbesteigung Wilhelm III, weckten neue Hoffnungen.

Vergebens: 1850, im Jahre der Erfindung des Eisenbetons, und der am 5. Februar erfolgten Ernennung des Prinzen Heinrich zum Statthalter, begann man in Luxemburg von neuem zu hungern; innerhalb der nächsten 10 Jahre sollten nicht weniger als 6.000 Luxemburger nach Uebersee auswandern. Schlechte Ernten, politische Wirren, Arbeitsmangel und fehlende Konjunktur trieben vielerorts Verzweifelte zur Auswanderung. Die erste im Jahre 1852 geschaffene, luxemburgische Briefmarke „schwamm“ hundertfach über „dë grouse Pull“! 1855 wurde Dicks „Scholtschein“ uraufgeführt, im gleichen Jahr durfte der Luxemburger den für die Bundesarmee eingerichteten Telegraphendienst benutzen. 1859, nicht zuletzt auch wegen der nun im Süden des Landes allgemein bekannten Erzlager, wurde der Bau von Eisenbahnlinien erreicht: Eröffnungen der Linie Luxemburg-Lothringische Grenze am 11.8.1859; am 15. September desselben Jahres Esch-Bettingen; am 23.4.1860 Bettemburg-Esch; am 29.8.61, Luxemburg-Wasserbillig-Trier; am 21.7.1862 Luxemburg-Ettelbrück. Ueber die letztere, wenig später ausgebaute Bahnstrecke wurden grosse Mengen Eisen nach Belgien ausgeführt, namentlich von der 1865-68 errichteten neuen Dommeldinger Hütte, nächst der Bahn gelegen. Die Dommeldinger Schmelz wurde bereits zu diesem Zeitpunkt ausschliesslich mit Minette und Koks beschickt.

1867, drei Jahre bevor Norbert Metz ein Gesuch an den Generaldirektor der Justiz VANNERUS zweck Errichtung von vier Hochöfen in Esch/Alzette einreichte, stellten die Mächte Europas durch die Neutralitätserklärung bei der Londoner Konferenz am 11. Mai 1867 das Grossherzogtum Luxemburg unter ihren Schutz; für unser Land ratifizierte der Sassenheimer Baron Victor de Tornaco, Staatsminister von 1860 bis 1867, das Abkommen.

Politisch und sozial waren die Jahre 1830 bis 1867 für unser Land von nachhaltiger Bedeutung. In folgendem sollen einige soziale Aspekte aus jener Zeit im Kontext der Grubenentwicklung kurz angesprochen sein. Die erwähnten Missernten und Hungersnöte gingen teils auf äusserst kargen Boden, teils aber auch auf unwirtschaftlich genutzte Areale zurück. Höchstens ein Drittel des Landes war bebaut, der Rest war je zur Hälfte Wald und Heide (vgl. Mine Heydt, Beles-Rédange, „Tetingerheydt“ und vielerorts „op der Heed“); mancherorts lebte man von Hafer und Wildkorn. Die Schafzucht gedieh, infolge periodisch wiederkehrender Wolfsplagen, nur unzulänglich, Ziegen waren oft die „Kühe des Armen“ und man lebte bis 1850 in der Regel in ärmlichen, strohbedeckten Häuschen. Dem Bürger ging es in der Regel schlecht, vielen Arbeitern und Bauern oft miserabel. Knechte erhielten einen Jahreslohn von 70 Franken mit „halbem oder ganzem Leinen“, Mägde in der Regel 30 Franken. Ein Drescher verdiente täglich 2 bis 3 Sous, zusätzlich Haferbrei am Morgen. Nicht selten wurden Drescharbeiten zur Winterzeit in die Nacht verlegt, so dass das Mittagessen eingespart wurde! Zur gleichen Periode galten die „Industriellöhne“ als verhältnismässig hoch; ein gelernter Metallarbeiter verdiente täglich 2 bis 3 Franken, der „Erzwäscher“ einen Franken bis 30 Sous, in der Papierindustrie Beschäftigte nahmen mit 0,70 Franken täglich vorlieb. Ein Präfekt, namens LACOSTE bezeichnete die für Europas Verhältnisse rückständige Luxemburger Eisenproduktion als nach einem System arbeitend, „dont la vétusté seule attire l'attention“! Die Kapitalreserven der Industrie waren gering; die von 1823 bis 1835 bestehenden 11 Hochöfen investierten knapp 2,5 Millionen Franken, viel weniger noch in die Erzgewinnung.

1844-48 kannten Berg- und Eisenindustrie einen weiteren Aufschwung, der die gesamte Landeswirtschaft beeinflusste: innerhalb dreier Jahre stieg die Produktion von 6.000 t Eisen auf das Doppelte, die gezahlten Gesamtlöhne beliefen sich auf 650.000 F, der Wert der Ausfuhr im Jahre 1846 erreichte 1.600.000 F. Auch dem Winzer ging es allmählich besser: die Weinbergareale stiegen von 550 auf 835 ha. Das gute Erntejahr 1846 nutzten viele Moselaner, um sich das Geld zur Ueberfahrt nach Amerika zu verschaffen. Sie liessen sich auch nicht davon abschrecken, dass 2.500 in die Heimat Zurückgekehrte von ihren widerwärtigen Erfahrungen nach der massiven Auswanderung nach Brasilien im Jahre 1828 berichteten; einige total Verarmte liessen sich in Grevels nieder, das fürderhin im Volksmund „Neubrasilien“ benannt wurde. 1843 wanderten vornehmlich „Préitzerdauler“ nach Guatemala aus; auch sie wurden bitter enttäuscht!

1862 machten die Vereinigten Staaten weiter verlockende Angebote und bis 1872 erreichte der jährliche Durchschnitt der Emigranten 5 bis 600.

Um 1862 verschwanden die Eisenhütten im Semoistal (Belgien) und in der Eifel spurlos, da die Holzreserven ausgingen und nicht auf Koks umgestellt werden konnte. Auf Luxemburger Territorium vollzog sich diese Umstellung rasch und wirkungsvoll: im benannten Jahr waren nur noch drei Holzhochöfen in Betrieb und zwar in Steinfort, Eich und Lasauvage, die denn nur mehr knapp ein Drittel der 3 neuen Kokshochöfen produzierten, die in Eich, Hollerich und Lasauvage standen. 6 Jahre später brannten lediglich noch 2 Holzhochöfen mit 6 t Tagesproduktion gegen 13 Kokshochöfen mit über 300 Tonnen Tagesleistung. Während der Durchschnittstageslohn in Bergbau und Industrie allgemein gesehen um 1 bis 2 Franken lag, kosteten Brot 9 Sous, Weizenmehl 5 bis 6, Roggenmehl 4 bis 5 und Butter 30 Sous je Kilogramm. Da zudem zahlreiche qualifizierte Arbeiter ihr Leben „im Westen“ neu beginnen wollten, blieben vielfach unqualifizierte Tagelöhner hierzulande zurück. Arbeitsmangel und fehlende Einstellungsmöglichkeiten führten besonders auch unter den Jugendlichen zu drohendem Alkoholismus, so dass der Staat schon 1854 hier hatte regulierend eingreifen müssen.

1879 erfuhr der als Chemiker auf der Eicher Schmelz angestellte Apotheker Jean Meyer von der wenig beachteten Erfindung der Engländer Sidney THOMAS und Percy GILCHRIST, denen die Entphosphorung des Eisens im Bessemerprozess gelungen war. Für die Luxemburger Industrie und den Bergbau bedeutete das Verfahren Rettung und Aufschwung. Am 4. April des Jahres schiffte sich Direktor Emil METZ nach England ein und erwarb als erster auf dem Kontinent die Lizenz, vor den Franzosen und Deutschen!

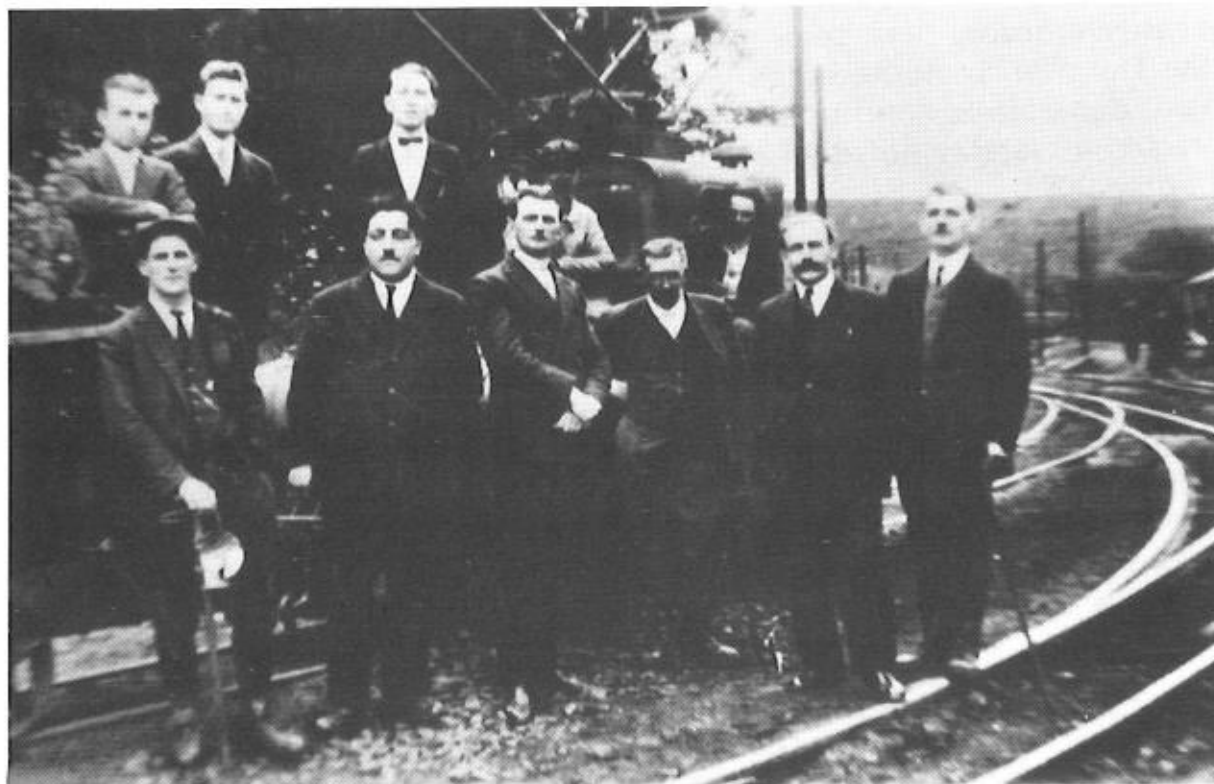
Eine grosszügige Industrialisierung setzte ein, nicht zuletzt im Bergbau. Lokal gesehen wurde das Jahr 1880 von Bedeutung: am 18. Juni wurde zwischen der „Société Anonyme Luxembourgeoise des Chemins de Fer et Minières PRINCE HENRI“ einerseits und der „Société des Mines Belvaux-Oberkorn“ eine Konvention unterschrieben, die Konzession von 20 ha Erzland betreffend. Bei einer vorherigen Vergebung von konzessionsfähigem Erzland hatte die Gesellschaft Charles Joseph COLLART Minettegruben in Oberkorn erworben und über die 1874 neu erbaute Prince-Heinrich-Linie Petingen-Beles-Esch wurde nun „Süderz“ in grossen Mengen nach Dommeldingen und Esch geschafft.

Das nationale Grubenwesen wurde wesentlich durch das französische Berggesetz vom 21. April 1810, das luxemburgische Gesetz über die Lageroolithischer Eisenerze im Kanton Esch vom 15. März 1870 geregelt, letzteres ergänzt durch neue in den Gesetzen vom 12. Juni 1874 geklärten Rechtsverhältnisse der Eisenerzbergwerke und -gräbereien, weiter vom 10. Juni 1898, vom 6.12.1907, durch die grossherzoglichen bzw. ministeriellen Beschlüsse vom 26.4.1930 und 13.5.1946, besonders auch in neuerer Zeit durch die Gesetze vom 29.8.1951 und letztlich vom 26.7.1975.

Gemäss dem Bergbaugesetz vom 21.4.1810 gehört jedes Erz, das im Tagebau („à ciel ouvert“) gewonnen werden kann, dem Eigentümer der Oberfläche, diejenigen Erzsichten, deren Ausbeutung die regelrechte Anlage von Schächten und Galerien notwendig macht, dem Staate.

Dieses Gesetz wurde am 15.3.1870 dahin abgeändert, dass unser Erzgebiet in 2 Reviere geteilt wurde: in dem von ESCH-RUMELINGEN-DUDELINGEN kann der Eigentümer der Oberfläche bis zu einer Tiefe von 6 m über etwa vorhandene Erzsichten verfügen, in dem von RODINGEN-PETINGEN-DIFFERDINGEN-BELES beläuft sich das Verfügungsrecht des Eigentümers bis auf eine Bodentiefe von 24 m. Im westlichen Erzgebiet können also die eisenhaltigen Schichten der Oberfläche auch durch Galerien abgebaut werden. Dies erklärt, weshalb schon 1870-1880 fleissig mit unterirdischem Abbau des Erzes im westlichen Bassin begonnen wurde, so in Rodingen, Niederkorn-Differdingen, Oberkorn und Beles, sowie jeweils auch in den anstossenden französischen Territorien des verlängerten Plateau von Briey: Mines Heydt, Rédange, Hussigny, Nocke.

Konzessionsmässig entfielen auf das Becken Rodingen-Beles 77 Lose, wovon 46 privat und 31 staatlich waren; im süd-östlichen Bassin Esch-Düdelingen brachte die Aufteilung 94 Lose, davon 55 als Privateigentum und 39 weitere als Staatseigentum, das heisst über die der Staat



Mine de Rédange : 1934

Obere Reihe : Hublé Jean, Chevremont Aloyse, Lisé Emile.

Auf der Lokomotive : Bouillon Charles, Thomé J.P.

Vordere Reihe : Gianoli Clement, Rollin Emile, Dujardin Richard, Gaasch Fred, Schmit Joseph, Lorang Nicolas.

Konzessionen zur Ausbeutung erteilte. Zwischen 1874 und 1913 hat unser Staat fast alle Konzessionen abgegeben, die letzten am 29.11.1913.

1874-92 wurden 516 ha gegen eine jährliche Rente von 750 F je ha auf 50 Jahre vergeben. Unter den ersten Konzessionären finden sich folgende Gesellschaften: Metz & Cie - Le Gallais, 50 ha, mit der späteren Beleser Konzession u.a.; die Gebrüder Servais; Ch. und Jul. Collart (Dommel-dingen) 10 ha; Anonyme Gesellschaft Luxbg., Hochöfen Esch, 52,33 ha (Brasseur-Hütte mit den Direktoren Pierre Brasseur-Würth 1870-74 und Const. Fischer 1874-81); P. Giraud & Cie, weiter die „Anonyme Gesellschaft der Hochöfen von Rodingen, 25 ha (Gründung durch die Gebr. COLLART und den Iren Thomas Byrne vom 28.11.1872), schliesslich Gonner-Munier-Kelson & Cie weitere 36 ha, insgesamt 173 ha 33 a 33 ca.

In den Jahren 1897-98 wurden weitere 206 ha Konzessionen an inländische Hüttenwerke vergeben, gegen eine jährliche Rente von 800 F je ha. Die letzten, am 29.11.1913 vergebenen 582 ha hatten heftige Kammerdebatten über Jahre hin verursacht, denn bereits 1907 hatte die „Chambre“ darüber debattiert. In den Genuss dieser Konzessionen kamen: Gelsenkirchener Bergwerksverein, Esch (luxbg.-deutsche A.G. aus dem Jahre 1907) mit 39 ha in Esch und Rümelingen, bei einer Ha-Jahresrente von 2.735 F!; „Eisen- und Stahlwerk“ Steinfort mit 125 ha bei Esch, Kayl, Rümelingen und Differdingen, jährliche Abgabe je ha 2.100 F; Ougrée-Marihaye, Rodingen mit 94 ha bei Petingen und Niederkorn zum Preise von 2.125 F je ha, schliesslich die Deutsch-Luxbg. Bergwerks- und Hüttenaktiengesellschaft, Differdingen mit 324 ha bei Niederkorn, Differdingen, Petingen, Esch, Kayl, Rümelingen zum Preise von 2.025 F pro ha. Eine Klausel bestimmte weiter, dass jeder der Konzessionäre 17 Tonnen Thomasmehl zu einem Vorzugspreis für jeden überlassenen Hektar an den Staat abzugeben habe. Diese Massnahme sollte dem bis dahin ärmlichen Ackerbau endgültig „Aufwind“ geben; und so kam es!

Die erste Thomasstahlcharge in unserem Lande wurde am 1.3.1886 in Düdelingen geblasen; Jahre später, und zwar vor dem ersten Weltkrieg, fand sich ein Komitee zusammen, das sich zum Ziel gesetzt hatte, Sidney Gilchrist Thomas, - er starb im Alter von 35 Jahren - ein Denkmal zu errichten. Dem Vorstand gehörten an: Paul Eyschen, Luxemburger Staatspräsident; Emil Mayrisch, Luxemburg; Graf Ferd. de Saintignon, Frankreich; Adolphe Greiner, Belgien; E. Schroeder, Deutschland. und Paul Würth als Schriftleiter. Es bestanden verschiedene Projekte für dieses Denkmal, jenes, dasselbe auf dem ZOLWERKNAPP zu errichten, hatte am meisten Anklang gefunden. Der Kriegsausbruch 1914 machte dieses Vorhaben zu Schanden!

Als Unterstützung und nicht zuletzt auch zur Förderung des Baues von Eisenbahnen hatte der Staat schon vor 1874 Minettekonzessionen an die Eisenbahngesellschaften abgetreten, so an:

-die Prinz-Heinrich-Eisen-Bahngesellschaft 417 ha in den Jahren 1868 und 1869; die erste Beleser Konzession, die 1890-91 an die Gesellschaft

- Metz & Cie - Le Gallais kam, war 1880 von der Société Prince-Henri an die Beles-Oberkornener Exploitanten vergeben worden ;
- die Anonyme Gesellschaft der LUXEMBURGER SEKUNDAERBAHNEN, für den Bau der Schmalspurlinien Luxemburg-Remich und Cruchten-Fels, 142 ha in den Jahren 1880 und 1890 ;
 - die Gesellschaft Luxemburger KANTONALBAHNEN, für den Bau der Linien Diekirch-Vianden und Nördingen-Martelingen, 145 ha in den Jahren 1885 und 1886.

Gesetzlich war es dem Staat verboten, Konzessionen an ausländische Hüttengesellschaften abzugeben, wofern sie das Erz nicht hierzulande verhütteten ; der Verkauf von Konzessionen durch die drei oben erwähnten Eisen-Bahn-Gesellschaften bot demnach ausländischen Firmen eine günstige Gelegenheit, inländische Erzländerereien konzessiv zu erhalten. So waren es denn auch nicht weniger als 14 ausländische Gesellschaften, die grössere Teile der letzten Konzessionen erhielten, darunter die Société de la Chiers (Longwy), d'Angleur, de Saintignon & Cie, des Hauts Fourneaux d'Athus und „Providence“ (Lamadelaine-Petingen-Niederkorn).

Unter den Privatkonzessionären seien erwähnt: Thomas Byrne, Fr. Boever-Mettelock, (Rümelingen) ; Fr. Mineur, Esch ; Couvreur Frères und Alex de Gerlache, (Differdingen) ; Ch. Hoffmann-Nau und POECKES Frères, (Beles) ; Mines Frères, Rodingen ; J. Berens-Jost, Rümelingen. Jacques Berens-Berens (1826-1902) aus Rümelingen ist als erster luxemburgischer Privatexploitant anzusprechen. In der Regel versandten viele Privatkonzessionäre die von ihnen gewonnene Minette ins Ausland, namentlich nach Belgien, dem Saar- und Ruhrgebiet.



Beles: Mine Poeckes Frères, Galgebiert 1941.

Stehend: Stocklausen Gaston, Scharf Wilhelm, Schmit Emile, Zieser Léon, Gaasch Jacques, Schandeler Mich., Matgen Jos., Stocklausen Mathias.

Vordere Reihe: Bamberg J., Kugeler Gust., Stocklausen Eugène.

Die Konzession vom 18. Juni 1880 Beles-Oberkorn

Entre la Société anonyme luxembourgeoise des Chemins de fer et Minières Prince-Henri, ayant son siège à Luxembourg, représentée par M.J. URBAN, Président du Conseil d'Administration, Administrateur délégué, et par M. P. WILLIERE, Directeur de première part

Et la Société des Mines Belvaux-Oberkorn, représentée par son Directeur M. J. LABOULLE, demeurant à Esch s/A. de seconde part

Est intervenue la convention suivante :

La Société anonyme luxembourgeoise des chemins de fer et minières Prince-Henri, cède à la contractante de seconde part, qui accepte le droit exclusif d'exploiter le minerai de fer qui se trouve dans une parcelle de vingt hectares de sa concession minière de Belvaux. Cette parcelle est délimitée au plan mentionné à l'Art. I du présent contrat ; elle est située lieux dits „Kahlbreck, opp der Gelecht", au Nord de la minière déjà exploitée par la Société des Mines Belvaux-Oberkorn.

La dite concession est intervenue aux charges, clauses et conditions ci-après :

Art. I - Un plan d'exploitation et de délimitation de la minière cédée est annexée au présent contrat ; les modifications de détail qu'il serait utile ou nécessaire d'y apporter seront arrêtées de commun accord.

La contractante de seconde part exploitera la mine en toute liberté, mais sans pouvoir s'écarter du plan d'ensemble de l'exploitation, ni exécuter aucun travail, ni procéder à aucune démolition qui pourrait à l'avenir mettre obstacle à l'exécution complète de ce plan ou la rendre plus onéreuse.

Elle ménagera l'exploitation d'après les règles de l'art, et en bon père de famille et fera le nécessaire pour ne pas compromettre l'exploitation complète des diverses couches pendant la durée du présent traité, ou après qu'il aura pris fin ; elle aura à se conformer aux lois, règlements et prescriptions sur l'exploitation des mines dans le Grand-Duché de Luxembourg.

Elle devra établir les boisages nécessaires, conserver des piliers d'une épaisseur suffisante et faire des revêtements en maçonnerie, là où la nature du travail l'exigerait.

L'exploitation devra être complète, c.-à-d. que dans les parties exploitées, toute la mine utilement exploitable, comprise entre les parois des couches, devra être abattue et le triage devra être fait suivant les usages du pays.

Elle ne pourra, sans une autorisation spéciale de la Société de première part, commencer l'exploitation d'une couche par voie de défilage que lorsque la partie correspondante des couches supérieures utilement exploitables, aura été exploitée de la même manière.

La Société de première part aura le droit de contrôle et d'investigation le plus étendu sur les travaux et l'exploitation.

Art. II - La concession du droit d'exploitation par la Société de première part à la contractante de seconde part, est faite pour le terme de vingt années, qui prendra cours le premier janvier 1800 quatre-vingt-un.

Art. III - La contractante de seconde part s'engage à payer à titre de redevance ou toccage :

1° Pour la mine rouge

fr 0,340 par tonne quand le prix de fonte d'affinage dans le Gr-Duché sera en dessous de 36 frs.

fr 0,38 pour un prix à la tonne de 36 frs à 39,49 ; 0,396 fr pour un prix/tonne de 39,50 à 42,99 frs ; etc etc... ; 0,6214 fr quand le prix/tonne sera de 64,00 à 70,00 frs et 0,678 fr quand le prix par tonne sera au-dessus de 70 frs.

2° Pour la mine grise

fr 0,15 par t., quand le prix de la tonne de fonte d'affinage dans le Grand-Duché sera en-dessous de 50 frs ; 0,175 fr quand le prix/tonne sera de 50,00 à 56,99 frs ; 0,20 fr pour un prix allant de 57,00 à 63,99 frs, 0,225 fr pour des prix allant de 64,00 frs à 69,99 et 0,25 fr pour un prix à la tonne de 70 frs et plus.

Il est toutefois stipulé que l'augmentation progressive du toccage ne pourra atteindre le minerai qui aurait été vendu antérieurement à la hausse du prix des fontes pour un terme qui ne pourra dépasser trois mois....

Art. IV - Dans la détermination du poids soumis à la redevance de toccage, il sera accordé, suivant l'usage, une bonification de 2% de bon poids.

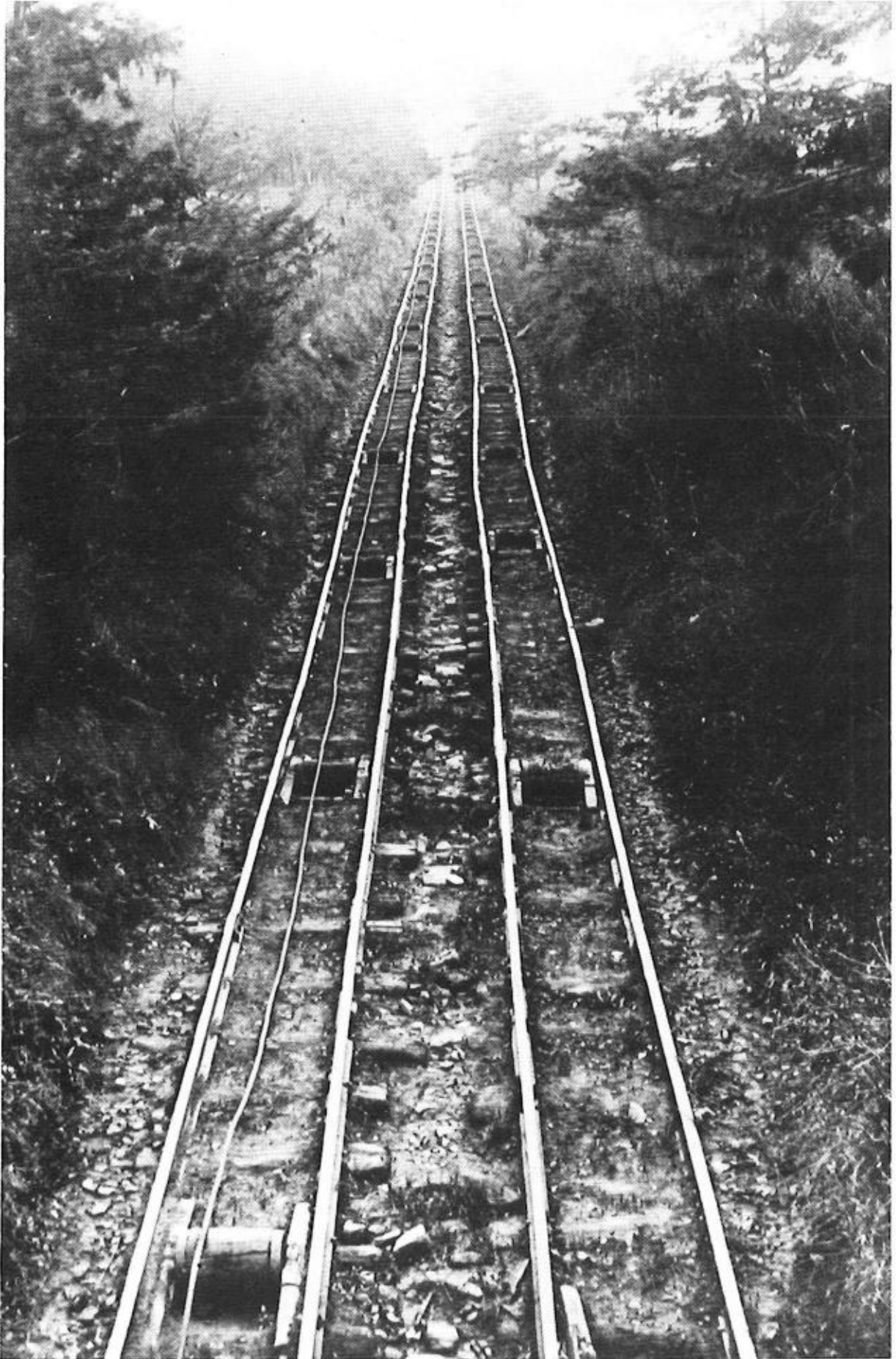
Art. V - Le paiement de redevances ou toccages se fera avec postériorité d'un mois par règlements mensuels. Sans préjudice aux droits à exercer par la Société de première part pour le recouvrement de sa créance, tout paiement en retard sera productif d'intérêts au taux de 6% l'an, à partir du jour de l'échéance.

Art. VI - La redevance ne pourra être réduite par un impôt ou contribution quelconque, tous impôts ou contribution étant à charge de la contractante de seconde part ; mais celle-ci jouira du bénéfice de l'art. 4 de la convention du 14 décembre 1868 - 27 février 1869, approuvée par la loi du 19 mars 1869 et qui fixe le maximum des impôts et indemnités à charge des concessions minières.

Art. VII - La contractante de seconde part s'engage à extraire annuellement, après la première année d'exploitation, trente mille (30.000) tonnes de mine rouge ou grise. Si le minimum ci-dessus était dépassé pendant un exercice, l'excédant serait compté pour parfaire le minimum des années ultérieures.

Si par contre le minimum n'était pas atteint, la contractante de seconde part devrait payer à la Société de première part, à titre d'indemnité, une somme correspondante à la quantité de minerai manquante. Ce paiement devra être fait le dernier jour du mois de janvier de chaque période annuelle pour l'exercice précédent. En cas de retard dans le paiement, la contractante de seconde part devra bonifier les intérêts sur la somme due, au taux de 6% l'an à dater du jour d'échéance. Pour la détermination de l'excédant et du manquant prévus ci-dessus, la quantité de minerai extraite de chaque couche (rouge ou grise) sera comptée proportionnellement à la quantité conventionnelle de trente mille tonnes. L'indemnité à appliquer par tonne de manquant sera égale à la moyenne de la redevance de toccage perçue pendant le dernier trimestre de la période annuelle pendant laquelle le manquant se serait produit.

Art. VIII - La présente convention sera suspendue en ce qui concerne la garantie d'un minimum d'extraction annuelle dans le cas où l'exploitation devrait être interrompue ou restreinte par suite d'événements de force majeure. La contractante de seconde part ne peut invoquer ces événements qu'à partir du jour, où elle les notifie à la Société de première part par lettre chargée. Les événements ou faits de force majeure ne pourront jamais donner droit à la contractante de seconde part de réclamer une indemnité quelconque.



Nostalgie und Erinnerung an Fleiss und Mühe: ein alter „Plang“...

La guerre entre Puissances Européennes ne sera considérée comme cas de force majeure que si les pays limitrophes du Grand-Duché y étaient engagés.

Les grèves d'ouvriers ne pourront être considérées comme cas de force majeure que si la grève était générale et comprenait la plus grande partie des exploitations minières du Grand-Duché. Une épidémie ne pourra être considérée comme cas de force majeure que si elle diminue très notablement le nombre des ouvriers mineurs dans le Grand-Duché.

Dans le cas où la contractante de seconde part justifierait que pendant six mois consécutifs, elle a été constituée en perte par l'exploitation des minières qui lui seraient concédées, ce fait serait considéré comme de force majeure.

Les clauses de la présente convention suspendues par événements de force majeure, seront remises en vigueur de plein droit, aussitôt que les événements auront pris fin et le minimum garanti sera réduit dans la proportion de la durée qu'ils auront eue. Cette réduction, pour être appliquée à chaque couche de mine, sera déterminée dans les conditions mentionnées à l'Art. VII.

Art. IX - La contractante de seconde part doit se conformer à toutes les prescriptions de la Société de première part ou du Gouvernement pour assurer le contrôle efficace de la provenance et des quantités de mines extraites.

Art. X - En cas d'infraction réitérée ou continue aux dispositions du présent contrat, de même qu'en cas de retard de plus de 6 mois dans les paiements stipulés aux Articles V et VII, la Société de première part, après un avertissement formel, resté sans effet, sera en droit d'exiger la résiliation du présent contrat, le tout sans préjudice aux dommages et intérêts qu'elle aurait à réclamer, ni au recouvrement des sommes dues pour toccage, indemnités & autres.

La Société de première part serait également en droit d'exiger la résiliation du contrat, si la Société de seconde part venait à cesser l'exploitation de la minière pendant plus de six mois et ce, en raison du cas de force majeure justifié à l'Article VIII pour les pertes qu'elle aurait subies pendant les six mois précédents.

Art. XI - En cas de résiliation dans les conditions prévues à l'Art. X ci-dessus, comme à l'expiration de la présente convention par l'échéance du terme, la contractante de seconde part ne pourra retirer de la minière que le matériel roulant, les chevaux et l'outillage mobile, à moins d'autorisation expresse de la contractante de première part.

En outre, cette dernière aura le droit d'exiger la cession, prix à fixer de commun accord ou à Pire d'experts, de tout ou partie des autres installations, bois de soutènement, chemins de fer, voies de services mobiles, puits d'aérage, plans inclinés intérieurs avec toutes leurs installations fixes, les terrains acquis etc, rien d'excepté ni réservé, il en sera de même des passages à travers les terrains voisins acquis depuis la date du présent contrat, des terrains sur lesquels seraient construits les puits d'aérage et de ceux qui auraient été acquis pour le dépôt des déblais, sous déduction toutefois des charges dont ils resteraient grevés au moment de la cession.

Ne seront pas compris dans cette cession obligatoire, les maisons, casernes, bâtiments et les terrains sur lesquels ils reposeraient, que la contractante de seconde part aurait pu construire dans le voisinage de la minière, ni les voies, plan incliné, quai et voies de chargement qui se trouveraient sur la propriété de la contractante de seconde part.

Art. XII - La contractante de seconde part s'engage à donner une destination permanente à tout le matériel qui sera employé aux travaux, tels que bois de soutènement, rails, installations pour plans inclinés etc. et en conséquence, elle ne pourra rien retirer de ce matériel, une fois qu'il aura été employé à l'exploitation de la minière, sans une autorisation spéciale de la Société de première part. Cette autorisation ne pourra être refusée en ce qui concerne le matériel mobile : bois de soutènement, billes et rails des chantiers d'exploitations, lorsque ce matériel sera devenu inutile pour la continuation de l'exploitation.

Art. XIII - La présente convention sera enregistrée au droit fixe de deux francs ; elle devra être soumise à l'approbation du Gouvernement et n'entrera en vigueur qu'après sa ratification par le Conseil d'Administration de chacune des deux parties contractantes.

Fait en double à Luxembourg, le 18 Juin 1880	
Les délégués de la contractante	Le délégué de la contractante
de première part,	de seconde part,
P. WILLIERE, URBAN	LABOULLE

Oben benanntes Abkommen wurde am 14. August 1880, im Namen des Verwaltungsrates der Prinz-Heinrich-Gesellschaft durch J. URBAN gegengezeichnet, am 24. September des Jahres durch den Staatsminister und Regierungspräsidenten F. de BLOCHAUSEN ratifiziert. Die am 30. August 1880 erfolgte Abschrift des Konzessionsdokumentes wurde durch Direktor P. WILLIERE gegengezeichnet.

Aus der Korrespondenz jener Tage geht hervor, dass Direktor WILLIERE per Brief vom 22. August 1880 dem Staatsminister die am 18. Juni abgeschlossene Konvention zur Begutachtung unterbreitete. Durch Schreiben vom 23.8.80 leitete De Blochausen den Vertrag an seinen Innenminister N. KIRPACH weiter, der seinerseits am 26.8.80 das Gutachten des Mineningenieurs MEDER erheischte; dieser erklärt sich prinzipiell einverstanden, da die Vertragsbedingungen im wesentlichen denen des „Galgenberg“ Esch gleich seien. Am 1. September 1880 ratifiziert Innenminister, - Le Directeur Général de l'Intérieur -, N. Kirpach das Abkommen und leitet es an Staatsminister F. de Blochausen zurück, der seinerseits sich grundsätzlich einverstanden erklärt, vorbehaltlich der Absicherung, dass die Société Prince Henri dafür büрге, dass die Beles-Oberkorner Exploitanten je Tonne zehn Centimes Steuern, den damals üblichen Betrag, entrichten, und zwar pünktlich!

Bei der südlich der Konzession „Kahlbräck“ (1880) liegenden und im Vertrag angesprochenen Beleser Mine kann es sich nur um die „Mine Heydt“ handeln, deren Erze mehr als 60 Jahre auf dem Beleser Grubenplateau verschickt wurden!

Interessant ist es, dass schon für 1882 eine weitere Konzession in Beles erwähnt ist: „Mine de Belvaux comprenant une concession de 40 hectares cédée le 4 Février 1882 par la Société Anonyme Luxembourgeoise des Chemins de fer et Minières Prince-Henri pour un terme de 30 années prenant cours le 1er mai 1883“. Gemäss dem Grubenplan der „Inspection du Travail et des Mines“ ist diese Konzession eine Erweiterung der am 18.

Juni 1880 vergebenen „Kahlbräck“ (20 ha), und zwar um weitere 20 ha eines Areals, genannt „Op dem Ronnebiërg“. Alle Exploitationspläne, betreffend die Gesellschaft „Minières Belvaux-Oberkorn“ - Ingenieur LABOULLE war Leiter -, bis zum Jahre 1900 weisen den unterirdischen Abbau in Galerien nach. Demnach fanden sich auf „Kahlbräck“ und „Ronnebiërg“ die ersten Beleser Galerien. Während die erste Konzession (1880) auf 20 Jahre abgeschlossen war, erfuhr das Exploitationsrecht eine Ausdehnung auf 30 Jahre durch die Konzessionsarealerweiterung vom 4.2.1882.

Die landesweite Entwicklung der Luxemburger Bergwerke zeigt sich an folgenden Zahlen, die Werktätigen betreffend, nach : Im Jahre 1868 waren es 1933 Bergleute, 1870 schon 2316, 1880 bereits 3656, 1885 weiter 3945 Erzarbeiter, 1890 war mit 4.185 die 4000-grenze überschritten, 1895 wurden 4587 gezählt, 1898 schon 6043 und 1900 sogar 6207 als absoluter Rekord, was die Beschäftigung in der Luxemburger Bergwerkgeschichte angeht. Um die Jahrhundertwende fanden sich schon recht zahlreiche ausländische Spezialisten in Luxemburger Belegschaften.

Die erste, geschichtlich belegte Zahl von „Hauern und Arbeitern“ für die Beleser Gruben „Kahlbräck“ und „Ronnebiërg“ kurz nach 1883 ist die von 92 Beschäftigten, bevor es am 19. Januar 1891 zur Ratifizierung einer weiteren Grubenkonzession zwischen der Prinz-Heinrich-Gesellschaft und der „Société Minières Belvaux-Oberkorn“ kam. Der Bruttotageslohn eines Hauers betrug zu der Zeit durchwegs 2,5 bis 3,75 F je nach



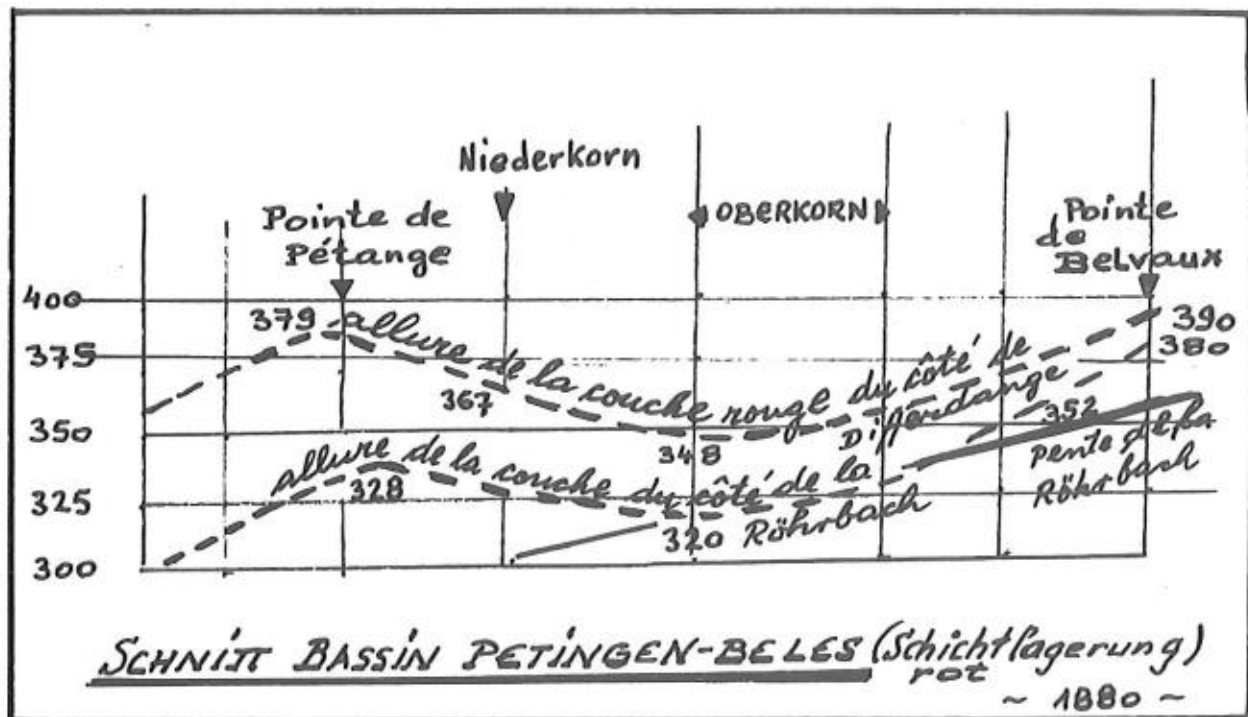
Als es noch mit „Pferdestärke“ zum Versandquai ging...

geförderter Tonnage; dem Schlepper wurden allgemein drei Viertel dieser Beträge gezahlt. Die tägliche Arbeitszeit betrug 10 Stunden, während anderwärts der 12-Studentag die Regel war. Brot-, bzw. Milchpreis betragen 0,25 F je kg und 0,10 F pro Liter!

Aus der Epoche zu Beginn dieses Jahrhunderts soll der 1906 erfolgte Bau der Seilbahn „Grube-Werk OETTINGEN“ zum späteren HADIR- und heutigen ARBED-Werk DIFFERDINGEN angesprochen sein. Die Seilbahn, Länge etwa 12,7 km, wurde ab 1902 geplant, als die in Differdingen anlaufende Greyträgerproduktion grössere Mengen hochwertigerer Erze erforderte. 143 Metallpfeiler auf Betonfundament tragen die Förderseile, die an mehreren Streckenteilen mittels riesiger Gewichte Halt und Spannung erhalten. Diese Tragseile, Dicke 45 mm, wiegen 12 kg je m und bestehen aus einem Drahtgeflecht, dessen Seele aus 19 runden Drähten, umgeben von zwei Lagen zu 20, bzw. 21 z-förmigen Formdrähten. Die Lebensdauer der Seile wird allgemein mit 3 Mio Tonnen Förderung angegeben, die durch 462 Förderwagen, - Tragkapazität etwa 1200 kg bei einer Schnelligkeit von 2,9 m/Sek. (Stundenmittel um 10,4 km) -, gewährleistet wird. Bis zur Modernisierung im Jahre 1964 wurde die Kraft eines 150-PS-Elektromotors auf ein Zugseil übertragen, das aus einer Hanfseele, überzogen von sechs Litzen mit je 19 Drähten, besteht. Der Zugseildurchmesser beträgt 21 mm, das Seil selbst hat eine „Lebenserwartung“ von zirka 9600 Betriebsstunden.

Die Stundenleistung der Seilbahn wird mit 200 Tonnen angegeben, die von drei Tagesschichten mit 5000 t. Zwischendurch stand und steht die Förderung per Seilbahn still; jedoch muss diese permanent gewartet werden. Für die Strecke über Beleser Territorium, - es steht ein gerütteltes Dutzend Masten auf lokaler Erde - waren Jahre hindurch nachstehende Kontrolleure verantwortlich: HH. Eugène BISCHÉL, J.P. BISCHÉL, Jean PERSICO, Joseph GRANDGENET, Etienne JOACHIM und Albert PERSICO. Bei Gelegenheit der behördlichen Abnahme am 17. Oktober 1906 waren zahlreiche Persönlichkeiten zugegen, darunter die HH. Marx MEYER, Generaldirektor; Oberingenieur SELLGE, Verwaltungsmitglied Paul WURTH, Direktor ELLINGEN, Mineningenieur DONDELINGER.

Die Schnittaufzeichnung des Grubenbeckens Petingen-Differdingen-Beles zeigt an der „Pointe de Belvaux“ eine Lagerung der roten Erzschiefer (Stärke 1,5 bis 2,8 m) auf 390 bis 370 m nach, Sachverhalt der, gemessen an den Höchsterhebungen des Plateau von 417,5 bis 419,7 m, schon frühzeitig die Ausbeutung „per Galerie unter Tag“ als zweckmässig erscheinen liess, so ab dem Jahr 1883 auf „Kahlbräck“ und „Ronnebiérg“. Schon bevor dieses weite Areal durch Pfeilerbruchbau vollständig unterirdisch exploitiert war, wurden um 1900 neue Stollen im Ort genannt „Steinkaulen“ getrieben. Zu einem Hauptstollen, Richtung Süd-Nord, von einer Länge über 200 m, wurde hier ein zweiter, in Parallele getrieben, östlich vom ersten. In kommenden Jahren wurden diese zwei Hauptlinien in nur ganz bescheidenem Masse durch Querstollen verbunden. Die Gründe hierfür sind nicht direkt bekannt, könnten aber dahin gesucht



werden, dass Bergleute der neueren Zeit uns erklärten, dass diese „Ecke zu den niederträchtigsten“ des gesamten Plateau gehörte! Die Grubeneinfahrten „op der Stèkaul“ waren übrigens die am längsten erhaltenen auf „Beleser Biërg“. Als die Grubenarbeiten in der „Stèkaul“ sich allmählich nach Westen verlagerten, zum Ort genannt „Bei de Stèkaulen“, - wo sich in den Jahren 1910 bis 1920 zahlreiche Stollen befanden -, wurde „Auf Ronnebiërg“ (400,9 m) schon im Tagebau gewerkt. (vgl. hierzu Karte „Mine de Belvaux“ - Plan von Juni 1946).

„Vor Ort“ unter Tag wurden die Sprenglöcher in kalkiger Minette mit Handbohrern mühsam verwirklicht, beim Schein der alten Grubenlampe, die viel Russ und Qualm entwickelte; letzte Tatsache bewirkte, dass in jenen Tagen die Luxemburger Erzmänner die Grube ähnlich schwarz verliessen, wie Kohle abbauenden Grubenarbeiter. In den weicheren, kieseligen Minettschichten wurde neben dem Handbohrer auch das Bohrdrehkreuz eingesetzt, der „Turnicky“ (vgl. mit dem französischen tourniquet). Im „Chantgen“ hatte der Hauer das Sagen und die erste Verantwortung; er bestimmte Arbeitsrhythmus, leitete Abbau und Abstützen. Ihm zur Seite stand der „Roller“, der im wesentlichen das Zerkleinern und Laden von Erzblöcken bewerkstelligte, letztlich die vollen Loren zum Hauptstollen bis 1,5% Gefälle schleppte. Hier wurden diese von einem Pferdegespann in Empfang genommen und aus der Grube geschleppt.

Ein Landwirt aus Beles, der zu jener Zeit Pferde für die Gruben zur Verfügung stellte, war Jean-Pierre BRAUSCH, genannt „Clou“; neben seinem Bauernbetrieb führte er Gastwirtschaft und eine bescheidene

Lebensmittelwarenhandlung. Das Haus „a Clouts“, das spätere „Café beim Aennchen“, befand sich in Beles auf der heutigen Place Pierre GREISCH. Lange Jahre war auch Karel MOLTER Besitzer zahlreicher Pferde, die „op der Mine gaange sin“, so 3 Tiere „auf Wenschel“, im Wirkungsbereich „Plang“. Nach abgeschlossener Schulpflicht wurden folgende Jugendliche „Pärdsjongen“ für K. Molter: Albert und Franz BETTENDORF, Nicolas und Pierre GREISCH, Joseph KLEIN und Aloyse, sowie Joseph SCHOCKMEL. Diese schon recht früh werktätigen Jugendlichen versahen auch das wichtige „Amt“ des „Blechbouw“. Es bestand darin, dass sie beim Abwiegen die „Hauerbleche“ von den Loren nahmen; tatsächlich hatte jeder Mineur seine Werknummer, „ë Blech“, die jedem „Buggie“ angehängt wurde, damit bei Abwiegen und Erzkontrolle die Herkunft der Fuhre einwandfrei festgestellt werden konnte.

BRAUSCH und MOLTER stellten anfänglich ihre Pferde der Grubenfirma Aug. Metz-Le Gallais zur Verfügung, nach 1911 der A.R.B.E.D. als neuem Besitzer. Ausser in Beles „gingen“ Molters Pferde in Knuttange (15 Tiere), Hayange (8), Boulange (14), Algrange (21), Rédange/Moselle (8) und ARBED (3). 1913 waren 88 Bergleute auf dem hiesigen Plateau beschäftigt. Zu diesem Zeitpunkt wurden als Löhne gezahlt: dem Hauer für einen 8-Studentag brutto 9,10 bis 9,15 F, dem Schlepper 6,95 F, dem unqualifizierten Handlanger, oft Tagelöhner, 5,40 F (1913: kg-Preis für Brot 0,35 F, 1 Liter Milch 0,25 F). 1928 erhielt der Hauer 70 F täglich, der Schlepper 62 F im Schnitt, während 1938 dem ersteren 82 F, dem letzteren 76 F täglich ausbezahlt wurden. 1928 waren Brot- bzw. Milchpreise 2,75 F und 1,90 F, während 1938 für Brot 2,4 F je kg und 1,60 F für 1 Liter Milch bezahlt wurden.

Auf dem alten „Plang“, - er wurde bis 1940 verschiedentlich umgebaut und ausgebessert - wurden die von den Pferden herbeigeschleppten Loren mittels eines Doppelgleises über den „Plang“ ins Tal abgelassen: bis zu fünf volle Loren galten auf der schiefen Ebene als Gegengewicht für eine Ramme leerer „Buggies“, die bergwärts fuhren. Der ganze Vorgang, bei dem der Bremser an der Drahtseilscheibe (bis zu 2 m Durchmesser) einen wichtigen und verantwortungsvollen Posten versah, wiederholte sich bis zu 10 oder 12 Mal pro Schicht. Als gängige Steigungen des „Plang“ waren im Erzbecken zwischen 5 und 8% üblich.

In Beles wurde 1922 die Schlepperei mit Pferden im Grubenbetrieb teilweise durch eine erste Benzollok ersetzt; 1927 wurde der „Plang“ auf dem Beleser Grubenplateau weitlich automatisiert. Für 1930 wird die Zahl der Beschäftigten in der „Beleser Mine“ mit 98 angegeben, bei einer landesweiten Belegschaft von 5539. Die Modernisation in Beles setzte spät ein: rund 12 Jahre nach deren Verallgemeinerung im Luxemburger Grubenwesen wurde erst 1935 die mechanische Perforierung „vor Ort“ vorgenommen...und 1936 schon wurde hierzuorts die Ausbeute „unter Tag“ eingestellt, nachdem die auf durchweg 350-352 m lagernde Grauschicht weitlich ausgebeutet war. Dies war dann auch förmlich der Startpunkt zur zeitweiligen Stilllegung der Grubenarbeit in Beles: 1937 bis



Genau so sah auch der alte Versandquai in Beles aus: die Dampflokomotive hat eine „Ramme“ Erzwägelchen herangeschafft (Quai Rümelingen).

1939 wurde kein Erz auf dem Beleser Berg gebrochen; eine zweite „Ruheperiode“ gab es zeitweilig zwischen 1948 und 1950.

Alle offiziellen Grubendokumente der Kriegsjahre 1940-44 tragen den verhassten „Reichsvogel“ auf dem Stempel „Das Bergamt Luxemburg“. Aus einem Grubendokument vom 15. Dezember 1942; das den „Versteigerungsakt“ der Konzession „Auf der Kahlbrück“ vom 2. Juli 1934 erwähnt, die am 26. September 1985 (!) nach 50 Jahren auslaufen soll, erfahren wir, dass im „Pulverhaus der Grube Beles 2500 kg Luxit, nebst 10.000 Sprengkapseln gelagert werden durften.“ Das Grubenpulverhaus lag nord-westlich, im Bereich „Bei der Steinkaul“.

Nach den Schrecken des Krieges bekam die „Mine Belvaux“ neuen Aufwind; einige Bergleute waren während langen Kriegsmonaten „Heim ins Reich“ Zwangsverpflichtet. Nun, da die allermeisten zurückgekehrt waren, begann in Beles emsiges Schaffen unter der bewährten Leitung von Grubenchef Gaston QUARING, der bereits seit Mai 1941 dem einheimischen Grubenbetrieb vorstand. Vormalig Stiefkind bei Planung und Investition, sollte der „Bieleser Berg“ sich zusehens, wenn auch nur allmählich, modernisieren; im Rahmen der durch die A.R.B.E.D.-gesellschaft durchgeführten Betriebszentralisierungen wurde ARBED-Mine-Esch-Hiel zum Zentralbetrieb; als Nebenbetriebe galten Mine Belvaux, Mine Düdelingen, Mine Lallengerbiert, Mine Bromeschbiert Tetingen,



Grubenausweis (Vorder- und Rückseite) in Metall gefasst aus dem Jahre 1941: Grubenabteilung in Esch/Alzig!

Mine Laangegronn Rümelingen, letztlich Mine HEYDT, nächst der von Beles, auf französischem Territorium gelegen. Der ältere Beleser „Plang“ (siehe hierzu Karte: Plan pour l'Etude des dépôts de matières ferrugineuses remaniées) nahm von 1944 bis 1949, nebst dem auf Mine Beles gewonnenen Erz, die gesamte Produktion der französischen ARBED-Mine HEYDT auf, teilweise noch bis 1971. Die so transportierten Quanten belasteten die Anlage übermässig, während auch die Fördermannschaften überanstrengt waren : in dem Masse, wie die Nachfrage stieg, schnellte der Abbau in die Höhe. Jedoch war der zur Verfügung stehende Fuhr- und Schleppark vielfach veraltet. Aus modernisierten Betrieben wurden teils ausrangierte Dampf- oder Benzolloks eingesetzt, wie sie schon 1922 in ARBED-Gruben verwendet wurden. Einer der letzten Dampflokführer der „Mine“ war Charles GREISCH.

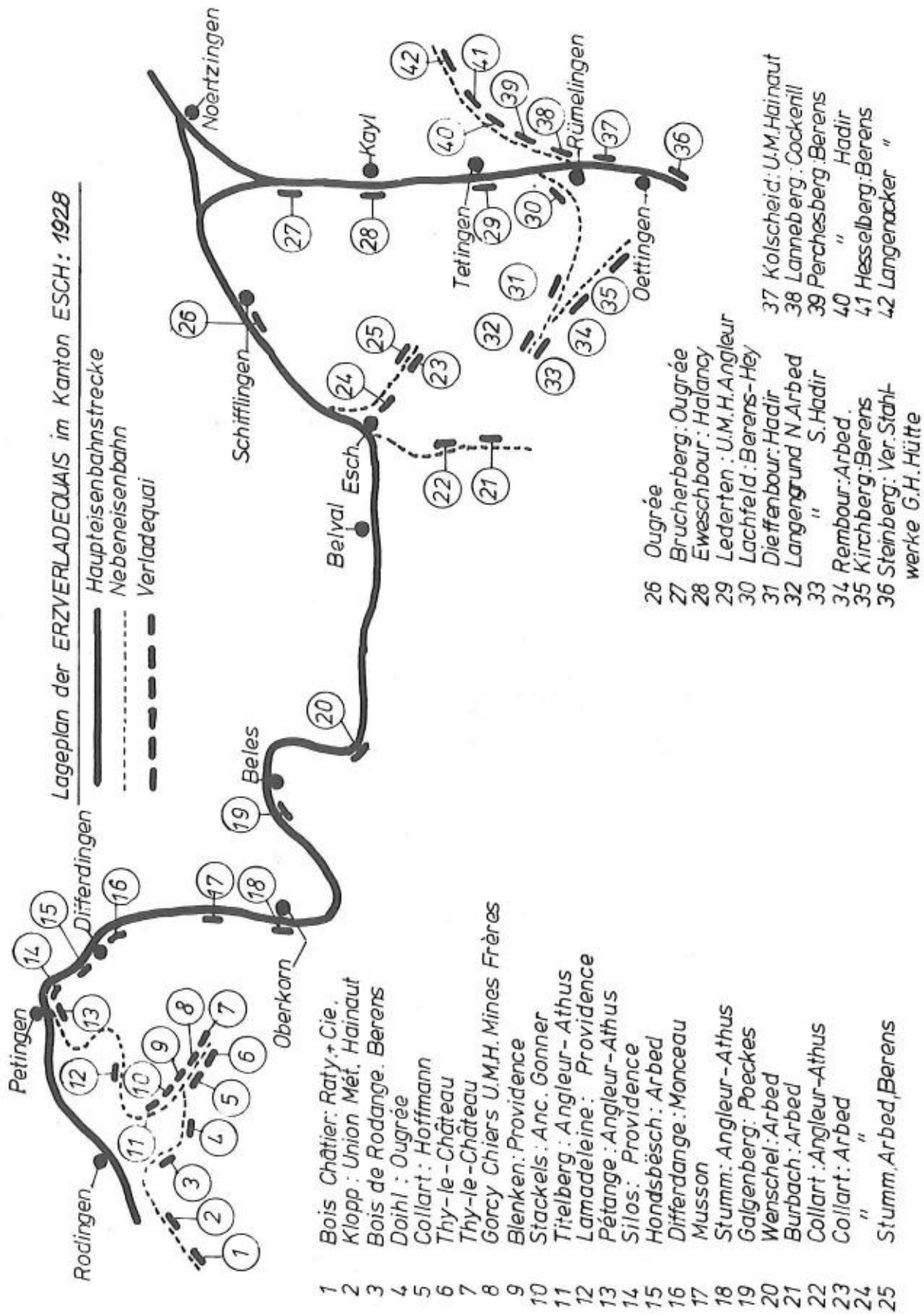
Im November 1949 lief die erste Elektrolok auf dem „Bieleser Bierg“, während bis dahin nur die weite Strecke von Mine Heydt her elektrifiziert war. Fr. Sylvie SCHROEDER, Tochter des Direktors Robert SCHROEDER, durchschnitt die Trikolore und gab somit die elektrische Bahn frei ; neben dieser Lok blieb aber auch die alte Dampflokomotive noch unter Feuer.

Mine Heydt Arbed

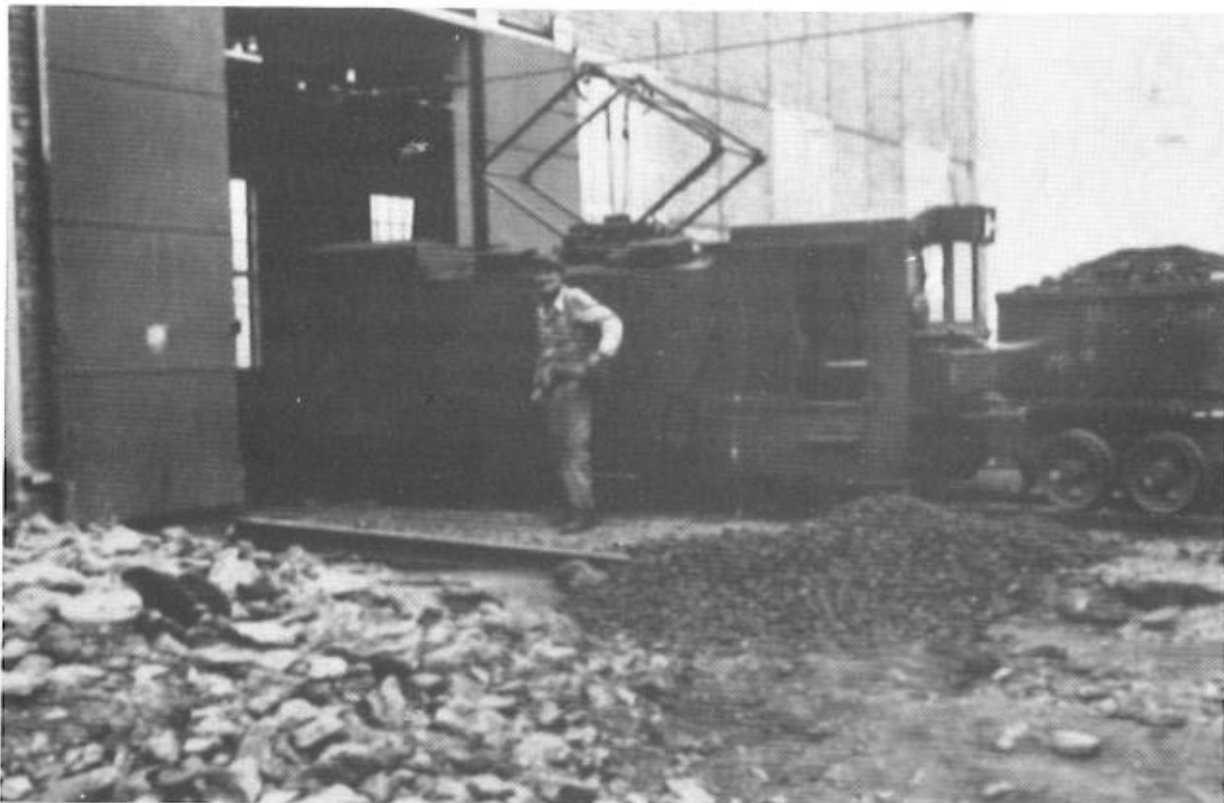
Locomotive de roulage „Heydt“ vers Quai Wenschel, Belvaux

A droite : , Weisgerber J.P.





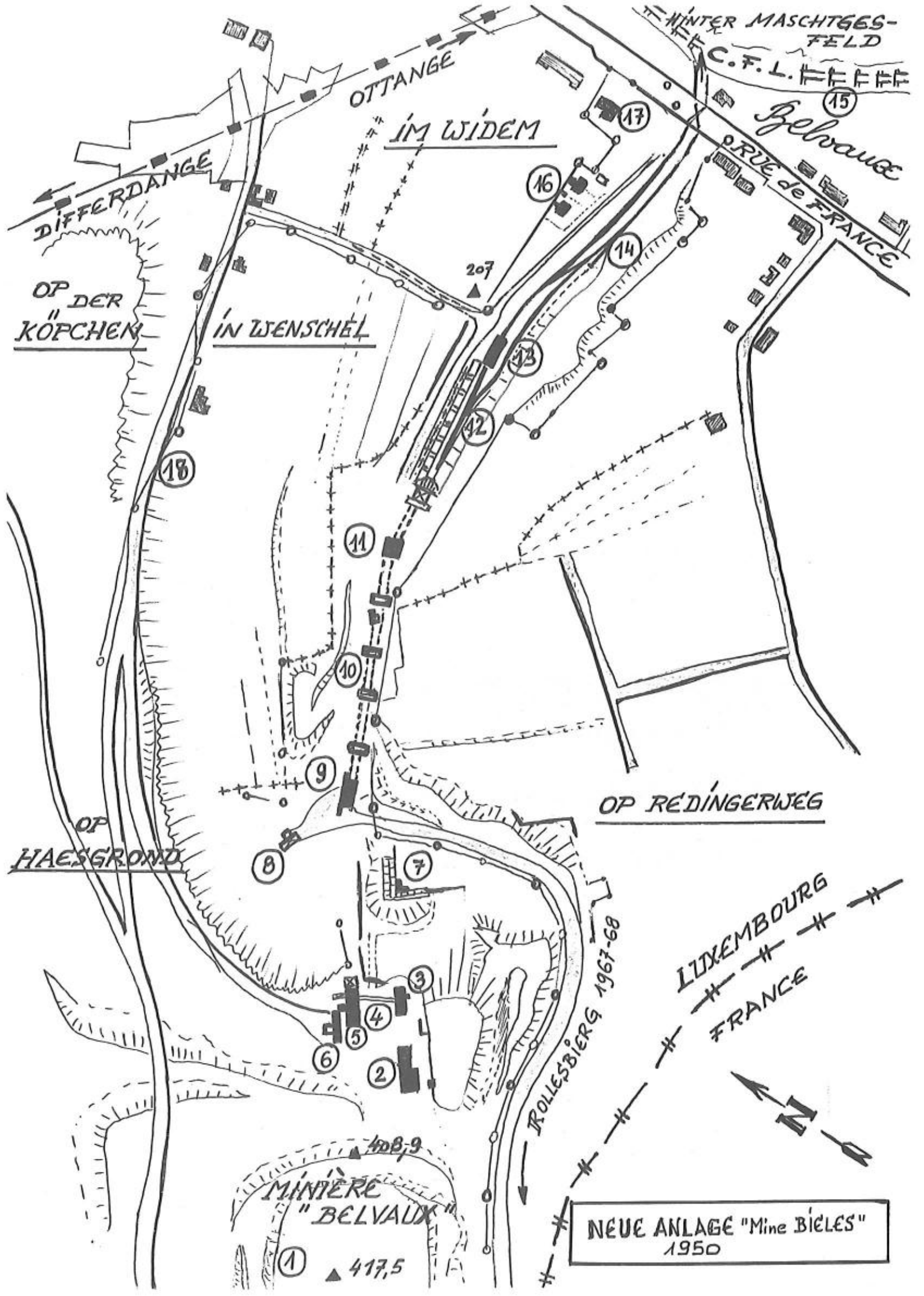
Wenn bis März 1950 täglich nur eine Schicht bei Wind und Wetter gearbeitet wurde, so erwirkte der steigende Bedarf an kieselhaltiger Minette, allgemein als „Grompërebuedem“ bezeichnet, die konsequente Einführung einer zweiten Tagesschicht; die Tagestonnage schnellte von den vormaligen 600-700 t auf 1.400, gar 1.500 Tonnen empor. Der „Plang“ war hoffnungslos überfordert, das Material hart an der Grenze des noch Ueberstehbaren; die Erz abbauenden „Minettsdäpp“ werkten permanent mit Fördermaximum. So kam es denn auch öfters vor, dass auf dem Wenschelquai, wo die „Buggien“ über „de Bock“ automatisch in die „Minettetalboën“ gekippt wurden, so mancher Ladekasten des Minenwägelchens absprang und im Talbo oder dem bereitstehenden Koks-wagon landete. Mittels eines Stahlseiles und der Minettlok wurde der „abwegige“ Ladekasten hoch gezogen und der „Buggie wieder flott gemacht“!



Mine de Belvaux: Elektrolok 1950

Der alte „Plang“ mit seinen beiden „Kud-sacs“ (vgl. mit dem französischen cul-de-sac = Sackgasse, hier kurze, tote Gleisanlagen, beidseitig des Hauptgleises unterhalb der schiefen Ebene, wo leere Buggies warteten) wurde verlassen und abgebaut.

An Hand nebenstehenden Situationsplans der vom Frühjahr bis zum Monat August des Jahres 1950 durch die Bauerunternehmerfirma NEN-NIG geschaffenen, neuen Brech-, Förder- und Versandanlagen „im Wenschël“ soll die Arbeitsweise auf „Mine Belvaux“ erläutert werden (Zeichnung nach einer Lagekarte ARBED-Mines/Kahlbrëck-Bieles vom 14. Februar 1968, ergänzt am 2. Januar 1972).



OP DER
"KÖPCHEN"

IN WENSCHÉL

OP
HAESGROND

OP REDINGERWEG

MINIÈRE
"BELVAUX"

NEUE ANLAGE "Mine BIELES"
1950

LUXEMBOURG
FRANCE



① ▲ 417,5

▲ 408,9

207

⑬

⑪

⑩

⑨

⑧

⑦

⑥

⑤

④

②

③

⑫

⑬

⑭

⑮

⑯

⑰

⑱

⑲

⑳

㉑

㉒

㉓

㉔

㉕

OTTANGE

IM WIDEM

WINTER MASCHTGES-
FELD

C.F.L.

Belvaux

RUE de FRANCE

ROLLESBERG 1967-68

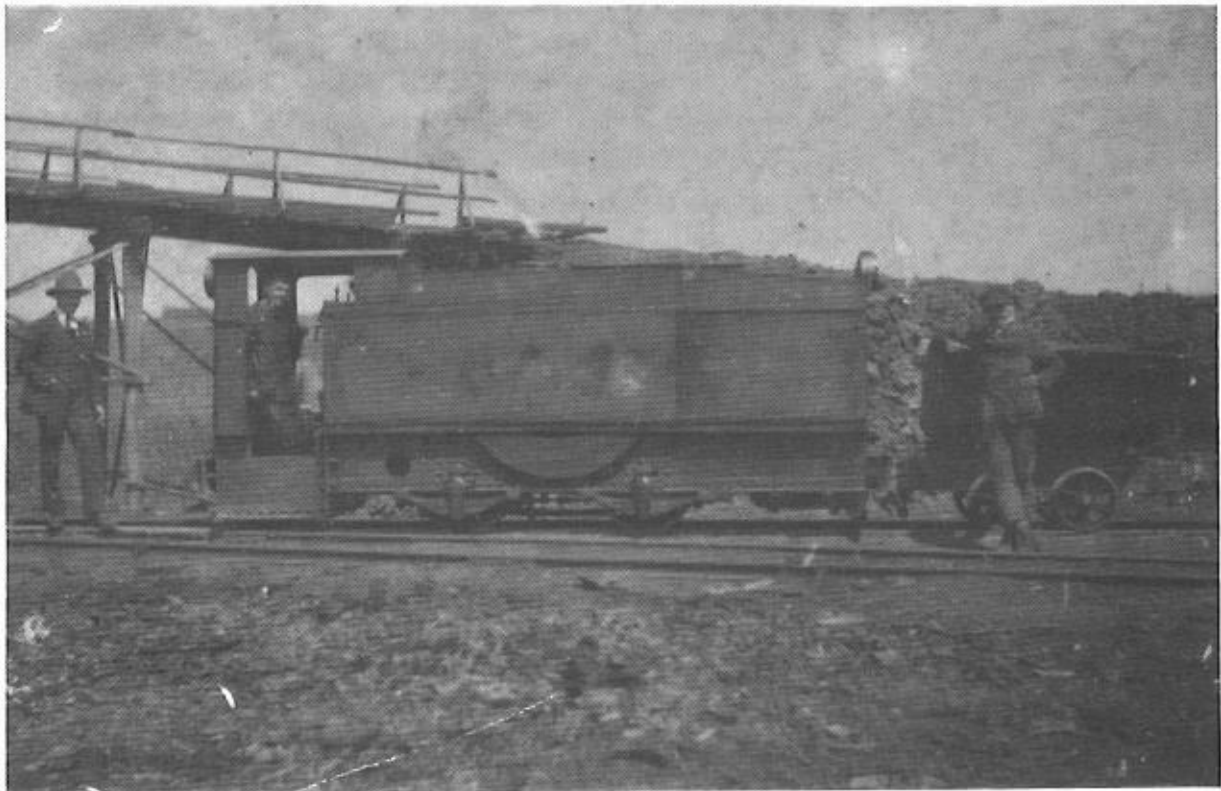
DIFFERDANGE

Süd-westlich, etwa 200 m vom Punkt Höhe 417,5 m „Minière Belvaux“ (1) lag das Pulverhaus des Grubenbetriebes. Die Gesamtanlage bestand weiter aus Garage mit Werkstatt (2), der Elektrozentrale mit Duschräumen und Refectoire (3), durch einen betonierten, mit Eisenplatten abgedeckten Kabelkanal (4), - in diesem fanden sich Strom- und Wasserleitungen - mit dem Maschinen- und Schmiedeschuppen (5) verbunden. Ueber dem Lokschuppen befanden sich die Büroanlagen, nebst einer Wohnung für den Betriebsleiter. Westlich des Verwaltungs- und Lokgebäudes lag das Ersatzteillager (6) mit Magazin für Oel und Benzin; als Anbau finden wir den Wasserbehälter, der mittels einer Pumpe vom Silo im Wenschel gespeist wurde. Hart an einer Stützmauer lag auf Punkt (7) das „Bremsheisgen“ des alten „Plang“. Auf der leistungsstarken „Bascule“ (8) wurden bis zu 35-t-fassende Lastwagen abgewogen.

Die eigentliche Förderanlage begann bei der Vorbrechanlage (9); hier erfolgte die Grobabsonderung des anhaftenden „Déblais“ (Boden und nicht nutzbares Gestein) und das Verkleinern der Minettbrocken; über ein etwa 160 m langes, erstes Förderband (10) wurde das Erzgestein zur Winkelstation (11) verfrachtet, von hier über ein zweites Förderband (12) zum Minettsilo (13). Der Silo war in zwei riesige Becken aufgeteilt, wovon das westliche 2.000 t, das östliche 1.000 t Erz aufnehmen konnte. Um den Silo zu füllen, stand ein fahrbares Verteilerförderband zur Verfügung, von welchem das Erz je nach Art, - kalkige oder siliziumhaltige Minette -, in das linke oder rechte Becken des Silos eingefüllt wurde. Ueber Extraktoren wurden die Becken entleert und zwar wiederum durch ein Doppelsystem von Förderbändern, die einanderzuarbeiteten, das heisst die Minette in der Mitte zusammenbrachten, die dann in die darunterstehenden, grossen Minettewagen fiel. Ueber die Normalspurgleisanlage der C.F.L. (14) wurde das Erz zum Hauptstrang der Linie Esch-Petingen (15) gebracht, dies noch Mitte der 50-er Jahre. Die Punkte (16), zwei betriebseigene Häuser mit insgesamt 4 Wohnungen und das Haus FIXMER (17) gehörten ebenso zum Betrieb, wie auch der Verbindungsweg und die Strasse (18), über die nach 1880 die Minette per Karrentransport am Hause Weisgerber vorbei zum damaligen Quai transportiert wurde; der damals abgebaute Teil, vormalige Prinz-Heinrich-Konzession, danach Aug. Metz & Cie - Le Gallais gehörend, lag nördlich der „Mine de Belvaux“, Richtung „Op Haesgrond“.

Zurück „vor Ort“ und dem Jahr 1950, wo am 14. August die neue Grubenanlage eingeweiht wurde, in Gegenwart zahlreicher Gäste, darunter Minendirektor Robert SCHROEDER, Betriebschef Gaston QUARING, Steiger Michel QUINTUS, Vertretern der Betriebe Esch-Hiel, Arbed-Dommeldingen, der Firmen NENNIG, BAUME & MARPENTE und HECKEL, Saarbrücken. Die neue Anlage förderte anfänglich 2.000 t täglich für die Hochöfen ARBED-BELVAL, ARBED-DUDELINGEN und ARBED-ESCH-SCHIFFLINGEN. Die alten Minettwägelchen mit 2 bis 2,5 t maschinell erfolgter Ladung reichten nicht mehr aus und wurden durch die 8-t-fassenden Wagen vom Typ „Komaeser“ ersetzt. Schnell stieg die Tagestonnage auf 2.500 t. 1952 wurde mit H. Albert WILWERT, langjähri-

ger Hauer unter Tag auf „Honsbesch“, ein zweiter Steiger in Beles eingestellt, genau am 16. Oktober, von wo ab er bis 1968 als guter, umsichtiger Vorgesetzter Dienst tat. Dem ersten Lastwagen, Typ Mack, im Jahre 1952 folgten viele weitere, die die 8-t-Komaeserwagen auf Schienen verdrängten. Von „der Kaul“, wo die anfänglich 15-20 Tonnen fassenden, - später bis 35 t -, Lastwagen vom Bagger geladen wurden, sollte nunmehr täglich bis zu 5.000 t zum Brecher verfrachtet werden; Abnehmer waren weiter die 3 oben genannten Hüttenwerke.



Das Schleppen mit der Benzollokomotive: 1922 - 1949

Während von nach dem Krieg bis 1952-53 die Förderanlage fast ausschliesslich Heydt-Minette verarbeitete, wurde 1953 im grossen auf dem „Bieleser Bierg“ abgebaut, anfänglich nur 400 t täglich; die Werksbahnen verschwanden gänzlich, Elektro- und Dampflokomotiven wurden auf Esch-Hiel verschrottet.

4 Lastwagen und 2 Bagger, Typ Boom, brachten zudem riesige Erzmengen aus dem Tagebau „Kahlbräck“ und „Op der Krëschtchen“.



Die Kantine „KAHLBRECK“ : 1892 - 1920 - 1960

Die „Mine Kahlbreck“, Südwestlich der „Beleser Mine“, war lange vor dem Tagebau durch die ersten Galerien für Beles, sowie durch das gastfreundliche Haus Nicolas BERTEMES bekannt, genannt „Kahlbrëck's Neckel“. Als „tâcheron“ und als Gastwirt war er gleichwohl geschätzt. Die Gaststube „Kahlbrëck“ wurde lange vor dem 1. Weltkrieg errichtet; sie bestand anfänglich aus einem Hauptbau, aussen mit Holzpaneelen ausgeschlagen, dem später eine Annexe als Steinbau angefügt wurde. Für Kost und Logis sorgte zwischendurch Mme Bertemes, „Kahlbreck's Suss“; 1960 wurde das Areal samt Bau von Arbed-Mine erworben, das Haus kurz darauf abgetragen, bevor die systematische Erzausbeute 1967 begann. Interessehalber sei erwähnt, dass aus dem Personenverzeichnis der Differdinger Gemeinde 14 Seelen für das Jahr 1895 auf der „Kahlbrëck“ erwähnt werden; präzisere Angaben finden sich für die Jahrgänge 1900 und 1905, wo 4 Männer und 6 Frauen, also 10 Personen gezählt wurden, bzw. 17 Männer und eine Frau im Jahr 1905. Dies deutet daraufhin, dass zu diesem letzten Zeitpunkt die „Kahlbrëck“ als Grubenunterkunft, mit Kost und Logis, funktionierte, wie sie es während mehr als 60 Jahren regelmässig tun sollte. Ab 1910 fehlen diesbezügliche, genaue Angaben.

Wegemässig war die „Kahlbrëck“ dreifach verbunden, einmal mit Differdingen und dem lothringischen Grenzgebiet und über den „Réimerwé“ (vgl. Karte von 1946 „Mine de Belvaux“) mit Beles: vom Dorf herkommend führte der „ancien chemin d'Arlon“ südlich des Ortes genannt „Auf der Koepgen“ (Punkt XII), - wo sich bis 1931 das erste Spielfeld des 1908 gegründeten F.C. THE BELVAL Beles befand -, an der 1904 errichteten

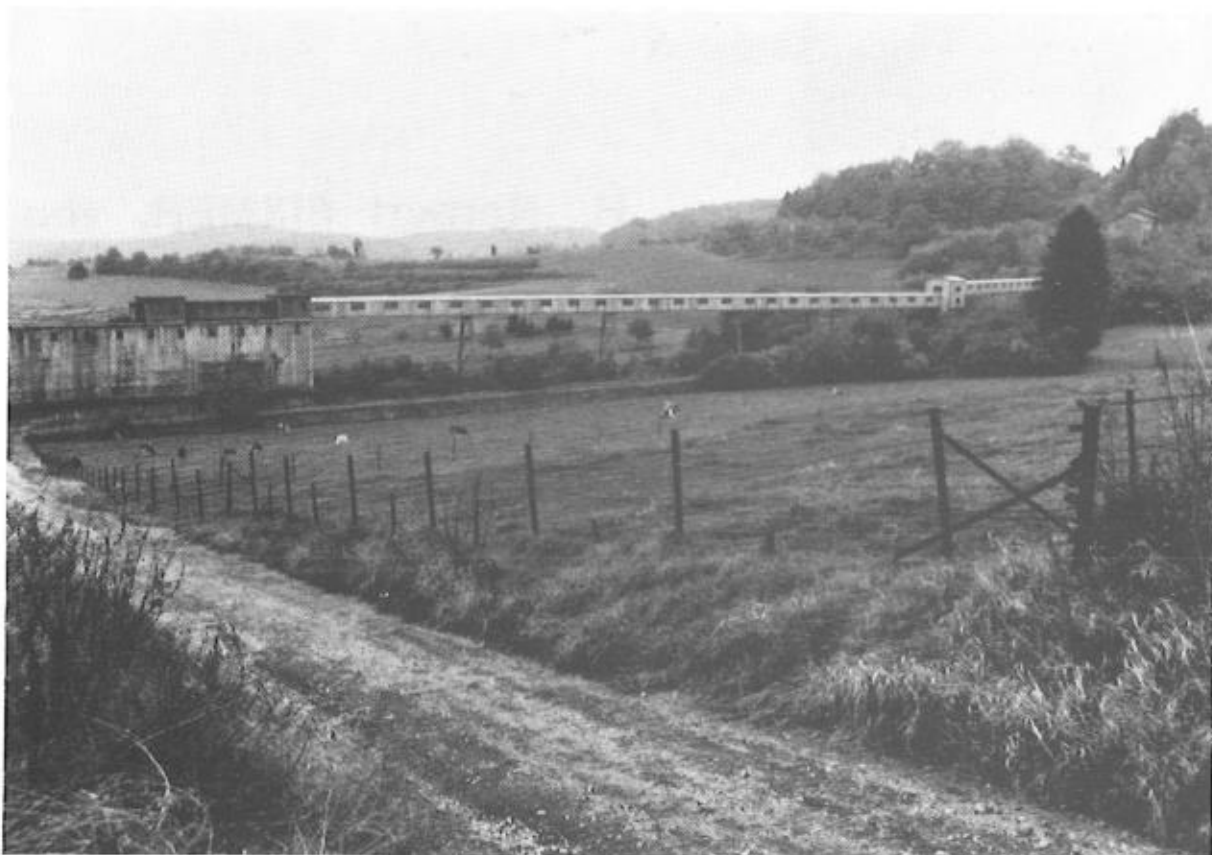
Kantine vorbei süd-westlich zur „Kahlbrëck“ (über die Referenzpunkte I, II, IV und VII besagter Karte). Letztere zeigt auch das nächst der Kantine und den vier sich dort befindlichen Grubenwohnungen gelegene 2. Spielfeld der Beleser Kicker auf, das 1932, anlässlich der Coupe FRIESEISEN eingeweiht wurde; 1941 erhielten die F.C. - The Belval - spieler ihr jetziges Spielfeld im Tal.

Die Beleser Grubenkantine, rechtseitig des Weges, der als verlängerte Hussignystrasse zur Grube führte, lag, einem reizenden Tannenhain nahe, direkt auf dem Grubenplateau. Die Kantine, „a Simons“, wurde von Simon GIACOMELLI ab 1905 bis zum Krisenjahr 1917 geführt; die Familie, die ihre Privatwohnung auf den Nr. 38-40 in der „lëwescht Gaas“ hatte, zwischen „Breiësch“ (Haus Karier) und „Grubesch“ (Haus Baltes), beköstigte jahrelang mehr denn 30 Erzleute. Von 1917 bis zum Abbruch verwaltete dann die Familie COLLY dieselbe; Köchin war Mme COLLY, ihr Gatte war „Sprengmeister“ auf der Beleser Grube. Die Kantine wurde, wie die vier sich gegenüberbefindlichen Grubenwohnungen, 1958 abgerissen. Unser Bild aus den 50-er Jahren zeigt links, als niedriger Anbau, den vormaligen Schlaf- und Aufenthaltsraum, ursprünglich zur Kantine gehörig, nach Umbau zuletzt durch Nicolas ROBINET bewohnt. Die drei anliegenden Einfamilienwohnungen waren bewohnt, von links nach rechts: durch die Familien BARBERI, dann Jules GAUB; der mittlere Bau durch die Familien HEINEN-SCHAUER, später Mathias UNSEN; das Gebäude rechts, von 1921 bis zum Abbruch, durch die Familie Albert KUNNERT.

Erwähnen wir, dass die Kantine keine hauseigene Wasserleitung besass; im Kantinenhof stand ein grosses Wasserfass, aus dem vermittels einer Handpumpe jeder das benötigte, kostbare Nass schöpfen konnte.



**Die vier Gruben-
wohnungen:
um 1900 bis 1958**



„Mine de Belvaux“: Silo und Erzbrechanlage

Doch zurück zur direkteren Grubengeschichte in Beles!

Von 1957-67 kam ein 3. Steiger nach Beles, H. Roby MARX, und im gleichen Jahr wurde ein 4. Bagger, Typ Menck, eingesetzt; elektrogesteuerte Lastwagen ersetzten die zum Schrott frei gegebenen alten. Im Februar 1959 verliess der nach ARBED-Mine Düdelingen versetzte Betriebschef Gaston QUARING die hiesige Grube; ihm folgte H. Norbert FIXMER, 1955-57 Chef d'exploitation in Rümelingen, danach Betriebsleiter in „Laangegronn“ bis zur Schliessung 1957, weiter bis 1959 Chef d'exploitation in Düdelingen. H. Norbert Fixmer war bis zu seiner Versetzung in den Ruhestand (1970) „Chef“ in Beles. Er war allgemein beliebt und als umsichtiger Verantwortlicher bekannt.

Unter H. FIXMER als Betriebsleiter fusionierten 1967 „Bieleser- und Rollesbiere“ unter der Bezeichnung „Ciel Ouvert BIELES-ROLLESBIERG“. Zu jenem Zeitpunkt waren folgende 53 Bergleute auf „Beleser Mine“ registriert:

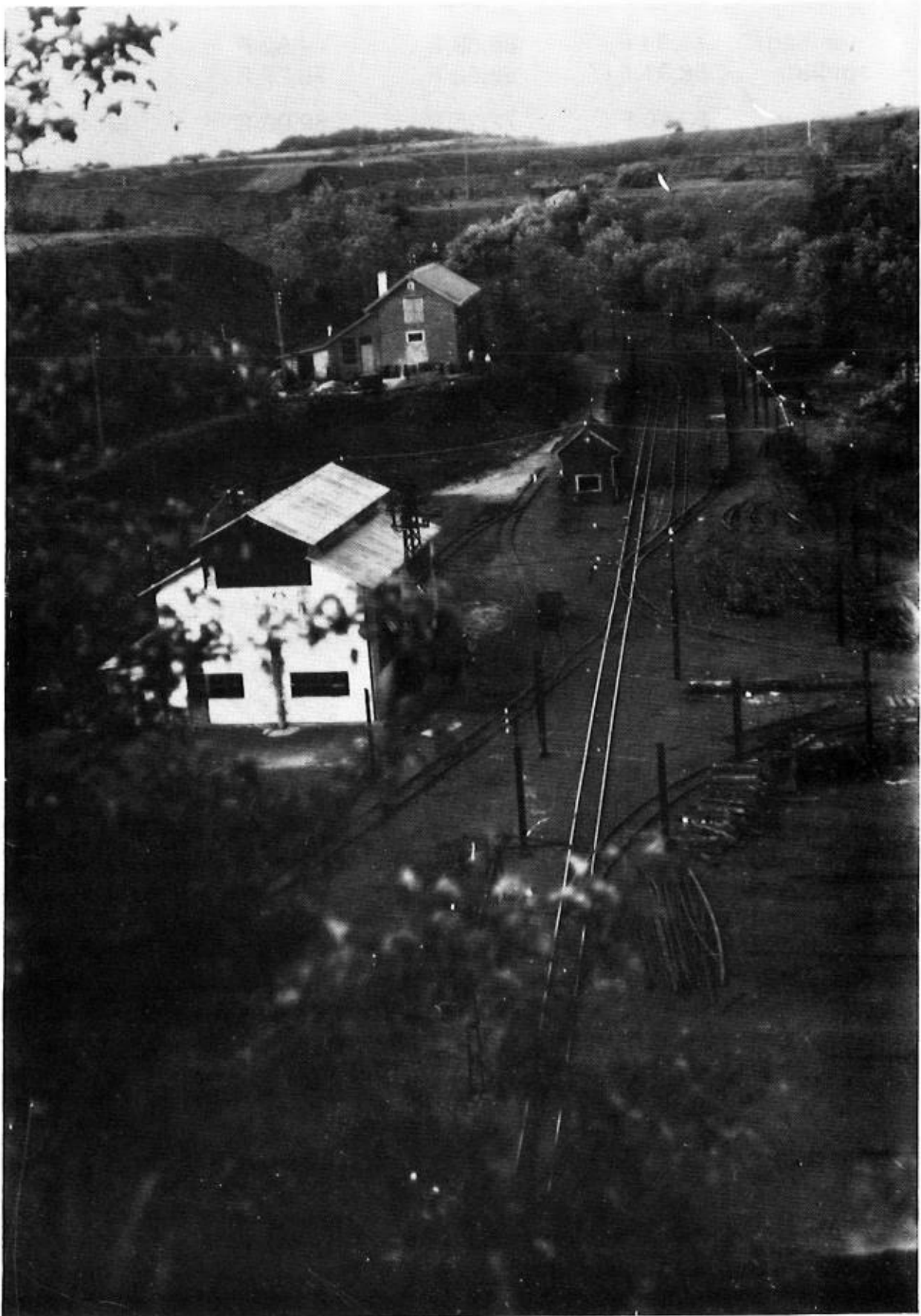
Antoine Alcadré, Camille Boltz, Victor Bizjak, Nello Baschera, Alfred Battin, Eugène Bailly, Marcel Christophe, Fino Collarini, André Dording, Antoine Dofing, Guill Delmarko, Henri Fickinger, (+) Max Fug, Jean Faber, (+) Mathias Franzen, Henri Gieler, (+) Wladislas Garlinskas, Bernard Gelhausen, Lucien Hemmen, Gilbert Hoffmann, Richard Hut-



**H. Norbert FIXMER, von
Februar 1959 bis 1969/70
Chef d'exploitation auf dem
Beleser Grubenplateau**

macher, Jean Huss, Jean Kirsch, Marcel Kugler, Bernard Kneip, Jean Kayser, Pierre Lehnen, (+) Joseph Lutgen, Jean Mersch, Michel Melchior, Roger Majerus, Branco Milenkowitsch, Pierre Neuensen, J.B. Polini, Carlo Polini, Louis Pianon, J.P. Reckinger, Jean Raccogli, Lucien Simon, Egidio Sagramola, Nicolas Scheitler, (+) Albert Schmit, Jean Schockmel, Nicolas Schuler, Emile Stoltz, Joseph Thull, Santino Vivani, Rino Vitali, Joseph Wengler, Jean Weis, Eduard Weber, Raymond Zahn, Emile Zenner.

Bis zur benannten Fusion im Jahre 1967 waren riesige Erzmengen in Beles abgebaut worden, mit einer Höchstförderung von 641.000 Tonnen im Grubenjahr 1961; 1967 brachte, mit der industriellen Zusammenschließung A.R.B.E.D. - H.A.D.I.R. Differdingen, eine Ausweitung der bestehenden Minenkonzession dadurch, dass die „Mine Kahlbrëck“ einbezogen und eine direkte Wegverbindung zum „Rollesbiërg“ geschaffen wurde. Durch die 4 bis 5 km lange Wegstrecke Beles-Rollesbiërg wurde der teure Transport per Schiene weitlich umgangen. „Vor Ort“ schafften riesige Bagger mit 70-t-Kapazität einen Abbau, von dem sich in kürzer oder länger vergangener Zeit nie hatte träumen lassen. Das werktätige Personal und der Fuhr-, sowie Maschinenpark waren ein letztes Mal auf der weiteren Anhöhe um Beles maximal beansprucht! Anders die noch leistungsstarken Anlagen des Brech-, Förder- und Versandkomplexes: Schon im Mai 1971 wurde die letzte Tonne Erz von der „Mine Heydt“ kommend, auf der Bascule beim Grenzübergang Frankreich-Luxemburg gewogen und auf dem Beleser Brecher gekippt! Der massive Erzabbau, namentlich auf der „Kahlbrëck“ rückte immer weiter westwärts, 30-35-Tonnen-Lastwagen brachten das gebrochene Erz zur Sammelablagerung „Rollesbiërg“, von wo die Minette per Elektrolok, in 8-10-Tonnen-Talbos über „Thillenbiërg“ nach A.R.B.E.D. - DIFFERDINGEN verfrachtet wurde. Auf dem Beleser Berg wurde es ruhiger und stiller.... Nachdem sich H. Norbert FIXMER gesundheitshalber 1969 vom aktiven Grubendienst zurückgezogen hatte, bevor er 1970 in den wohl verdienten Ruhestand versetzt wurde, unterstand die Mine Beles der Gesamtleitung Rollesbiërg-Beles; die letzten Steiger auf den heimatlichen Anhöhen waren die HH. Albert WILWERT, heute Steiger auf „Thillebiërg“, und Mathias HEINEN, der 1967 von der „Mine Mont Rouge“ nach Beles gekommen war und am 1. Januar 1977 in den Ruhestand trat.

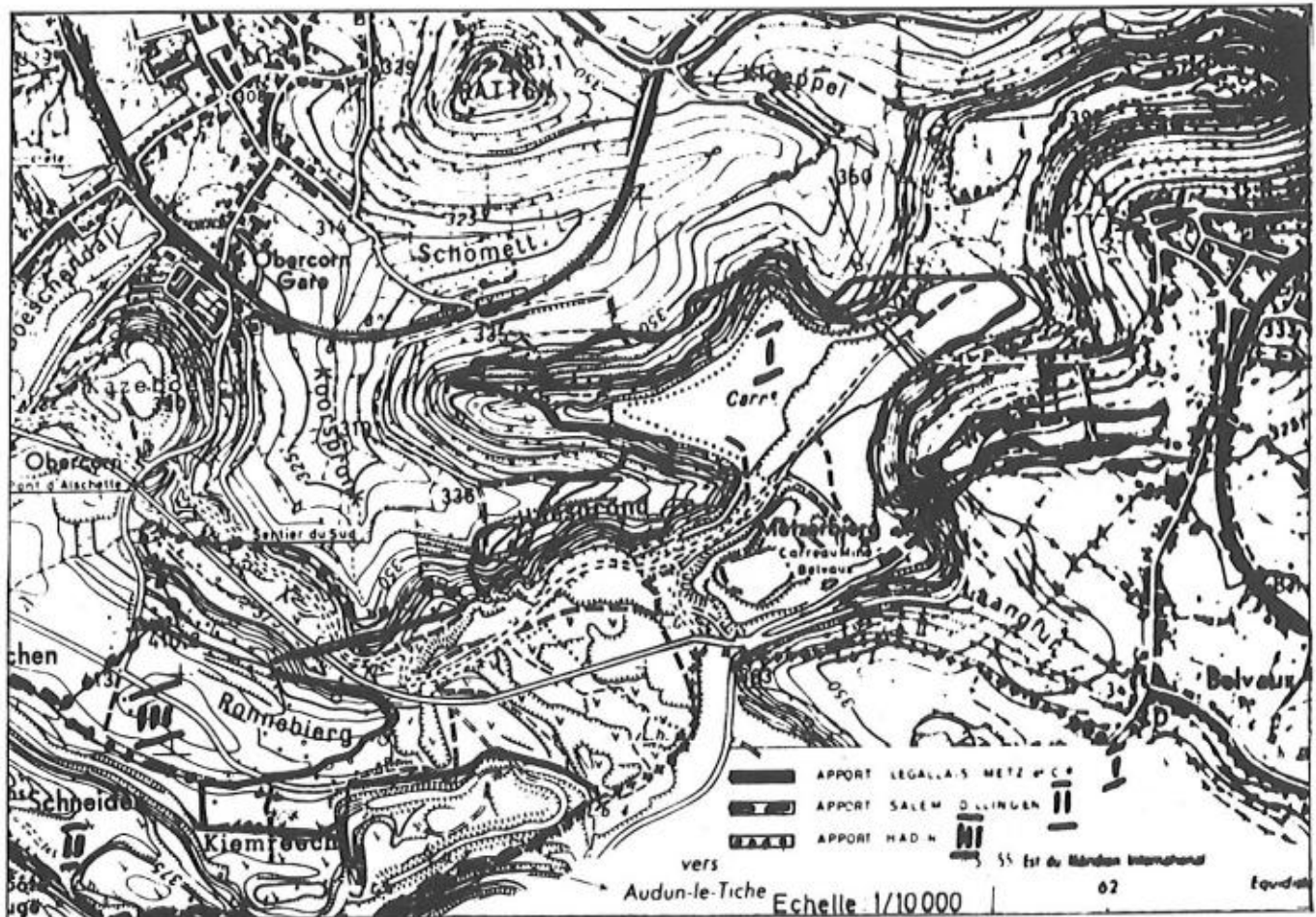


1968: „Mine Heydt“ Arbed

Lohnentwicklung 1964-1969: durchschnittlicher Brutto-stundenlohn

Grube	1964	1966	1968	1969
- unter Tag	71,39 F	86,58 F	94,62 F	100,62 F
- Tagebau	56,31 F	68,82 F	78,27 F	82,05 F
Siderurgie	62,50 F	72,25 F	80,05 F	86,42 F

Der eigentliche Abbau auf kommunalem Territorium ging bis 1975 weiter, zuletzt im Tagebau auf „Mine SALEM“, nächst der Maison SCHNEIDER, um die sich das hiesige Grubenareal im Jahre 1950 erweitert hatte, indes mit dem Zusatz der Konzession „Forges et Aciéries DILLINGEN“, die 1956 käuflich erworben worden war, das lokale Grubenareal seine weiteste Ausdehnung kannte.



Exploitationstage 1956-57

1977 stellte der Minenkomplex Rollesberg-Beles seine Abbautätigkeit ein. Zahlreiche Erzmänner fanden neue Arbeitsbereiche auf der Hütte, andere auf den letzten Luxemburger Gruben im Erzbassin. Und auch ihrer sind es immer weniger geworden, da die eisenhaltigeren Erze aus dem Ausland, oft aus Uebersee kommend, als rentabel gelten...

Analysieren wir in diesem Zusammenhang kurz die Hauptfaktoren, welche die Ausbeutung eines Erzlagers beeinflussen oder bestimmen: Zahl der Gruben und deren Beschaffenheit, Effektivität der abbauenden Erzmänner und Lohnsummen, Eisengehalt der Minette mit sich auswirkenden Nebenstoffen für in- und ausländische Erze, Quantenbedarf der verarbeitenden Hütten, Rentabilität der Ausbeutung gemessen an den vielseitigen Wechselwirkungen benannter Faktoren, Kokspreise und Heizölausgaben... Mitte der 60-er Jahre wurden für die 3600 bis 3700 ha Erzlädereien in Luxemburg, rund 1,4% des nationalen Territoriums, auf 200 bis 250 Millionen Tonnen Minettreserven geschätzt, bei einem mittleren Eisengehalt von 23 bis 35% für kalkige Minette und 28 bis 36% Eisenhaltigkeit für kieselige Erzmassen. Primär wichtig erscheint der Eisengehalt, jedoch spielen die Verbindungen mit und zu anderen Stoffen (so Kalk, Phosphor, Erde und Schwefel) eine wichtige Rolle, da von diesen die Schmelzbarkeit, - l i e s : benötigte Mengen an Brennkoks - und die daraus entstehende Schlackmasse direkt oder indirekt abhängt. Zudem beeinflusst die Erzart Verarbeitung und Qualität von Guss und Stahl. Demnach ist, wirtschaftlich gesehen, Erz nicht gleich E r z ! Vom Gehalt her sind viele überseeische Erze rentabel, aber auch französische (35%-tig) und schwedische (63%-tig) stellen seit nach dem Krieg 40-45 eine Konkurrenz für die einheimischen Erze dar. Die regulierenden Bestimmungen der C.E.C.A. konnten auf lang die Erze der Wirtschaftsgemeinschaft nicht voll gegen Erze aus Ländern, die ausserhalb der Wirtschaftsunion lagen, „schützen“: Partikular- und Nationalinteressen setzten sich durch. Konkret für Luxemburg bedeutete dies, dass nach dem zweiten Weltkrieg die Erzausbeute bis 1952 rapide anstieg, 1953-54 mit der Nachfrage während des Koreakrieges einem ungeahnten „Höheflug“ entgegenstrebte, der seine absolute Höchstgewinnung im Jahre 1957 erreichte! Lohnmassen und deren Entwicklung spielten letztlich auch eine Rolle. So kam zuerst die Stagnation, doch in den Jahren 1962-64 schon überwogen die Einfuhren ausländischer Erze. Nachstehende Aufstellung zeigt die Entwicklung für den Zeitraum 1938-78 nach:

Jahr	Nationale Erzförderung	Export	Import
1938	5.140.000 Tonnen	2.505.000 Tonnen	3.700.000 Tonnen
1945	1.405.877	609.981	702.225 +)
1946	2.246.000	539.423	1.968.982 +)
1950	3.845.000	814.000	3.209.000
1953	7.169.000	2.620.000	2.621.000
1955	7.205.000	1.723.000	5.142.000
1957	7.843.000	1.652.000	5.479.000
1960	6.977.000	1.202.000	6.926.000
1965	6.315.000	659.000	8.099.000
1967	6.304.000	303.000	6.849.000
1970	5.815.000	288.000	7.150.000
1975	2.325.000	± 200.000	6.500.000
1977	1.547.000	64.567	8.030.898
1978	834.905	35.872	8.124.097

+ Der geringe Export und die steigende Einfuhr von Erzen für 1945 und die darauffolgenden Jahre liegt vornehmlich in den grossen Mengen von Eisen- und Stahlprodukten begründet, die bei der Rekonstruktion, besonders im Oesling nach der Offensive gebraucht wurden.

Die Zahlen der in Grubenbetrieben Beschäftigten, die der Betriebe selbst, sowie der Gruben „unter Tag“ und „im Tagebau“ sind in nachstehender Tabelle zusammengefasst:

Jahr	Personal	Betriebe	Galerien	Gruben im Tagebau
1935	2.867 –	etwa 40	66 insgesamt	
1938	4.031	etwa 32	66 insgesamt	
1946	2.616	weniger als 20	± 26 insgesamt	
1947	2.269	20	5	20 2)
1948	2.537	18	5	27
1949	2.300	20	4- 7	16-20
1950	2.317	29	11	18
1953	2.891	25	10-12	15
1955/56	2.439	24	8	16
1961/62	2.030	23	9	14 3)
1965	1.651	18	6	12
1970	1.150	9	4	5
1975	736	6	2	4
1977	482	4	2	2
1978/79	233/230	1	1 4)	-

1) Die Zahl der Betriebe schwankt stark mit den Jahren, infolge der mancherorts oft unregelmässigen Erzausbeutung, des zeitweiligen Stillstandes andererorts, sowie durch die wechselhaften Zahlen, was ausländische Konzessionäre und Privatgrubenbesitzer angeht. Zudem ist zeitweilig der Begriff „Betrieb“ als Oberbegriff „Unternehmen“ zu werten, zeitweilig auch als „Förderort“.

2) Als Kuriosum in der nationalen Berggeschichte kann man die 9 Frauen verstehen, die statistisch unter den „Bergarbeitern“ für das Jahr 1947 erfasst sind; im einzelnen waren es: 236 Beamten, 3 weibliche Angestellte, 2021 männliche und 9 weibliche Werkstätige.

3) Die für 1960 im Tagebau Beschäftigten gliederten sich folgendermassen auf: 1089 insgesamt, davon 98 „Mineurs“ oder „Foreurs à la machine“, 238 Fahrer auf Bulldozern, Lastwagen und mechanischen Schaufeln, 281 Handwerker und 474 Handlanger; für den „Stollenabbau“ sind 1018 eingetragen, davon 271 Hauer, 241 Schlepper, 119 im Fuhrpark und 177 Handlanger.

1960 betrug der durchschnittliche Bruttostundenlohn auf der Grube 56,5 F, 1965 war er 72,6 F und 1966 77,3 F. In der Siderurgie waren die Parallelwerte für die 3 genannten Jahre 48,82 F, dann 65,15 F und 69,68 F. Auch hier seien im wirtschaftlichen Kontext die Kg-preise für Brot, respektiv die Literpreise für Milch, zwecks Vergleich, gegeben: 1960 zahlte man 7 F für 1 kg Brot, 4,90 F je Liter Milch, für 1965 und 1966 galten 8 F für Brot, sowie 7 F, bzw. 7,3 F für ein Liter Milch.

4) Der letzte Luxemburger Grubenbetrieb, die Galerie THILLEBIERG, Differdingen, hatte im August 1979 an Belegschaft: 14 Hauer, 8 Schlepper oder Lader, 34 im Atelier Beschäftigte, 18 spezialisierte Fachkräfte, sowie 10 Handlanger, insgesamt 84 Mann „unter Tag“, weitere 146 im Aussenbetrieb, davon 66 in der Werkstatt, 29 Arbeiter, 51 Handlanger, - 230 für die Grube insgesamt.

Die Rodinger „Grube Doihl“ wurde am 29. Juni 1978 geschlossen.

Was geschieht, wenn ein arbeitsmüder, aber noch leistungsstarker Fuhr- und Abbaumaschinenpark zu Tal rollt..?..zum letzten Mal!



1950-51 : „Mine de Belvaux“ Silo Wenschel

Nostalgie oder nur stolze Erinnerung an eine grosse, eine ganz grosse Vergangenheit, die Tag für Tag den Reichtum und den sozialen Frieden für Luxemburg schuf und immer wieder neu erschuf...

„Unser tägliches Brot gib uns heute“ - direkt oder indirekt haben Erzmann und in der Industrie Werkstätige in einem unbeschreiblich hohen Masse dafür gesorgt! Und wenn wir heute Geschichte schreiben oder lehren, dann darf nicht vergessen werden, Kindern und Jugendlichen diese Epochen, teils schon Vergangenheit, teils auch noch glückliche, reiche Gegenwart, vor Augen zu führen...



1975: Mine de Belvaux - Ciel ouvert

„Mine Belvaux“: konzessionsmässig festgelegter Minimalabbau „unter Tag“ oder im Tagebau: 30.000 Tonnen vom 1. Januar 1881; dann weit mehr bis zur Jahrhundertwende!

1912-13 waren es 80.000 Tonnen, die jährlich abgebaut wurden, für 1961 steht die bereits erwähnte Maximaljahresförderung von 641.000 Tonnen.

Da die Förderanteile für „Beles“ oder „Rollesbiërg“ nach 1967 nicht mehr getrennt geführt werden, lassen sich hierüber keine exakten Daten geben; die Gesamtausbeute von 1912/13 bis 1963 ist bekannt: 5.000.000 Tonnen kieseliger Minette, denen „nur“ 200.000 Tonnen kalkhaltigen Erzes gegenüberstehen. Das und noch vieles mehr ist der „Bieleser Biërg“ mit den pflichtbewussten Erzmannern, deren Namen wir nachstehend geben für das Jahr 1977: „Ciel Ouvert Bieles Mine-Rollesbiërg“, 90 an der Zahl: Jean Allegrini, Nic Antony, Albert Barboni, Alfred Batting, Victor Baus, Addino Bernucci, Pierre Bidinger, Albert Bill, Jean Bogni, Camille Boltz, François Boussori, Aloysè Breuskin, Arthur Bricoccoli, Guillaume Brücher, Alfred Carrara, Aldo Catani, Marcel Christophe, Umberto Civita-reale, Raymond Conrardy, Emile Delvaux, Elio Di Domenico, Livio Di

C. F. L.

Expéditeur: **ARBED** Minière **BELVAUX**, Belvaux

Wagon No.

Tare du wagon t

Poids du chargement t

Poids total: t

Expédié le

De la gare de **Belvaux-Soleuvre**
Quai Wenschel

à **ARBED - Usine de Dudelange**

Station: **Dudelange Usine** **R-K** raccordement

Minerai de fer siliceux
BELVAUX

Genaro, Jules Di Genova, Jean Ferrari, Henri Fickinger, Victor Fournelle, Wladislaw Garlinskas, Louis Gatti, Nello Gatti, Joseph Geschwindt, Henri Gieler, Armand Giuliani, Marino Galetto, Bernard Gelhausen, Lucien Hemmen, Gilbert Hoffmann, Jean Huss, Arthur Huss, Jean Kayser, Albert Kettenmeyer, Fernand Kettenmeyer, René Kettenmeyer, Bernard Kneip, Marcel Kugler, Pierre Lehnen, Joseph Luciani, Joseph Lutgen, Roger Majerus, Ascanio Mammola, Jean-Pierre Mangerich, Edmond Marx, Jean Mersch, Branco Milenkowitsch, Marcel Monacelli, Guillaume Moonen, Joseph Nardecchia, Robert Nardecchia, Pierre Pastecchia, Edio Plata, Fernand Poirier, Battista Polini, Tiv Possenti, Jean Raccogli, Sisto Rossi, Fernand Rollinger, Joseph Steinke, Gilbert Salvador, Ettore Santella, Albert Santuari, Mario Sartini, Armand Sbarra, Nic Scheitler, Albert Schmit, Jacques Schmit, Napoli Silverio, Nic Simon, Charles Sonntag, Walter Spini, Primo Stefanetti, Emile Stoltz, Joseph Thull, Bruno Valmorbidia, Ferruccio Vidotto, Rino Vitali, Santino Vivani, Michel Walesch, Eduard Weber, Jean-Pierre Wilmes, Antoine Zanier, Emile Zenner.

Die Mine POECKES-„GALGEBIERG“ Beles

Um die Geschichte der Beleser Erzgruben in etwa vollständig darzustellen, kann man nicht umhin, auch die „POECKES-Grube“ auf dem hiesigen „Galgebierg“ zu erwähnen.

Vorweg jedoch zur „Taufe“ der benannten Grube: der Galgen der Herrschaft Zolwer und deren Hochgerichtsbarkeit stand in Beles. Der Standort desselben ist bekannt durch die „Carte de Cabinet des Pays-Bas Autrichiens levée à l'initiative du Comte de FERRARIS“ aus dem Jahre 1771, Verlag Pro Civitate, Cliché und Druck bei „Crédit communal de Belgique“. Auf der diesem Beitrag beigefügten Karte, gezeichnet von H. Fernand WILTGEN, haben wir den Standort des Galgens eingetragen; ob und wann er abgetragen wurde oder möglicherweise morsch in sich zusammengebrochen ist, entzieht sich allgemeiner Kenntnis.

Der Grubenbetrieb als Tagebau auf dem Galgebierg ist eines der 77 Lose, die durch das Gesetz vom 15. März 1870 im Becken Rodingen-Differdingen-Oberkorn-Beles geschaffen wurden und andererseits eines der 46 Lose, die Privateigentum waren. Es ist klar, dass auch diese Privatexploitanten in allem den geltenden Gesetzen über Grubenbau unterlagen. Wenn die am 30. August 1880 erwähnte „Mine du Galgenberg“, Exploitant H. M. DEBATTY-Mineur identisch ist mit dem Beleser „Galgebierg“ und nicht etwa mit einer Konzession, die vor 1880 von der Société Prince Henri bewilligt wurde, dann müsste ein Kaufs- oder Verkaufsakt aufgefunden werden, der älteren Datums sein müsste!



Mine Poeckes Frères Galgebiert 1941

Von links nach rechts,

obere Reihe: Stocklausen Math., Schandeler Mich., Schmit Emile, Gaasch Jacques, Zieser Léon, Scharf Wilhelm.

2. Reihe: Bamberg J., Philippi Henri, Kugeler Gust., Matgen Jos., Mangan Ad.

3. Reihe: Bischel Léon,, Reuter,,

Untere Reihe: Stocklausen Eug., Leibig Jos., Hutmacher Rich., Stocklausen Alb., Hansel Nic., Muller Emile.

Belegt ist, dass auch auf dem lokalen Galgenberg schon lange vor dem ersten Weltkrieg Eisenerze abgebaut wurden; so gehörte die Grubenanlage von 1898 bis 1927 der Gruben- und Baufirma August THYSSEN. Gemäss Angaben, die uns der vormalige Schöffe H. Franz BETTENDORF aus Beles machte, gehörten zahlreiche italienische Facharbeiter und Handlanger zu den in Grube und Hütte Beschäftigten, und dies seit 1893. Die nationale Statistik zeigt für 1891 257 italienische Eisenarbeiter auf, indes sie um die Jahrhundertwende 5000 erreichten! Das Krisenjahr 1902 verringerte sie auf 2800, während sie beim wirtschaftlichen Wiederaufschwung im Jahre 1907 mit 6129 Arbeitern die Luxemburger Gesamtbelegschaft um 4 Einheiten übertrafen.

Dass es den Grubenarbeitern der Firma THYSSEN, wie übrigens allen in der Industrie Werkträgigen allmählich sozial besser ging, bedingten die 1901 geschaffene Krankenkasse, die 1902 ins Leben gerufene Unfall- und die 1911 verallgemeinerte Alters- und Invalidenversicherung.

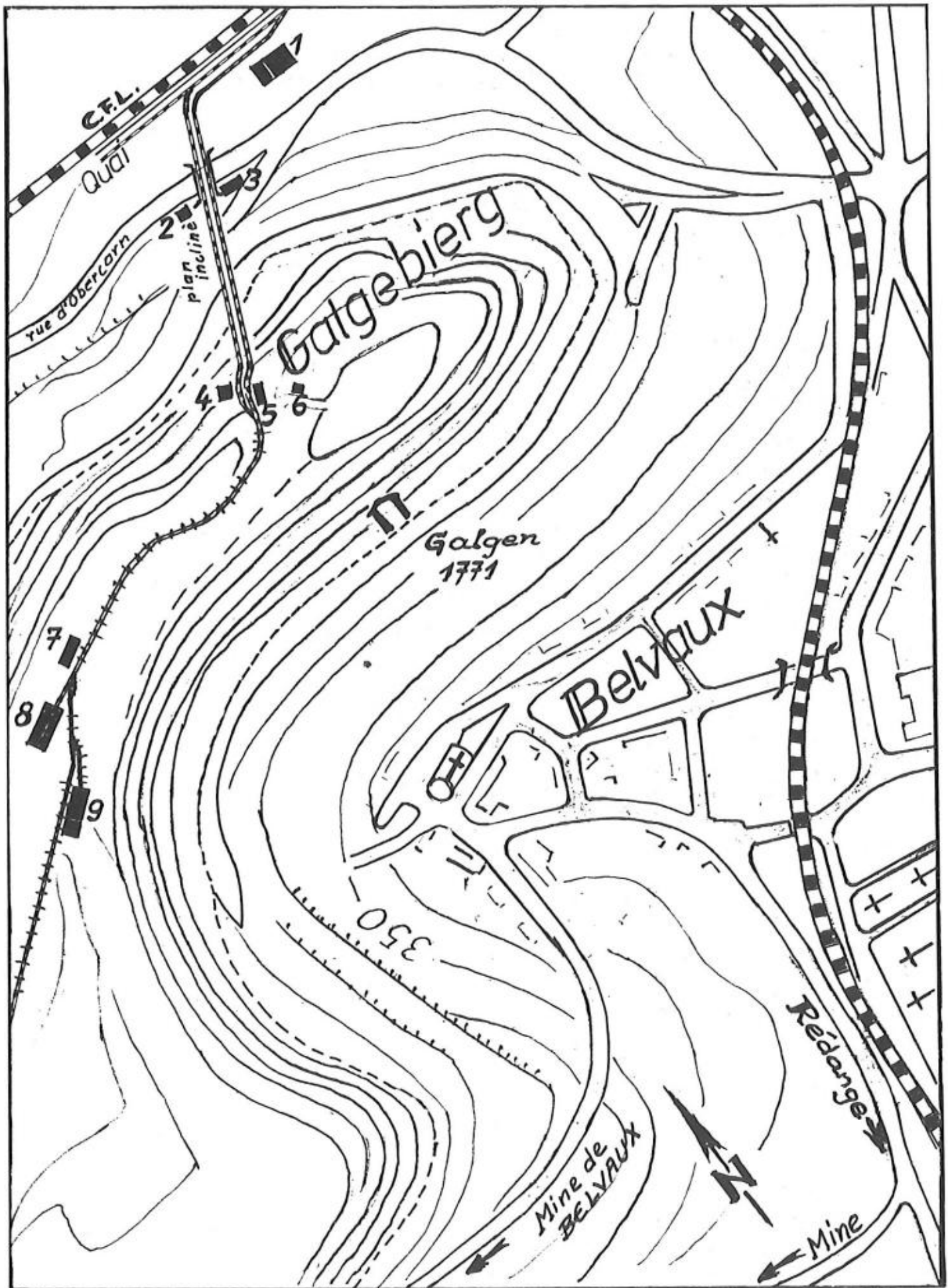
Vor Ort auf dem „Galgebiert“ Beles wurde zuerst die rote, obere Minettschicht abgebaut, Unterfangen, das 1927, bei einer Durchschnittsbelegschaft von 50 Erzleuten oder sonstwie im Betrieb Beschäftigten restlos gelang. In den Bereich des anekdotisch-sozialen gehört die Tatsache, dass die Firma Thyssen, zwecks schnellerem Abbau in den

Kriegsjahren 1914-18 einen Bagger auf dem Galgenberg eingesetzt hatte ; die Maschine wurde angeblich von einem Bruder des damaligen Betriebschef, einem gewissen J.P. Biever gesprengt, mit der Begründung, die Maschine bedrohe für allzuvielen Arbeiter das tägliche Brot.

Gemäss einem Verkaufsakt, ausgestellt im Jahre 1927 durch den Bettemburger Notar FABER, ging das Grubeneigentum „Galgebierg“ an die Rümelinger Erzunternehmerfirma Jean und Joseph POECKES über. Besonders Jean Poeckes kümmerte und sorgte sich um den Beleser Betrieb ; er war all seinen Mitarbeitern ein guter Vorgesetzter und Berater. Betriebschef war anfangs Jacques KAYSER, genannt Guills Fiss.

In den folgenden Jahren wurden die graue und die schwarze Schicht abgebaut, und zwar zuerst die etwa 3 m dicke Grauschicht, anschliessend oder auch stellenweise gleichzeitig die schwarze, da auf zwei Etagen abgebaut wurde.

Auf der Hochebene des „Bierg“ fuhren auf einer eingleisigen Schmalspur die von einer Dampflokomotive gezogenen „Buggien“; Maschinist in den 30-er Jahren war N. Aldringer, später Théd. Aldringer und Albert Stocklausen ; Mathias Stocklausen versah den Posten des „accrocheur“. Süd-westlich des Bremsgebäudes (siehe Punkt 5 auf dem Plan), der Betriebswohnung (4) und des Pulverhauses (6) lagen der Kohlenschuppen (7), der Maschinenschuppen (8) und die Betriebsschmiede, mit angebautem Refectoire (9). In der Schmiede wurden alle gängigen und anfallenden Reparaturen getätigt, so durch „Jupp“ Lanners, Schmied aus Zolwer und Richard Hutmacher, Gehilfe während der letzten Werksperioden. Anfänglich musste von dem Höchstpunkt des Galgenbiere (407 m) bis zum Versandquai nächst dem Beleser Bahnhof ein Höhenunterschied von rund 50 Meter überwunden werden. Dies geschah vermittels einer schiefen Ebene - dem Plang -, die zweigleisig ausgeschlagen war. Von der Bremsstation (Höhe 385 m) wurden vier geladene Minettwagen mit einem Stahlseil „ins Tal“ abgelassen, die als Gegengewicht eine Reihe leerer Wagen hatten, die bergwärts gezogen wurden. Das nicht ungefährliche Manöver wurde dauernd von einem fachkundigen Machinisten kontrolliert, dem Bremser. Ein geschätzter Bremser aus jenen Tagen war Pierre BALTES. Die vollen Erzwagen überquerten auf einer im Sommer 1969 abgetragenen Brücke die Oberkornener Strasse ; nächst des Quai, dem Beleser Bahnhof gegenüber, wurden den Wagen zwei Pferde vorgespannt, die die Erzfuhren dann zur „Ramp“ schleppten. Vermittels eines Hebelsystems wurden die Wagen in bereitstehende Eisenbahnwagen der C.F.L. oder der Eisenhütten gekippt. Die Firma Poeckes hatte unweit der Brücke, nächst der Büros (3) und des Brunnens (2) mit Pumpstation, andern Angaben zufolge, eine Zeit lang einen eigenen Pferdestall. Es ist aber auch bekannt, dass Ad. Mangen aus Beles dem Erzunternehmen über mehrere Jahre Pferde zur Arbeit vermietete. Der weit grössere Teil der auf dem Beleser „Galgebierg“ abgebauten Minette wurde bei ARBED Esch, HADIR Differdingen und der BURBACHER HUETTE geschmolzen, in Abweichung von den meisten Privateigentümern von Erzgruben, die ihren





Mine POECKES Frères „Galgebiert“ 1941 : „VOR ORT“

Von links nach rechts : Schmit Emile, Schandeler Michel, Gaasch Jacques, Zieser Léon.

Abbau in der Regel ins Ausland verfrachteten. Das abgebaute Erz des „Galgebiert“ Beles war kieseliger Natur und circa 30% eisenhaltig.

Bevor 1957 das Unternehmen Poeckes die Erzgewinnung auf „Galgebiert“ einstellte, wurde noch eine kleinere Parzelle abgebaut, die von H. Nic. DIDLINGER gekauft worden war ; die Minette wurde per Lastwagen nach Esch/Alzette zur „Hiel“ verfrachtet. Schade, dass im gleichen Jahr die nahezu ganze Anlage, mitsamt den 2 Dampflokomotiven verschrottet wurden !

Nächst des Quai, längs der C.F.L.-Linie befand sich das Versandbüro (1), nebst Aufenthaltsräumen für die Belegschaft. Dem Hauptbüro, am Fusse des „Plangs“ standen nacheinander die HH. GLUCK, R. HANSEL, ENSCH und H. DIEDERICH vor.

Sozialpolitisch erscheint interessant, dass die Belegschaft der Erzgrubenfirma POECKES 1937 einen Betriebsausschuss hatte, der sich wie folgt zusammensetzte: Edouard REUTER, Präsident; Fr. SCHOCKMEL, Vizepräsident; Ad. MANGEN, Schriftführer.

Am 21. Juli 1969 erstand die Sassenheimer Gemeindeverwaltung das 7 ha 85 ar und 55 ca grosse Areal, um es in ein Freiluftersholungscenter umzuwandeln; der Fitness-Parcours erfreute sich längere Zeit regen Besuches, wird aber nunmehr weniger genutzt, weil er nicht konsequent genug gewartet werden kann. Dem Spaziergänger jedoch zeugen noch hier und da kleiner und kleiner werdende Mauerreste vom „eisernen“ Fleiss einer jüngeren Vergangenheit...

Schliessen wir ab mit der uns bekannten Liste von „Minettsdäpp“, die ihr tägliches Brot auf der Höhe des „Galgebierg“ verdienten: Jean Adamy, Chrétien und Math. Adler, Joseph und Pierre Baltes, J. Bamberg, Franz Bettendorf, Léon Bischel, Pierre Breden, Pierre Feller, Louis und Vic. Frost, Jacques Greisch, Jean Greisch, Clement Hahn, Nicolas Hansel, Jean Heuertz, Charles Heuschling, Richard Hutmacher, Ad. Johanns, Joseph und Nicolas Klein, G. Kugeler, Pierre Kunnert, Joseph Lanners, Charles Lauterbour, Joseph Leibig, Jean Leytem, J. Matgen, Jean und Emile Muller, Henri Philippi, Edouard Reuter, Isidor Sauveur, Michel Schandeler, Guillaume Scharf, Emile Schmit, Henri Schmitz, François und Guillaume Schockmel, Albert, Eugène, Gaston, Joseph und Mathias Stocklausen, Michel Thill, Jean Weber, Mathias Weis, Léon Zieser.

Bibliographie und chronologischer Datenanhang

- Archives de l'Etat Luxembourg : Rég. H/Liasse No 387
Inspection du Travail et des Mines: Rapport annuel 1977 et archives des Mines
Marcel Steffes: Die Luxemburger Eisenindustrie
(AGRICOLA: Pseudonym für den am 24.3.1494 geborenen Georges Bauer ;
das 1550 verfasste Werk über Eisen- und Schmiedebetriebe wurde 1556 ins
Lateinische übertragen: „De Re Metallica“)
- Dr. J-P. AREND: la constitution et le mode de formation des minerais oolithiques en
Lorraine et au Luxembourg (Bulletins 5 & 6 Société des Naturalistes Luxem-
bourgeois)
- Camille ASCHMAN: Daten aus der Luxemburger Eisenindustrie (A-Z - Jahrgänge
1935-36)
- Joseph WAGNER: La Sidérurgie luxembourgeoise avant la découverte du Gise-
ment des Minettes - Ed. 1921
- A. SCHON: Zeittafeln zur Geschichte der Luxemburger Pfarreien
MULLER: Tatsachen aus der Geschichte des Luxemburger Landes - Ed. 1963
A. HERCHEN: Manuel d'histoire - 1951
S.I. Differdange: Aperçu historique et touristique illustré de la commune et de la
Ville de Differdange - Ed. J. Wagner-Hentges, 1937
Paul WEBER: Geschichte des Luxemburger Landes - Ed. 1939
STATEC: Cahier économique No 42 - Série C: L'Economie industrielle du
Luxembourg 1948-66
Statistiques économiques luxembourgeoises - Résumé rétrospectif Août 1949
Annuaire statistiques 1968 - 1970
G.G.: „Beluass 1373 - Belvaux 1973“
De Siderurgist: Organe officiel du Syn. des Employés de la Sidérurgie et des Mines -
No 2 & 3, Année 1979

Nous remercions chaleureusement de leur prévenance et de leur coopération
joyale Messieurs Arthur SCHUSTER, directeur de l'Inspection du Travail et des
Mines; P. BLEY, inspecteur, à l'Inspection du Travail et des Mines;
Jean VANDERKERKEN, ingénieur, chef de service Arbed-Mines-Esch; Gilbert
EDINGER, géomètre au Bureau d'études Arbed-Mines-Esch, Jean HOFFMANN,
chef du bureau d'études Arbed-Mines-Esch et Nicolas KOHL, inspecteur de mines,
Tétange,

Zahlreiche Daten über die lokale Grubenbaugeschichte wurden durch die HH.
Michel MELCHIOR (Epoche „Mine Belvaux“ 1940-1975), Fernand WILTGEN
(Epoche 1900-1930 besagten Betriebes und der Mine POECKES) und Raymond
BIREN (Seilbahn Oettingen-Differdingen) zusammengestellt.

R.T.L. „Hei elei, Kuck elei“ - Emission du 4.11.1979:

In benannter Televisionssendung machte Luxemburg landesweit Bekanntheit mit einem am 17. Januar 1912 in Mertert geborenen Schiffahrtunternehmer, dem 1979 eine geschätzte Auszeichnung zuteil wurde: „HOMME MARITIME de l'ANNEE“, vergeben durch die „Europeen-Shipping-Press-Association“; in der Tat wurde H. Marcel CIGRAND, der 1930 nach Antwerpen auswanderte, diese hohe Auszeichnung zuerkannt. H. CIGRAND, Direktor und Begründer der Weltfirma „COBELFRET“, mit Sitz in Antwerpen, machte sich 1939 selbständig und wurde nach und nach, dank harten Fleisses und ausgezeichneter Managertalente, Besitzer zahlreicher Mehr-Tonnen-Frachter. Lokalgeschichtlich erscheint interessant, dass 1956 ein grösserer Frachter auf den Namen „BELVAUX“ getauft wurde, ein anderer auf „Clervaux“. Im März 1979 wurde ein moderner, neuer 5000-t-Frachter wiederum „BELVAUX“, ein anderer „Clervaux“ getauft; die viele Tonnen tragenden Frachter segeln auf allen Weltmeeren, so nach Süd-Amerika, von wo auch schon, über die ARBED und die BRASILUX, erzhaltige, brasilianische Minettmassen nach Europa, und namentlich nach Luxemburg gelangten. Lange Jahre arbeitete H. Marcel CIGRAND mit seinen Brüdern Léon, Grossgeschäftsvertreter, und Pierre, Ingenieur bei Brown-Bovery, zusammen. Die Firma wuchs und wuchs, nicht zuletzt durch die ausgezeichnete Führung: H. CIGRAND ist ein sympathisch-vitaler, nicht zuletzt auch humorvoller „Chef“, der bei allen Mitarbeitern Achtung und Unterstützung findet, so auch bei seiner aus Brüssel stammenden Gattin; H. Cigrand hat aus kommerziellen Erwägungen die belgische Nationalität angenommen, ist aber, seinen eigenen Aussagen gemäss, ein „ganzer Luxemburger“ geblieben. Unter seinen engsten Mitarbeitern finden wir mehrere Luxemburger, so die HH. René EDINGER aus Waldbredimus, Aloyse und Michel HIRT, beide aus Mertert; Erny LEMMER aus Esch, Nicolas BESCH und Léon EWER.

Das Weltunternehmen, mit 52 Schiffen und Frachtern, - der grösste hat eine Tonnage von 75.000 Tonnen - legt weiter in Australien, Südafrika, dem Mittelmeerbecken oder Irak an. 1978 wurde eine Gesamttonnage von 18,3 Millionen t erreicht, für 1979 werden 20 Mio t erwartet. Auch H. Marcel CIGRAND und seinem Unternehmen sagen wir das herzliche „Vivat, crescat, floreat“...

Gast. GENGLER

Café Bechberger

„Beim Maisy“



Salles de Réunions



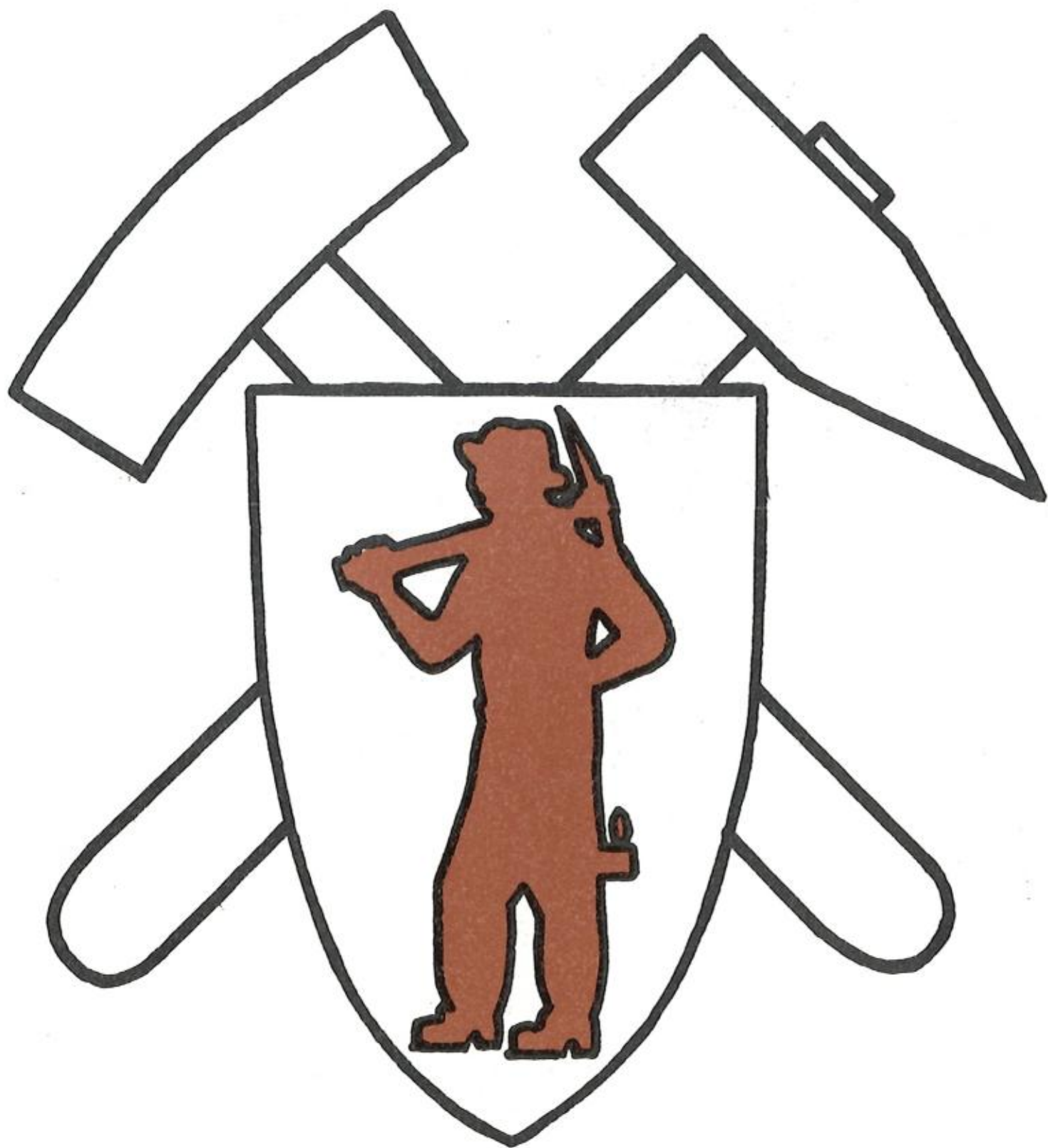
Steak Cheval



Siège du F.C. The Belval
BELVAUX, 6, rue de France
Tél. : 59 18 16



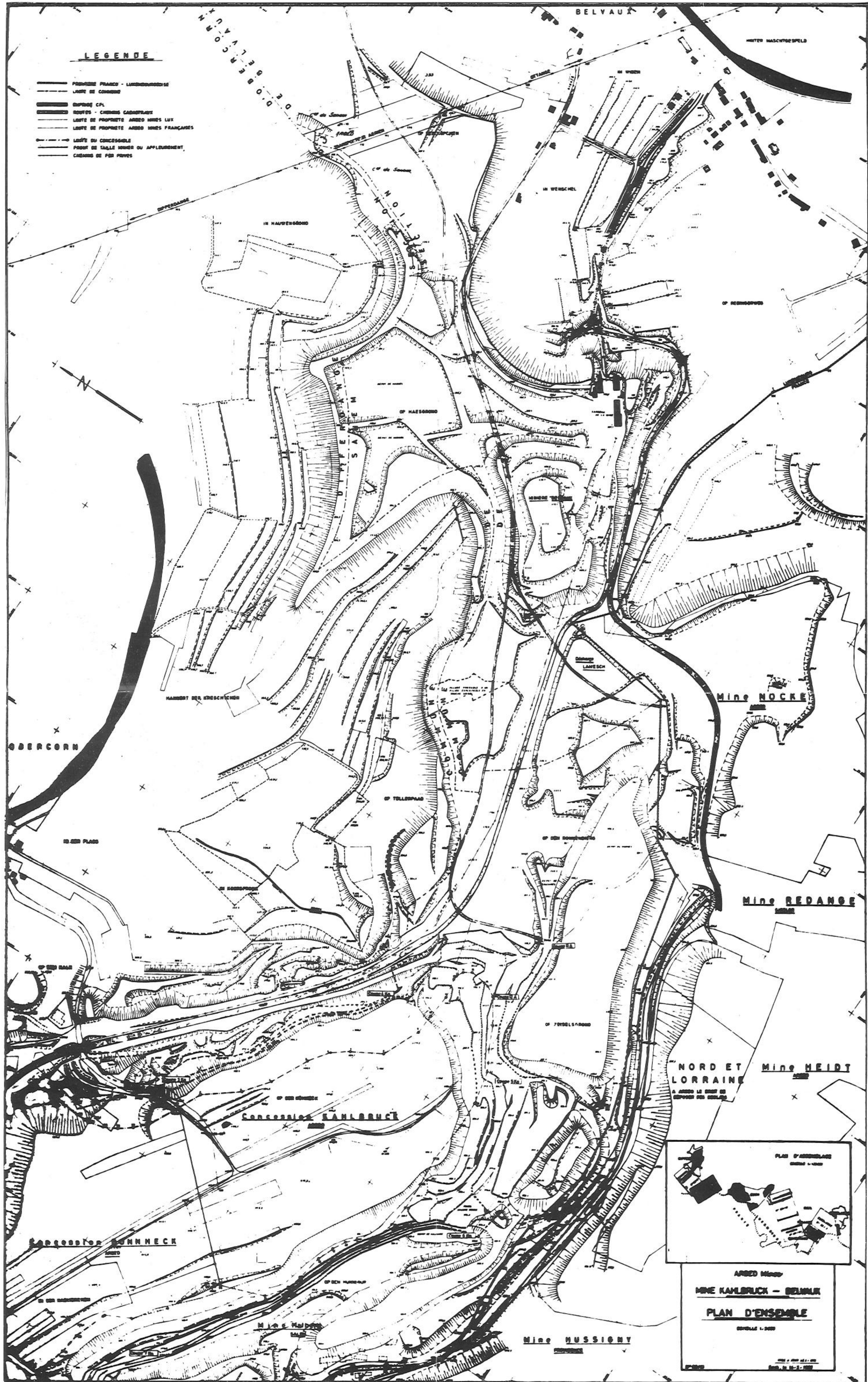
Bergknappe - 1871



VISITEZ LE
MUSÉE NATIONAL DES MINES
À RUMELANGE

LEGENDE

- FRONTIÈRE FRANCO-ALLEMANDE
- LIMITE DE CONCESSION
- DÉPENSE C.P.L.
- ROUTES - CHENES CADASTRAUX
- LIMITE DE PROPRIÉTÉ ARBES MINES LUX
- LIMITE DE PROPRIÉTÉ ARBES MINES FRANÇAISES
- LIMITE DU CONCESSIONNAIRE
- PROFIL DE TABLE MOYENNE OU AFFLEUREMENT
- CHENES DE PÉRIMÈTRE



PLAN D'ENSEMBLE
ARBES MINES
MINE KAHLEBRUCK - BELGIUM
PLAN D'ENSEMBLE
ÉCHELLE 1:2000